



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Human Rights

Chair:

The Honourable NANCY RUTH

Wednesday, September 29, 2010
Monday, October 18, 2010 (in camera)
Monday, November 1, 2010 (in camera)
Monday, November 15, 2010

Issue No. 5

Fourth meeting on:

Issues relating to human rights
and, inter alia, the review of
the machinery of government dealing
with Canada's international and
national human rights obligations
(United Nations Security Council Resolution 1325
on women, peace and security)

and

First meeting on:

The role that the Government of Canada may play in
supporting the promotion and protection of women's
rights in Afghanistan after Canada has ended its combat
operations in 2011

WITNESSES:
(See back cover)

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Droits de la personne

Présidente :

L'honorable NANCY RUTH

Le mercredi 29 septembre 2010
Le lundi 18 octobre 2010 (à huis clos)
Le lundi 1^{er} novembre 2010 (à huis clos)
Le lundi 15 novembre 2010

Fascicule n° 5

Quatrième réunion concernant :

L'évolution de diverses questions ayant trait aux
droits de la personne et à l'examen, entre autres choses,
des mécanismes du gouvernement pour que
le Canada respecte ses obligations nationales et
internationales en matière de droits de la personne
(Résolution 1325 du Conseil de sécurité des
Nations Unies sur les femmes, la paix et la sécurité)

et

Première réunion concernant :

Le rôle que le gouvernement du Canada peut jouer pour
encourager la promotion et la protection des droits des
femmes en Afghanistan quand le Canada aura mis fin à ses
opérations de combat en 2011

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE
ON HUMAN RIGHTS

The Honourable Nancy Ruth, *Chair*

The Honourable Mobina Jaffer, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Baker, P.C.	* LeBreton, P.C.
Brazeau	(or Comeau)
* Cowan	Marshall
(or Tardif)	Oliver
Hubley	Zimmer
Kochhar	

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Oliver replaced the Honourable Senator Andreychuk (*November 15, 2010*).

The Honourable Senator Marshall replaced the Honourable Senator Ataullahjan (*November 15, 2010*).

The Honourable Senator Kochhar replaced the Honourable Senator Martin (*November 3, 2010*).

The Honourable Senator Martin replaced the Honourable Senator Boisvenu (*November 1, 2010*).

The Honourable Senator Boisvenu replaced the Honourable Senator Kochhar (*November 1, 2010*).

The Honourable Senator Ataullahjan replaced the Honourable Senator Finley (*October 20, 2010*).

The Honourable Senator Finley replaced the Honourable Senator Ataullahjan (*October 15, 2010*).

The Honourable Senator Hubley replaced the Honourable Senator Mitchell (*October 5, 2010*).

The Honourable Senator Andreychuk replaced the Honourable Senator Di Nino (*September 29, 2010*).

The Honourable Senator Di Nino replaced the Honourable Senator Andreychuk (*September 29, 2010*).

The Honourable Senator Ataullahjan replaced the Honourable Senator Johnson (*September 29, 2010*).

The Honourable Senator Zimmer replaced the Honourable Senator Dyck (*August 25, 2010*).

The Honourable Senator Dyck replaced the Honourable Senator Munson (*June 15, 2010*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: <http://www.parl.gc.ca>

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES DROITS DE LA PERSONNE

Présidente : L'honorable Nancy Ruth

Vice-présidente : L'honorable Mobina Jaffer

et

Les honorables sénateurs :

Baker, C.P.	* LeBreton, P.C.
Brazeau	(ou Comeau)
* Cowan	Marshall
(ou Tardif)	Oliver
Hubley	Zimmer
Kochhar	

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Oliver a remplacé l'honorable sénateur Andreychuk (*le 15 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Marshall a remplacé l'honorable sénateur Ataullahjan (*le 15 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Kochhar a remplacé l'honorable sénateur Martin (*le 3 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Martin a remplacé l'honorable sénateur Boisvenu (*le 1^{er} novembre 2010*).

L'honorable sénateur Boisvenu a remplacé l'honorable sénateur Kochhar (*le 1^{er} novembre 2010*).

L'honorable sénateur Ataullahjan a remplacé l'honorable sénateur Finley (*le 20 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Finley a remplacé l'honorable sénateur Ataullahjan (*le 15 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Hubley a remplacé l'honorable sénateur Mitchell (*le 5 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Andreychuk a remplacé l'honorable sénateur Di Nino (*le 29 septembre 2010*).

L'honorable sénateur Di Nino a remplacé l'honorable sénateur Andreychuk (*le 29 septembre 2010*).

L'honorable sénateur Ataullahjan a remplacé l'honorable sénateur Johnson (*le 29 septembre 2010*).

L'honorable sénateur Zimmer a remplacé l'honorable sénateur Dyck (*le 25 août 2010*).

L'honorable sénateur Dyck a remplacé l'honorable sénateur Munson (*le 15 juin 2010*).

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: <http://www.parl.gc.ca>

ORDER OF REFERENCE

Extract of the *Journals of the Senate*, Wednesday, November 3, 2010:

The Honourable Senator Nancy Ruth moved, seconded by the Honourable Senator Segal:

That the Standing Senate Committee on Human Rights be authorized to examine and report on the role that the Government of Canada may play in supporting the promotion and protection of women's rights in Afghanistan after Canada has ended its combat operations in 2011; and

That the committee submit its final report to the Senate no later than December 16, 2010, and that the committee retain all powers necessary to publicize its findings for 180 days after the tabling of the final report.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 3 novembre 2010 :

L'honorable sénateur Nancy Ruth propose, appuyée par l'honorable sénateur Segal,

Que le Comité sénatorial permanent des droits de la personne soit autorisé à examiner, pour en faire rapport, le rôle que le gouvernement du Canada peut jouer pour encourager la promotion et la protection des droits des femmes en Afghanistan quand le Canada aura mis fin à ses opérations de combat en 2011; et

Que le Comité présente son rapport final au Sénat au plus tard le 16 décembre 2010 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour publier ses conclusions pendant 180 jours suivant le dépôt du rapport final.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, September 29, 2010
(12)

[English]

The Standing Senate Committee on Human Rights met this day, at 12:00 p.m., in room 160-S, Centre Block.

Members of the committee present: The Honourable Senators Ataullahjan, Baker, Brazeau, Di Nino, Jaffer, Kochhar, Mitchell, Nancy Ruth and Zimmer (9).

In attendance: Julian Walker and Julia Nicol, Analysts, Parliamentary Information and Research Service.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

The clerk informed the committee of a vacancy in the chair and presided over the election of the chair.

The Honourable Senator Jaffer moved that the Honourable Senator Nancy Ruth do take the chair of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 12:04 p.m., the committee proceeded in camera pursuant to rule 92(2)(e) to consider a draft agenda (future business).

At 12:17 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, October 18, 2010
(13)

[English]

The Standing Senate Committee on Human Rights met in camera this day, at 4:10 p.m., in room 257, East Block, the chair, the Honourable Nancy Ruth, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Brazeau, Hubley, Jaffer, Kochhar, Nancy Ruth and Zimmer (7).

Other senator present: The Honourable Senator Ataullahjan (1).

In attendance: Julian Walker, Analyst, Parliamentary Information and Research Service.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera meeting.

Pursuant to rule 92(2)(c), the committee discussed a draft agenda (future business).

At 5:15 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 29 septembre 2010
(12)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des droits de la personne se réunit aujourd'hui à midi, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Ataullahjan, Baker, Brazeau, Di Nino, Jaffer, Kochhar, Mitchell, Nancy Ruth et Zimmer (9).

Également présents : Julian Walker et Julia Nicol, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Le greffier avise le comité que le poste de président est vacant et préside à l'élection à la présidence.

L'honorable sénateur Jaffer propose que l'honorable sénateur Nancy Ruth soit élue présidente du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 12 h 4, le comité poursuit ses travaux à huis clos, conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, afin d'examiner un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

À 12 h 17, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 18 octobre 2010
(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des droits de la personne se réunit aujourd'hui à huis clos, à 16 h 10, dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Nancy Ruth (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Brazeau, Hubley, Jaffer, Kochhar, Nancy Ruth et Zimmer (7).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Ataullahjan (1).

Également présent : Julian Walker, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires.

Il est convenu que le personnel des sénateurs puisse demeurer dans la salle pendant que le comité siège à huis clos.

Conformément à l'article 92(2)c) du Règlement, le comité examine un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

À 17 h 15, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Monday, November 1, 2010
(14)

[English]

The Standing Senate Committee on Human Rights met in camera this day, at 4:07 p.m., in room 257, East Block, the chair, the Honourable Nancy Ruth, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Ataullahjan, Boisvenu, Brazeau, Jaffer, Martin, Nancy Ruth and Zimmer (8).

In attendance: Julian Walker and Allison Goody, Analysts, Parliamentary Information and Research Service and Mona Ishack, Communications Officer, Communications Directorate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 23, 2010, the committee continued its examination of issues relating to human rights and, inter alia, to review the machinery of government dealing with Canada's international and national human rights obligations. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue no. 1.*)

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera meeting.

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered a draft report.

It was agreed that the draft report be adopted and that the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to make editorial revisions and approve the final text.

At 4:52 p.m., the committee suspended.

At 5:00 p.m., the committee resumed.

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee discussed a draft agenda (future business).

At 5:42 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, November 15, 2010
(15)

[English]

The Standing Senate Committee on Human Rights met this day, at 4:02 p.m., in room 257, East Block, the chair, the Honourable Nancy Ruth, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Brazeau, Jaffer, Kochhar, Marshall, Nancy Ruth, Oliver and Zimmer (7).

OTTAWA, le lundi 1^{er} novembre 2010
(14)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des droits de la personne se réunit aujourd'hui à huis clos, à 16 h 07, dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Nancy Ruth (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Ataullahjan, Boisvenu, Brazeau, Jaffer, Martin, Nancy Ruth et Zimmer (8).

Également présents : Julian Walker et Allison Goody, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, et Mona Ishack, agente de communications, Direction des communications.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 23 mars 2010, le comité poursuit son étude sur l'évolution de diverses questions ayant trait aux droits de la personne et, entre autres choses, sur les mécanismes du gouvernement pour que le Canada respecte ses obligations nationales et internationales en matière de droits de la personne. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

Il est convenu que le personnel des sénateurs puisse demeurer dans la salle pendant que le comité siège à huis clos.

Conformément à l'article 92(2)f) du Règlement, le comité examine une ébauche de rapport.

Il est convenu que l'ébauche de rapport soit adoptée et que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à y apporter des modifications de forme et à en approuver la version finale.

À 16 h 52, la séance est suspendue.

À 17 heures, la séance reprend.

Conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, le comité examine un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

À 17 h 42, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 15 novembre 2010
(15)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des droits de la personne se réunit aujourd'hui, à 16 h 2, dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Nancy Ruth (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Brazeau, Jaffer, Kochhar, Marshall, Nancy Ruth, Oliver et Zimmer (7).

In attendance: Allison Goody, Julia Nicol and Julian Walker, Analysts, Parliamentary Information and Research Service.

Also in attendance: The official reporters of the Senat.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, November 3, 2010, the committee began its examination of the role that the Government of Canada may play in supporting the promotion and protection of women's rights in Afghanistan after Canada has ended its combat operations in 2011.

WITNESSES:

As individuals:

Aamir Jamal, PhD candidate in International Development, University of Calgary;

Nipa Banerjee, Professor, School of International Development, University of Ottawa.

CARE Canada:

Kevin McCort, President and Chief Executive Officer;

Kieran Green, Communications Manager.

The chair made a statement.

Mr. Jamal made a statement and answered questions.

At 5:00 p.m., the committee suspended.

At 5:06 p.m., the committee resumed.

Ms. Banerjee made a statement and answered questions.

At 6:05 p.m., the committee suspended.

At 6:11 p.m., the committee resumed.

Mr. McCort made a statement and, with Mr. Green, answered questions.

At 6:48 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Également présents : Allison Goody, Julia Nicol et Julian Walker, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 3 novembre 2010, le comité entreprend son étude sur le rôle que le gouvernement du Canada peut jouer pour encourager la promotion et la protection des droits des femmes en Afghanistan quand le Canada aura mis fin à ses opérations de combat en 2011.

TÉMOINS :

À titre personnel :

Aamir Jamal, candidat au doctorat en développement international, Université de Calgary;

Nipa Banerjee, professeure, École de développement international, Université d'Ottawa.

CARE Canada :

Kevin McCort, président et chef de la direction;

Kieran Green, directeur des communications.

La présidente prend la parole.

M. Jamal fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 heures, la séance est suspendue.

À 17 h 6, la séance reprend.

Mme Banerjee fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 5, la séance est suspendue.

À 18 h 11, la séance reprend.

M. McCort fait une déclaration puis, avec M. Greene, répond aux questions.

À 18 h 48, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, September 29, 2010

The Standing Senate Committee on Human Rights met this day at 12 p.m., pursuant to rule 88 of the *Rules of the Senate*, to organize the activities of the committee.

[English]

Adam Thompson, Clerk of the Committee: Honourable senators, as clerk of your committee, it is my duty to advise you of a vacancy in the position of chair and to preside over the election of a new chair of the committee. I am now prepared to receive nominations to that effect.

Senator Jaffer: I nominate Senator Nancy Ruth.

Mr. Thompson: Thank you, senator.

Are there any other nominations? A seconder is not required. If there are no other nominations, then I will put the question formally.

It is moved by the Honourable Senator Jaffer that the Honourable Senator Nancy Ruth do take the chair of this committee. Is it your pleasure, honourable senators, to adopt the motion?

Hon. Senators: Agreed.

Mr. Thompson: I declare the motion carried and invite Senator Nancy Ruth to take the chair.

Senator Nancy Ruth (Chair) in the chair.

The Chair: Thank you all for your confidence.

Does everyone have a copy of this piece of paper called “Standing Senate Committee on Human Rights, Orders of Reference and Status of Business”? If not, put your hand up and the page will bring you one.

I suggest we go in camera, so let us do that.

(The committee continued in camera.)

OTTAWA, Monday, November 15, 2010

The Standing Senate Committee on Human Rights met this day at 4:02 p.m. to examine and report on the role that the Government of Canada may play in supporting the promotion and protection of women’s rights in Afghanistan after Canada has ended its combat operations in 2011.

Senator Nancy Ruth (Chair) in the chair.

[English]

The Chair: This is the committee’s first meeting under its study, which has the order of reference to examine and report on the role the Government of Canada may play in supporting the promotion and protection of women’s rights in Afghanistan after Canada has ended its combat operations in 2011.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 29 septembre 2010

Le Comité sénatorial permanent des droits de la personne se réunit aujourd’hui, à midi, conformément à l’article 88 du *Règlement du Sénat*, pour tenir sa séance d’organisation.

[Traduction]

Adam Thompson, greffier du comité : Mesdames et messieurs les sénateurs, en tant que greffier du comité, il est de mon devoir de vous informer d’un poste à pourvoir à la présidence et de présider à son élection. Je suis prêt à recevoir les motions à cet effet.

Le sénateur Jaffer : Je propose le sénateur Nancy Ruth.

M. Thompson : Merci, madame le sénateur.

Y a-t-il d’autres propositions? Il n’est pas nécessaire d’avoir un comotionnaire. S’il n’y a pas d’autres mises en candidature, je vais alors mettre officiellement la motion aux voix.

Il est proposé par l’honorable sénateur Jaffer que l’honorable sénateur Nancy Ruth assume la présidence du comité. Vous plaît-il, mesdames et messieurs les sénateurs, d’adopter la motion?

Des voix : D’accord.

M. Thompson : Je déclare la motion adoptée et j’invite le sénateur Nancy Ruth à occuper le fauteuil.

Le sénateur Nancy Ruth (présidente) occupe le fauteuil.

La présidente : Je vous remercie tous de votre confiance.

Est-ce que tout le monde a une copie du document intitulé « Comité sénatorial permanent des droits de la personne, ordres de renvoi et état des travaux »? Si vous ne l’avez pas, veuillez lever la main pour que le page vous en remette une.

Je propose que nous poursuivions la séance à huis clos; alors, allons-y.

(Le comité poursuit ses travaux à huis clos.)

OTTAWA, le lundi 15 novembre 2010

Le Comité sénatorial permanent des droits de la personne se réunit aujourd’hui, à 16 h 2, pour examiner, pour en faire rapport, le rôle que le gouvernement du Canada peut jouer pour encourager la promotion et la protection des droits des femmes en Afghanistan quand le Canada aura mis fin à ses opérations de combat en 2011.

Le sénateur Nancy Ruth (présidente) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : Il s’agit de la première réunion du comité dans le cadre de l’étude, dont l’ordre de renvoi est d’examiner, pour en faire rapport, le rôle que le gouvernement du Canada peut jouer pour encourager la promotion et la protection des droits des femmes en Afghanistan quand le Canada aura mis fin à ses opérations de combat en 2011.

This afternoon and this evening, we are pleased to have three witnesses: a PhD candidate, Aamir Jamal, from the international development section of the University of Calgary; Nipa Banerjee, a professor in the School of International Development at the University of Ottawa; and lastly, at six o'clock, representing CARE Canada, Kevin McCort, who is the president and CEO, and Kieran Green, the communications manager.

Today we have suggested that the witnesses can have more or less as much time as they want, maybe 15 or 20 minutes, to lay out their theses, and then we can have a chat with them. We are in the custom of having formal questions and we can continue that way, but I would like it if you have supplementary questions just to come in and develop the conversation, so it is a little more normal than the formality of the Senate.

Mr. Jamal, would you please start.

Aamir Jamal, PhD candidate in International Development, University of Calgary, as an individual: Thank you so much, Madam Chair and honourable senators, for inviting me here. It is a pleasure to be here, particularly on this important topic of the day.

This is the area of my research, my extensive experience in the field and, most important, my personal mission and passion. This is an area very close to the Canadian public. It is what everyone talks about. People are patient and concerned about it, in the academic world as well as outside. They are talking about Afghanistan and discussing women's issues, so thank you very much for inviting me here.

Canadians should be proud of the Afghan people, the Pashtuns. We are grateful and thankful for your very positive contribution and for your significant sacrifices in the region. It is a positive role. I said the other day to someone that it is a blessing that Canada is there in Afghanistan.

Do you know what Afghans call Kandahar? In the Pashto language, they call it "Canada Har." *Har* in the Pashto language is a necklace. They call Kandahar "Canada Har"; it is the Canadian necklace. They consider Kandahar as a Canadian issue, as a Canadian place.

As most of you know, my research is on gender justice. My thesis is that there is one specific area that we are missing, and that is engaging men, engaging everyone in gender justice, not just the women. Gender does not mean just female, just women. It is both. It is the relationship. It is the power structure.

I will give you about five minutes on the context and background of the whole issue to give you the big picture. Then, I will talk about my experience personally, and my journey from where I am coming from. Regarding my research, I will be

Nous avons le plaisir de recevoir trois témoins cet après-midi et ce soir : un candidat au doctorat, Aamir Jamal, de la section du développement international de l'Université de Calgary, Nipa Banerjee, professeur à l'École de développement international de l'Université d'Ottawa, et enfin, à 18 heures, les représentants de CARE Canada, Kevin McCort, président et chef de la direction, et Kieran Green, directeur des communications.

Aujourd'hui, nous avons proposé que les témoins disposent d'à peu près autant de temps qu'ils souhaitent utiliser, peut-être 15 ou 20 minutes, pour présenter leur thèse, puis que nous tenions une conversation avec eux. Nous avons coutume de poser des questions de façon officielle, et nous pouvons continuer de cette façon, mais j'aimerais simplement que vous interveniez dans la conversation et que vous l'orientiez dans une nouvelle direction si vous avez des questions supplémentaires, de façon un peu plus normale que selon les formes prescrites au Sénat.

Monsieur Jamal, voudriez-vous commencer?

Aamir Jamal, candidat au doctorat en développement international, Université de Calgary, à titre personnel : Merci beaucoup, madame la présidente et merci beaucoup honorables sénateurs de m'avoir invité ici. Je suis content d'être ici, vu surtout l'importance du sujet abordé aujourd'hui.

Il s'agit de mon domaine de recherche, de l'objet de la vaste expérience que j'ai acquise sur le terrain et surtout de ma mission personnelle et de ma passion. C'est un sujet qui est très important aux yeux de la population canadienne. Tout le monde en discute. Les gens sont patients et interpellés lorsqu'il est question de ce sujet, dans le milieu universitaire comme ailleurs. Ils parlent de l'Afghanistan et des questions qui touchent les femmes, alors merci beaucoup de m'avoir invité ici.

Les Canadiens devraient être fiers du peuple afghan, les Pachtounes. Nous sommes reconnaissants et vous remercions de votre contribution très positive et des sacrifices très importants que vous avez faits dans la région. C'est un rôle positif. J'ai dit à quelqu'un l'autre jour que la présence du Canada en Afghanistan est une bénédiction.

Savez-vous comment les Afghans appellent Kandahar? En pachto, ils disent « Canada Har ». En pachto, *Har* veut dire « collier ». Ils appellent Kandahar « Canada Har », c'est-à-dire le collier canadien. Ils considèrent Kandahar comme un enjeu canadien, un endroit canadien.

Comme la plupart d'entre vous le savez déjà, mes recherches portent sur la justice et le sexe. Ma thèse, c'est qu'il y a une chose qui manque dans ce que nous faisons, et c'est de mobiliser les hommes, de mobiliser tout le monde à l'égard de la justice pour les deux sexes, et non seulement les femmes. Il ne s'agit pas seulement du sexe féminin, seulement des femmes. Ce sont les deux. C'est la relation. C'est la structure de pouvoir.

Je vais vous parler pendant environ cinq minutes du contexte de toute la question pour vous donner une idée d'ensemble. Ensuite, je vais parler de mon expérience personnelle et de ce que j'ai vécu là d'où je viens. En ce qui a trait à mes recherches, je ne

brief regarding my methods, because I believe you might not be interested in that area, and I will focus on my research findings.

This is the region I am talking about. This is a critical point, that we cannot isolate Afghanistan from the tribal region of Pakistan. There is one people, Pashtuns, on both sides of the border. You can see on Peshawar and Jalalabad, most Pashtuns do not accept this border line; this is one tribe. They speak one language; they have a similar culture. If something is happening on the other side of the border, you cannot say it will not have any impact on this side of the border.

That is why, for my research, I am not considering just Afghanistan. I am taking the whole area. I am taking Pashtuns, who are 49 million people — the world's largest tribal society. You would know that most of the Taliban are Pashtuns.

This green colour is the Pashtun area. On the one side is Kandahar, and on the other is Peshawar. These are all Pashtuns, divided in two countries. They are the world's largest tribal society, and they have the same language. Pashtuns are 42 per cent to 50 per cent of Afghanistan's population of 29 million people and 15.42 per cent of Pakistan's 174 million people.

Historically, they were always a politically powerful ethnic group in Afghanistan. They always ruled Afghanistan. Except for a few occasions, Afghanistan was dominated and ruled by these Pashtuns.

They have strict adherence to cultural norms. Pashtunwali is an unwritten, undocumented tribal code. Every Pashtun, when he or she is born, knows what is Pashtunwali, how to live with it, what are the norms, tradition, culture, what to do and what not to do in this society. Their constitution is already there.

Another important area of focus is that there were always cycles of war because of the interest of the outside world in this critically important region, because this is a gateway to central Asia.

It is important to tell you that religion had a passive, traditional role before the 1980s in this whole region. Again, I am focusing on both sides of the region, Afghanistan and Pakistan, and the Pashtun tribe. There was no significance in political affairs. We Pashtuns — I am a Pashtun — would consider a mullah, any religious leader, as a passive person, as a weak person. His job is just to take care of traditional roles — all those typical religious issues such as weddings, births, funerals and such. He has no role in politics. We Pashtuns would take care of his security. We would have guns. He would not have guns. That was the role of these religious people, Muslim scholars, you can say.

vais parler que brièvement de mes méthodes, parce que je pense que ça ne vous intéressera peut-être pas, et je vais me concentrer sur les conclusions que j'ai tirées.

Voici la région dont je parle. C'est quelque chose d'essentiel, le fait que nous ne pouvons pas isoler l'Afghanistan de la région tribale du Pakistan. Il y a un peuple, les Pachtounes, des deux côtés de la frontière. On peut le constater à Peshawar et à Jalalabad : la plupart des Pachtounes n'admettent pas l'existence de cette frontière; il ne s'agit que d'une seule et même tribu. Les gens parlent tous la même langue, et leur culture est semblable. Si quelque chose se passe d'un côté de la frontière, on ne peut pas dire que ça n'aura pas de répercussions de l'autre côté.

C'est la raison pour laquelle je n'envisage pas que l'Afghanistan dans mes travaux de recherche. J'étudie toute la région. Je prends les Pachtounes, qui sont 49 millions et forment la plus grande société tribale du monde. Vous savez probablement déjà que la plupart des talibans sont Pachtounes.

En vert, c'est la région où vivent les Pashtounes. D'un côté se trouve Kandahar, et de l'autre, Peshawar. Ce sont tous des Pachtounes, qui vivent dans deux pays. Ils forment la plus grande société tribale du monde, et ils parlent la même langue. Les Pachtounes comptent pour 42 à 50 p. 100 de la population de l'Afghanistan, qui est de 29 millions d'habitants, et pour 15,42 p. 100 de la population du Pakistan, qui est de 174 millions d'habitants.

Dans le passé, ils ont toujours été un groupe ethnique puissant en Afghanistan sur le plan politique. Ils ont toujours dirigé le pays. À quelques exceptions près, l'Afghanistan a toujours été dominé et dirigé par ces Pachtounes.

Ils respectent strictement les normes culturelles. Le Pachtounwali est un code tribal non écrit. Tout Pachtoune, dès sa naissance, sait ce qu'est le Pachtounwali, comment vivre en fonction de celui-ci, quelles sont les normes, la tradition et la culture, quoi faire et quoi ne pas faire au sein de cette société. La constitution des Pachtounes est déjà là.

Une autre question importante, c'est qu'il y a toujours eu des cycles de guerre en raison de l'intérêt du monde extérieur à l'égard de cette région d'importance capitale parce qu'elle est une porte d'entrée vers l'Asie centrale.

Il est important que je vous dise que la religion jouait un rôle passif et traditionnel avant les années 1980 dans toute la région. Encore une fois, je parle des deux côtés de la région, en Afghanistan et au Pakistan, et de la tribu pachtoune. Ça n'avait aucune incidence dans les affaires politiques. Nous, les Pachtounes — je suis moi-même pachtoune —, voyons les mollahs et tout chef spirituel comme des gens passifs, des gens faibles. Leur travail ne consistait qu'à jouer les rôles traditionnels, c'est-à-dire toutes choses qui ont habituellement rapport avec la religion comme les mariages, les naissances, les funérailles et ainsi de suite. Ils ne jouaient aucun rôle sur le plan politique. Nous, les Pachtounes, assurons leur sécurité. Nous avons des armes. Pas eux. C'était le rôle de ces religieux, de ces érudits musulmans, si l'on veut.

After December 1979 and the Soviet invasion, there was a different world. The Cold War started. The international community came to fight back against the Soviets. They helped Afghans, helped Pashtuns, to get their country back. At that time, what happened? Key Islamic states on both sides and the international community promoted and helped the mullahs. They financed religious leaders.

Now, my friends, I was a witness to all that. You have called the right person. I was there; I saw that in front of my eyes. My imam could not afford a bike, and he would ask for food. He would have people, Talib — called Taliban — moving around in the street and collecting food from different homes. That mullah now has a four-by-four vehicle. That mullah now has all those modern guns and all that. He became so strong because he was supported by the international community so we can have jihad. We can promote jihad. We can strengthen this extremism and jihadi philosophy so these guys can fight the Soviet Union back. That was the region. Key Islamic states were fully involved in that. The mosques should be just the way they are built. After that, the most beautiful building in our village would be the mosque because of finances.

Religion and imams became the dominant class, and the power structure suddenly changed. They have the guns and the power. We Pashtuns do not have that power. They are protecting us, but before, we protected them. This is very important. They became involved in politics, but before that, they were not involved. No one thought about giving a vote to a religious leader — no way. Religious leaders are not for that; they are for the mosques.

After the Soviet withdrawal in 1989, the question was where were all those mujahedeens and mullahs? They did not go with the wind. They were there, but the international community was gone; it left Afghanistan. We had thousands of jihadists from different parts of the world — some from Arabia — who had guns. They could do only one thing — fight. They needed to find avenues to fight because that was their expertise. What was to be done? We and all those people were there. They were bound to find their avenues.

That was a quick background. I will go quickly through my journey and where I come from on these gender issues. I was lucky enough to get this idea with some of my friends. I was in good company at that time in Peshawar in the border tribal area of Afghanistan. Refugees were flooding into my town. At the bus stops, I can still recall seeing women and girls with nowhere to go. People were sexually abusing them. They had no home; they had nothing. A few friends and I knew we had to do something. We decided that schools were the answer, because otherwise there were only drugs and those things.

Après décembre 1979 et l'invasion soviétique, le monde a changé. La guerre froide a commencé. La communauté internationale est venue pour combattre les Soviétiques. Ils ont aidé les Afghans, aidé les Pachtounes, à reprendre leur pays. À ce moment-là, que s'est-il passé? Les États islamiques clés des deux côtés et la communauté internationale ont promu et aidé les mollahs. Ils ont financé les chefs spirituels.

Eh bien, chers amis, j'ai été témoin de tout cela. Vous avez fait appel à la bonne personne. J'étais là-bas; j'ai vu ce qui s'est passé de mes propres yeux. Mon imam n'avait pas les moyens de se payer une bicyclette, et il demandait de la nourriture aux gens. Il demandait à des gens, à un talib — aux talibans — de se promener dans la rue et de demander de la nourriture dans les maisons. Aujourd'hui, ce mollah a un véhicule à quatre roues motrices. Il a maintenant des armes modernes et tout. S'il est devenu si puissant, c'est qu'il a été soutenu par la communauté internationale pour qu'il y ait le djihad. Pour que nous puissions promouvoir le djihad. Pour que nous puissions renforcer cet extrémisme et la philosophie du djihad et que ces gars puissent repousser l'Union soviétique. Voilà ce qui se passait dans la région à l'époque. Des États islamiques clés ont participé pleinement à cela. Les mosquées devraient être simplement comme elles ont été construites. Après ça, le plus bel édifice de notre village, c'était la mosquée, en raison du financement.

Les groupes religieux et les imams sont devenus la classe dominante, et, tout à coup, la structure de pouvoir a changé. Ils ont les armes et le pouvoir. Nous, les Pachtounes, n'avons pas ce pouvoir. Ils nous protègent, mais avant, c'était nous qui les protégeons. C'est très important. Ils ont commencé à participer à la vie politique, mais ce n'était pas le cas avant. Personne ne pensait voter pour un chef spirituel — jamais de la vie. Les chefs spirituels ne sont pas là pour ça; ils sont là pour s'occuper des mosquées.

Après le retrait des Soviétiques en 1989, la question, c'était de savoir où se trouvaient tous ces moudjahidins et tous ces mollahs. Le vent ne les avait pas emportés. Ils étaient là, mais la communauté internationale était partie; elle avait quitté l'Afghanistan. Il y avait chez nous des milliers de djihadistes venant de différentes régions du monde — dont certains d'Arabie — qui étaient armés. Ils ne savaient faire qu'une chose : se battre. Il leur fallait trouver une lutte, parce que c'était leur domaine d'expertise. Qu'y avait-il à faire? Tous ces gens étaient là avec nous. Ils allaient trouver leur lutte.

Je vous ai présenté rapidement quelques éléments de contexte. Je vais brièvement vous raconter ce que j'ai vécu et vous expliquer mon point de vue sur les questions liées à l'égalité entre les sexes. Heureusement, j'ai eu cette idée avec quelques amis. J'étais en bonne compagnie à l'époque à Peshawar, dans la région tribale à la frontière de l'Afghanistan. Les réfugiés débarquaient en masse dans ma ville. À l'arrêt d'autobus, je me rappelle avoir vu des femmes et des filles qui n'avaient nulle part où aller. Elles se faisaient agresser sexuellement. Elles n'avaient pas de maison; elles n'avaient rien. Quelques amis et moi savions que nous devions faire quelque chose. Nous avons décidé que la solution, c'était les écoles, parce que sinon, il n'y avait que la drogue et ce genre de choses.

We were Pashtun university students. We did not know that our idea was called “social development.” We just knew it was good work at that time. Where were we to find the place to teach them? We got the idea that we would go to the guest houses. We said to the rich guys, “You have these rooms that are empty all day because only once in awhile a guest comes in.” We asked if they could give us those rooms to use. Most of them said, “Why not?”

In one village in Peshawar, we could not find a place for a school. I went to the mosque — the religious place of Muslims — and I asked the imam. There was a small room for the imam where he reads whatever he wants. I asked if he knew that those Afghan kids — the Pashtuns — have no education and that people were doing bad things to them. I asked if he could give us the room to use for teaching after the prayer at 5:30 in the morning, because after the morning prayer no one comes to the mosque until 1:30 in the afternoon. It sits empty. I told him that in the morning he could teach them a few good words or something. That was my strategy. The imam loved the idea because he wanted an audience and he said sure. I said that after that, we would teach them math and science.

In the morning, hundreds of students came. The imam came. I took him with respect from that small room — giving him culture, religion, respect and honour. He sat there before all those kids and taught them for 20 minutes about doing good things and respecting parents.

After the 20 minutes, the mosque was mine; the washrooms were mine; and the water was mine. The whole mosque was mine. I started teaching. People kept coming. I called professors and they came. I involved the community. It went wonderfully well. We also did family counselling. I did not know that term before, but I know now that what I did was family counselling. People were giving us respect. They said that we were doing a great job. For what? Their trust, sincerity, empathy.

We established 42 schools where more than 2,000 kids were educated. It was so successful. This was the essence of my life.

The lesson learned was to involve the gatekeeper — the imam, the Pashtun man. It was a change from within. They knew that the work was bringing change. They were building trust and empathy. We went into their world. We did not impose our world on them because they would not accept it. It became a meaningful, sincere and long-term relationship. That is what I learned through that experience. I made it the mission of my life based on that wonderful experience.

Nous étions des étudiants universitaires pachtounes. Nous ne savions pas que notre idée s'appelait « le développement social ». Tout ce que nous savions, à l'époque, c'est que c'était un bon travail. Où pouvions-nous trouver un endroit pour leur enseigner? Nous avons eu l'idée de nous adresser aux propriétaires de petits hôtels. Nous avons dit à ces gens riches : « Vous avez toutes ces chambres qui sont vides à longueur de journée parce que ce n'est qu'une fois de temps en temps que quelqu'un les loue. Nous leur avons demandé s'ils pouvaient nous donner ces chambres pour que nous puissions nous en servir. La plupart d'entre eux ont répondu : « Pourquoi pas? »

Dans un village de Peshawar, nous n'arrivions pas à trouver un endroit pour enseigner. Je me suis rendu à la mosquée — le lieu de culte des musulmans — et j'ai demandé à l'imam. Il y avait une petite salle où l'imam lisait ce que bon lui semblait. Je lui ai demandé s'il savait que ces jeunes Afghans — les Pachtounes — n'avaient pas d'éducation et que les gens leur faisaient du mal. Je lui ai demandé s'il pouvait nous donner une salle pour que nous puissions leur enseigner après la prière de 5 h 30, puisque, après la prière du matin, personne ne vient à la mosquée avant 13 h 30. La salle est vide. Je lui ai dit qu'il pourrait en profiter, le matin, pour leur transmettre quelques paroles sages ou quelque chose du genre. C'était ma stratégie. L'imam a adoré l'idée, parce qu'il voulait un public, et il a accepté. Je lui ai dit qu'après, nous leur enseignerions les mathématiques et les sciences.

Le matin suivant, des centaines d'étudiants sont venus. L'imam est venu aussi. Je me suis arrangé pour qu'il quitte cette petite salle en le traitant avec respect et en le laissant parler de culture, de religion, de respect et d'honneur. Il s'est assis devant tous ces jeunes et leur a parlé pendant 20 minutes de faire le bien et de respecter leurs parents.

Après 20 minutes, la mosquée était à moi, les salles de bain étaient à moi et l'eau aussi. Toute la mosquée était à moi. J'ai commencé à enseigner. Des gens arrivaient continuellement. J'ai appelé des professeurs, et ils sont venus. J'ai fait participer la collectivité. Ça a merveilleusement bien fonctionné. Nous faisons aussi de la consultation familiale. Je ne connaissais pas cette expression avant, mais je sais aujourd'hui que ce que je faisais, c'était de la consultation familiale. Les gens nous respectaient. Ils nous disaient que nous faisons un excellent travail. En échange de quoi? De leur confiance, de leur sincérité et de leur empathie.

Nous avons fondé 42 écoles que plus de 2 000 jeunes ont fréquentées. Ça a tellement bien fonctionné. C'est ce qui m'est arrivé de plus important dans ma vie.

La leçon qu'il y avait à tirer, c'était qu'il fallait faire intervenir le gardien — l'imam, l'homme pachtoun. C'était un changement de l'intérieur. Ils savaient que le travail était une source de changement. Ils suscitaient la confiance et l'empathie. Nous sommes entrés dans leur monde. Nous ne leur avons pas imposé le nôtre, parce qu'ils ne l'auraient pas accepté. C'est devenu une relation significative, sincère et durable. C'est ce que j'ai appris de cette expérience. J'en ai fait ma mission de vie en fonction de cette expérience extraordinaire.

My inspiration came from looking around and seeing those eyes. I cannot forget those little girls. Why is it always women? When there is conflict or war, who suffers first? Women. When there is tribal conflict, who suffers first? Women. When someone from one family is killed by someone from another family, the conflict is settled in the traditional Pashtun culture. A girl from the family of the killer is given in marriage to a man from the victim's family. You can imagine how she would be treated. The settlement is called *swara* in Pashtun. Who makes the sacrifice for my Pashtun honour? Women.

I saw that despite the UN international community and millions of dollars, there is no significant change, believe me. Human rights violations continue. I did this research because I witnessed a disconnect between social realities and the development policies of the international community. The aim of my study is gender research that involves the men of the community because the man is the gatekeeper.

These are my questions: How do Pashtun men perceive girls' education? What are the major factors? How can the international community involve the community and particularly men? My methodology is qualitative in-depth research and focus groups. Again, I go back to the community. Academia calls it a focus group, but we call it *jirga*. Why not use the same tribal culture? *Jirga* is an institution where men stand together and take decisions for everyone's social and economic well-being. I arranged a *jirga* of 18 Pashtun men: mullahs, imams, political leaders and common men. We talked about what was wrong. My strength today comes from my experience and the trust and sincerity of the long-term relationships that I built. *Jirga* participants sit together and make decisions, which are serious because the consequences are serious.

My key findings include the perception of girls' education. I divided my findings into barriers to education, the role of the international community and how to overcome those barriers to girls' education.

The Pashtun culture is a major barrier to Afghan girls' education. They do not want their girls to go out and have someone else see them. Religious extremism continues to promote war, and there is no peace. When there is continuous war, who is the important person? It is the person with the gun, not the person with the book. The whole community is going through the war and conflict, so it is encouraging extremism. It is not encouraging knowledge. War is conflict.

Mon inspiration me venait de ces regards que je croisais. Je n'oublierai jamais ces petites filles. Pourquoi est-ce toujours les femmes? Lorsqu'il y a un conflit ou une guerre, qui en souffre en premier? Les femmes. Lorsqu'il y a un conflit tribal, qui en souffre en premier? Les femmes. Lorsqu'un membre d'une famille est tué par un membre d'une autre famille, le conflit est réglé selon la culture traditionnelle pachtoune. Une fille de la famille du meurtrier est offerte en mariage à un homme de la famille de la victime. Vous pouvez imaginer comment on la traite. Ce moyen traditionnel de régler le conflit est désigné par le terme *swara* en pachtoune. Qui doit se sacrifier pour la sauvegarde de mon honneur pachtoune? Les femmes.

J'ai vu que malgré la présence de la communauté internationale par l'intermédiaire de l'ONU et malgré des millions de dollars, il n'y a aucun changement significatif, croyez-moi. Il continue d'y avoir des violations des droits de la personne. J'ai fait mes recherches parce que j'ai été témoin d'un écart entre les réalités sociales et les politiques de développement de la communauté internationale. Mon étude s'attache à la recherche sur l'égalité entre les sexes qui fait intervenir les hommes de la collectivité, parce que l'homme est le gardien.

Voici mes questions : comment les hommes pachtounes perçoivent-ils l'éducation des filles? Quels sont les facteurs principaux? Comment la communauté internationale peut-elle faire intervenir la collectivité, et surtout les hommes? Ma méthode est axée sur une recherche qualitative approfondie et des groupes de discussion. Encore une fois, je reviens à la collectivité. Les universitaires appellent ça un groupe de discussion, mais nous, nous appelons ça une *djirga*. Pourquoi ne pas avoir recours à la même culture tribale? La *djirga* est une tradition selon laquelle les hommes se réunissent pour prendre des décisions concernant le bien-être socioéconomique de tous. J'ai organisé une *djirga* à laquelle ont participé 18 hommes pachtoune : des mollahs, des imams, des chefs politiques et des hommes ordinaires. Nous avons parlé de ce qui n'allait pas. La force que j'ai aujourd'hui me vient de mon expérience et de la confiance et de la sincérité qui caractérisent les relations à long terme que j'ai établies. Les participants à la *djirga* s'assoient ensemble et prennent des décisions, et elles sont graves, parce que les conséquences aussi le sont.

Mes principales conclusions portent entre autres sur la perception de l'éducation des filles. J'ai réparti mes conclusions en trois catégories : les obstacles à l'éducation, le rôle de la communauté internationale et la façon de surmonter ces obstacles à l'éducation des filles.

La culture pachtoune est un important obstacle à l'éducation des filles afghanes. Les Pachtoune ne veulent pas que leurs filles sortent et que quelqu'un les voie. L'extrémisme religieux continue de promouvoir la guerre, et il n'y a pas de paix. Lorsque la guerre est incessante, qui est la personne importante? C'est la personne qui tient le fusil, pas celle qui tient le livre. Toute la collectivité est touchée par la guerre et le conflit, alors ça encourage l'extrémisme. Cela n'encourage pas l'apprentissage. La guerre est un conflit.

Militarization of aid is critical. When the military is involved in aid, when the military is coming to my home, giving me food, he is a military person. I know who it is. Militarization is a major barrier.

There is a lack of political will and commitment from the Pakistani government in the Pashtun areas and there is a disconnect. For the non-governmental organizations working there, there is a disconnect around social realities.

I asked those men about their perceptions of the international community's non-governmental organizations. I asked, "What do you think about them and what they are doing?" They said they have a negative image. They fear the NGOs. They ask me not to even say the word NGO. It is like a swear word. They said, "They have a foreign agenda. They will misguide our people. They will take our values. We do not like our kids to get close to the NGO guys. They are representing occupying powers with a different face; just a helping face. They are part of the occupying powers."

In another key area, NGOs are money-making tools for corrupt local elites. A common phrase in the community is: "If you want to become rich, found an NGO. You will get lots of money." Last night I called Afghanistan. Some people told me they call them NGEBOs. *Gebo* in the Pashto language is "pocket." NGEBO means "money in the pocket." There is wide corruption throughout. There is duplication and lack of coordination. No one is there, and in one place everyone is there.

I asked them what would be an ideal NGO. What would be an ideal organization that can help you out and where you would love to send your daughters and children? Advise us. They told us not to impose our values on them. Do not impose women's rights on us. You can guide us, but do not impose on us that this is what you will do. We have different values and traditions, and it will take a while.

Have knowledge and respect for Islamic culture and values. It is very critical. If someone goes there and does not have the knowledge and values and is disrespectful, he is out of the community. I have many examples that I can share later.

Hire local credible people. They gave me lots of examples. What you are hiring is those people who are known for their corruption throughout, so what is the image they are giving? Establish trust through long-term commitment, not a two-year or five-year project but a long-term commitment.

Follow existing social hierarchy with good intentions and a holistic approach, not just one piece that you are doing and then you are gone. Focus on the existing assets of the community. Money alone is not important. There are existing assets within the community that can be used.

La militarisation de l'aide est cruciale. Lorsque l'armée participe à l'aide, lorsque l'armée vient chez moi pour me donner de la nourriture, c'est un militaire qui vient. Je sais de qui il s'agit. La militarisation est un obstacle majeur.

Il y a un manque de volonté et d'engagement politique de la part du gouvernement pakistanais dans les régions pachtounes, et il y a une déconnexion. Pour les organisations non gouvernementales qui travaillent là-bas, il y a une déconnexion par rapport aux réalités sociales.

J'ai demandé aux hommes quelle était leur perception des organisations non gouvernementales de la communauté internationale. Je leur ai demandé : « Que pensez-vous de ces organisations et de ce qu'elles font? Ils m'ont dit qu'elles ont une image négative. Ils ont peur des ONG. Ils m'ont même demandé de ne pas prononcer le mot ONG. C'est comme un juron. Ils ont dit : « Ces organisations ont un programme étranger. Elles vont mal orienter les nôtres. Elles vont prendre nos valeurs. Nous ne voulons pas que nos enfants côtoient les gens des ONG. Ils représentent les puissances occupantes sous un visage différent; ils ne font que se présenter comme des personnes qui lui viennent en aide. Ils font partie des puissances occupantes. »

Un autre aspect important, c'est que les ONG sont un moyen de s'enrichir pour les élites locales corrompues. On entend souvent dire dans la collectivité que, pour devenir riche, il suffit de fonder une ONG, qu'on obtient ainsi beaucoup d'argent. J'ai téléphoné en Afghanistan hier soir. Les gens m'ont dit qu'ils appellent les ONG NGEBO, d'après l'anglais NGEBO. En pachto, *gebo* signifie « poche ». NGEBO signifie « argent dans la poche ». Il y a de la corruption partout. Il y a des dédoublements et un manque de coordination. Personne n'est là, et, à un endroit, tout le monde est là.

Je leur ai demandé comment serait l'ONG idéale. Quelle serait l'organisation idéale qui pourrait vous venir en aide et auprès de laquelle vous seriez tout à fait heureux d'envoyer vos filles et vos enfants? Conseillez-nous. Ils nous ont dit de ne pas leur imposer nos valeurs. Ne nous imposez pas les droits de la femme. Vous pouvez nous guider, mais ne nous imposez pas ce que vous voulez que nous fassions. Nous avons des valeurs et des traditions différentes, et il va falloir laisser passer du temps.

Apprenez à connaître et à respecter la culture et les valeurs islamiques. C'est extrêmement important. Une personne qui se rend là-bas et qui n'a pas les connaissances nécessaires, ne connaît pas les valeurs et manque de respect est chassée de la collectivité. Je pourrais vous donner de nombreux exemples tout à l'heure.

Embauchez des gens de l'endroit qui sont crédibles. Ils m'ont donné beaucoup d'exemples. Les gens que vous embauchez, ce sont ceux qui sont connus pour être tout à fait corrompus, alors quelle est l'image qu'ils projettent? Établissez la confiance en prenant un engagement à long terme, pas en réalisant un projet de deux ans ou de cinq ans, mais un engagement à long terme.

Conformez-vous à la hiérarchie sociale en place en ayant de bonnes intentions et une approche globale, pas en réalisant un projet pour disparaître ensuite. Concentrez-vous sur les acquis de la collectivité. En soi, l'argent n'est pas important. La collectivité dispose de ressources qui peuvent être utilisées.

The last part is how we can overcome barriers to girls' education. Create awareness and educate and involve the elders. They are the ones. Come and talk to them. Involve them in their part of the plan. When they are involved in the decision-making process, they will own it and feel it is their school. It is different when I call it my school and I built it. How dare you come close to it to destroy it, and it happened.

Involve the *jirga* members. Engage with religious leaders, the imams; give traditional and respectful roles and importance to them. Not all imams are Taliban. You can find some. You can find many, and you can engage them. I did it and it worked very well.

Coordinate with the education ministry. You cannot totally ignore the Afghan government. With just the NGOs there it is like a different state — a state within a state. You need to coordinate with them. There are issues with the Afghan government, but we want Afghanistan as a state. For a state, we need to support a government.

Physical facilities, resources, and classrooms — it is poverty, believe me, senators. All over there is poverty, even in the areas that we say we have control over. Look at those areas. It is not good news. Yes, there is progress and improvement in some areas, but much needs to be done.

Community-friendly schools are very important incentives for parents.

The final thing I am coming back to is what I got from my research, and that is to involve the gatekeeper. Involve man for gender justice. Engage the grandfathers. Talk to them.

Walk into their world with empathy and understanding. Establish trust. Listen a little bit to what they are saying. What do they think the problem is? What do they think the solution is? Then talk to them with their consultation. They will listen. Dear senators, most of the people want clean water. Most of the people want a proper place to live. Most of the people want good food. They just need awareness so that they know what is clean water, what is a school, how the school benefits their kids. If they know that, everyone wants it.

I have a little story. If you allow me, I will share it with you. In doing my research, I came across this woman. She was the first woman educator in her tribe. I asked her how she was educated. You are the first one. What happened? She said: "You know what happened? My grandpa — every morning he would take me to school and bring me back from school. The people in the tribe were saying, 'Come on, what kind of man are you? You are taking your daughter to school?'" That was a shameful comment. It has deep meaning.

La dernière chose, c'est la façon dont nous pouvons surmonter les obstacles à l'éducation des filles. Sensibilisez, informez et mobilisez les aînés. C'est à eux qu'il faut s'adresser. Parlez-leur. Faites-les jouer leur rôle. Lorsqu'ils participent au processus décisionnel, ça leur permet de se l'approprier, et ils ont l'impression que c'est leur école. C'est différent lorsque je dis que c'est mon école et que c'est moi qui l'ai construite. Comment osez-vous vous en approcher pour la détruire, et c'est ce qui s'est passé.

Faites participer les membres des *djirgas*. Parlez avec les chefs spirituels, les imams; donnez-leur des rôles traditionnels et respectables et de l'importance. Ce ne sont pas tous les imams qui sont des talibans. Il y en a. Vous pouvez en trouver beaucoup, et vous pouvez créer un lien avec eux. Je l'ai fait, et ça a très bien fonctionné.

Consultez le ministère de l'Éducation. Vous ne pouvez pas totalement faire fi du gouvernement afghan. Avec les ONG seulement là-bas, c'est comme un État différent — un État dans un État. Il faut consulter le gouvernement. Il y a des problèmes au sein de celui-ci, mais nous voulons que l'Afghanistan devienne un État. Pour que ce soit le cas, il faut que nous soutenions un gouvernement.

Les installations, ressources et salles de classe — c'est la pauvreté, croyez-moi, sénateurs. Il y a de la pauvreté partout, même dans les régions sur lesquelles nous pouvons dire que nous avons une emprise. Voyez ce qui se passe dans ces régions. Les nouvelles ne sont pas bonnes. Oui, il y a des progrès et des améliorations dans certaines régions, mais il reste beaucoup à faire.

Les écoles ouvertes à la collectivité sont très importantes pour encourager les parents.

La dernière chose sur laquelle je veux revenir, c'est ce que j'ai conclu de mes recherches, c'est-à-dire qu'il faut faire intervenir le gardien. Faites intervenir l'homme, si vous voulez la justice pour les deux sexes. Mobilisez les grands-pères. Parlez-leur.

Entrez dans leur monde avec une attitude d'empathie et de compréhension. Établissez un lien de confiance. Écoutez un peu ce qu'ils ont à dire. Selon eux, quel est le problème? Pour eux, quelle est la solution? Puis parlez-leur et consultez-les. Ils vont vous écouter. Chers sénateurs, la plupart des gens veulent de l'eau potable. La plupart des gens veulent un endroit convenable où habiter. La plupart des gens veulent de la bonne nourriture. Ils n'ont besoin que de savoir comment déterminer si l'eau est potable, ce qu'est une école et en quoi l'école est bonne pour leurs enfants. Une fois qu'ils savent cela, tous les gens en veulent.

J'ai une anecdote. Si vous me le permettez, je vais vous la raconter. Dans le cadre de mes recherches, j'ai rencontré une femme. Elle était la première éducatrice de sa tribu. Je lui ai demandé comment elle avait été éduquée. Elle était la première. Que s'était-il passé? Elle a dit : « Vous savez ce qui s'est passé? Mon grand-père — chaque matin, il m'amenait à l'école, et il me ramenait. Les gens de la tribu disaient : " Allons, quel genre d'homme es-tu? Tu amènes ta fille à l'école? " » C'était un commentaire honteux. Le sens en est profond.

He was doing it, and she got Grade 10; and the instrumental value is what? She has four highly educated children. She was so happy. She said that after Grade 8 or Grade 10, “I do not have to call my husband that my son is sick — he has the flu — and what medicine do I give? Now I know what medicine to give.”

It is a small thing, but the interesting point was that she asked her grandfather, “Baba, why did you take so much trouble just for my sake?” The response was unexpected. Even though I belong to that area, in research you get unexpected answers. He responded, “My daughter, I thought at that time that you will be married one day. You will be with your in-laws, and obviously there will be a fight; with in-laws there is always some kind of argument and fight. You will not be able to respond well always, so when you are educated, when you know how to read a book, you will go into a corner of the house, sit there and read the book and get peace and tranquility.”

That was his reason for educating girls. Why not find those reasons and start from there? We do not have to say that we need education for girls so that they can come to work in NGOs. There are many reasons for education that the community gives importance to. Why not find those reasons and start from there?

I am doing research, but I am also doing a little project from here. The reason I am using — what I am telling the grandfathers — is, “Do you not like to have your grandchildren, especially grandsons, healthy? If you want that, you need an educated girl for that. Do you not want to have a lady doctor, because you will never take your wife, your woman, to a male doctor? I have examples for that as well, going into their world.”

My summary would be that we need to engage elders and community men for gender justice, ending women’s oppression not just by military means. The military is important in many areas, but we need more education and economic development, establishing trust through long-term commitment.

There is no easy solution. It is a tribal culture. It is a long journey, and it needs our patience and our perseverance.

Senator Jaffer: Mr. Jamal, thank you very much for your presentation. You have brought many things to our attention. I want to clarify some of the things you have said so that we get a better understanding of what we should be doing.

You talked about Muslim values. Can you expand on what you mean?

Mr. Jamal: I mentioned both Muslim and cultural values. They have Muslim values, but Pashtun cultural values as well.

Le grand-père faisait ça, et la fille s’est rendue jusqu’à la dixième année; et la valeur essentielle, c’est quoi? Elle a quatre enfants très instruits. Elle était si heureuse. Elle a dit qu’après la huitième ou la dixième année, elle n’avait plus à avertir son mari du fait que son fils était malade lorsqu’il avait la grippe pour savoir quel médicament lui donner. Elle savait maintenant quel médicament lui donner.

C’est anodin, mais, ce qui est intéressant, c’est qu’elle a demandé à son grand-père pourquoi il s’était donné tant de mal pour elle. La réponse était inattendue. Même si je suis de cette région, lorsqu’on fait des recherches, il arrive qu’on obtienne des réponses inattendues. Il a répondu : « Ma fille, j’ai pensé à l’époque que tu serais mariée un jour, tu seras avec ta belle-famille, et il va évidemment y avoir des disputes; avec la belle-famille, il y a toujours des disputes. Tu ne seras pas toujours en mesure de bien répondre, alors lorsque tu seras instruite, lorsque tu sauras lire, tu pourras t’installer dans un coin de la maison, t’y asseoir et lire un livre et ainsi te retrouver en paix et tranquille. »

C’est pour cette raison qu’il voulait que les filles s’instruisent. Pourquoi ne pas trouver ces raisons et s’en servir comme point de départ? Nous ne sommes pas obligés de dire qu’il faut éduquer les filles pour qu’elles puissent venir travailler au sein des ONG. Il y a de nombreux motifs d’éducation auxquels la collectivité accorde de l’importance. Pourquoi ne pas trouver ces motifs et s’en servir comme point de départ?

Je fais des recherches, mais je m’occupe aussi d’un petit projet d’ici. La raison que je donne — ce que je dis aux grands-pères — c’est : « N’êtes-vous pas heureux lorsque vos petits-enfants, surtout vos petits-fils, sont en santé? Si vous voulez que ce soit le cas, vous avez besoin d’une fille éduquée. Ne voulez-vous pas pouvoir consulter une femme médecin, puisque vous n’amèneriez jamais votre femme chez un médecin de sexe masculin? » J’ai des exemples de ça aussi, de la façon d’entrer dans leur monde.

Je résumerai en disant que nous devons mobiliser les aînés et les hommes de la collectivité pour obtenir la justice pour les deux sexes, pour mettre fin à l’oppression des femmes par des moyens autres que militaires. La présence militaire est importante à de nombreux égards, mais nous avons besoin de plus d’initiatives d’éducation et de développement économique; il faut créer davantage de liens de confiance en prenant des engagements à long terme.

Il n’y a pas de solution simple. C’est une culture tribale. C’est un long processus, et nous devons être patients et persévérants.

Le sénateur Jaffer : Monsieur Jamal, merci beaucoup de votre exposé. Vous avez porté beaucoup de choses à notre attention. Je veux clarifier certaines des choses que vous avez dites de façon à ce que nous comprenions mieux ce que nous devrions faire.

Vous avez parlé de valeurs musulmanes. Pouvez-vous préciser ce que vous entendez par là?

M. Jamal : J’ai parlé des valeurs musulmanes et des valeurs culturelles. Les gens dont nous parlons ont des valeurs musulmanes, mais aussi des valeurs culturelles pachtounes.

Regarding Muslim values, it is important to know that it depends on the interpretation of Islam. Over there, Islam — the Quran — is mostly interpreted by men for men. There is also a Pashtun cultural Islam, which is a different version of Islam. In the Pashtun cultural Islam, they define what can benefit their own existing social structure and their own realities.

For what they call cultural values, there would be many values. For example, purdah is a value over there. There are different versions of purdah in Muslim societies. Many Islamic scholars say there is no need for purdah; some say there is a need, but a face can be shown. There are people who say burka is needed — the whole face.

In the Pashtun cultural interpretation of Islam, burka is there. They want to keep their women at home. Is it a good idea? No, but you need to start from somewhere. You cannot go directly and say take out this burka, this is wrong; because then what is the result? You will get a backlash, so there is no solution.

I would suggest not starting with all those sensitive issues. For example, they are saying that if there is a girls' school, first, we must have female teachers, and second, we must have a boundary wall around the girls' school. If there is no boundary wall, forget about it; nobody will send their girls. Also, there must be proper, girl-friendly washrooms. These are small issues, but those are values.

They say these are our values. Saying we do not care about it, that this is just a school without a boundary wall, will not help. Those are some of those values. There are some values that neither I personally nor anyone else would agree with, but you will start from somewhere, instead of creating a backlash.

Another example is from my village, in my district. NGOs sent girls to the village to educate women for family planning without consulting elders. They spoke to the girls and women; it was in Mardan district, I remember, close to Peshawar. When the men came home and the women told them what had happened, there was a big backlash. They went to the mosque and the imam was very angry. They announced on the loudspeakers to never let those girls come into your homes.

Why start with the sensitive issues immediately? Education is the best way to bring awareness. It is a slow and gradual process, and we know that. Right now, we are talking about women's rights. We came to this point after lots of struggle, and we know the history.

Senator Jaffer: Mr. Jamal, you know the history of Afghanistan, and you said that before 1980, women were educated. In fact, women were so well educated that women doctors from Afghanistan used to come to our hospitals in Uganda to work. It is not that women in Afghanistan were not educated pre-1980; they were very well educated. Would you agree?

Pour ce qui est des valeurs musulmanes, il est important de savoir que ça dépend de l'interprétation de l'islam. Là-bas, l'islam — le Coran — est surtout interprété par des hommes et pour des hommes. Il y a aussi l'islam interprété selon la culture pachtoune, c'est-à-dire une version différente de l'islam. Dans ce cadre, les gens définissent ce dont peut bénéficier la structure sociale en place et leurs propres réalités.

Pour ce qui est de ce qu'ils appellent des valeurs culturelles, il y en a de nombreuses. Le purdah, par exemple, est une valeur là-bas. Il y a différentes versions de purdah au sein des sociétés musulmanes. Beaucoup d'érudits de l'islam disent que le purdah n'est pas nécessaire, et d'autres disent qu'il l'est, mais que le visage peut être montré. Il y a des gens qui disent que la burka est nécessaire, qu'il faut que tout le visage soit caché.

Le purdah fait partie de l'interprétation culturelle pachtoune de l'islam. Les Pachtoune veulent que leurs femmes restent à la maison. Est-ce une bonne idée? Non, mais il faut commencer quelque part. On ne peut pas leur dire directement d'enlever le purdah parce que c'est mal, parce que, dans ce cas, quel est le résultat? Il y aura un retour du balancier, alors il n'y a pas de solution.

Je suggérerais de ne pas commencer par toutes ces questions délicates. Ils disent, par exemple, que s'il y a une école pour filles, il faut d'abord que nous trouvions des enseignantes, et ensuite, il doit y avoir un mur d'enceinte autour de l'école pour filles. S'il n'y en a pas, oubliez ça : personne ne va envoyer sa fille. Il faut aussi qu'il y ait des salles de bain faites pour les filles. Ce sont de petites choses, mais il s'agit de valeurs.

Ils disent : voici nos valeurs. Dire que ça nous importe peu, que c'est simplement une école sans murs d'enceinte, ça n'aidera pas. Ce sont certaines de ces valeurs. Il y a des valeurs avec lesquelles ni moi, personnellement, ni qui que ce soit d'autre ne serait d'accord, mais vous devez commencer quelque part, plutôt que de faire quelque chose qui va entraîner une réaction.

Il y a un autre exemple qui vient de mon village, de mon district. Les ONG envoyaient des filles au village pour éduquer les femmes en matière de planification familiale sans consulter les aînés. Elles ont parlé aux filles et femmes; ça se passait dans le district de Mardan, je me souviens, près de Peshawar. Lorsque les hommes sont entrés et que les femmes leur ont dit ce qui s'était passé, la réaction a été très forte. Ils sont allés à la mosquée, et l'imam était très fâché. Ils ont utilisé les haut-parleurs pour dire aux gens de ne plus jamais laisser ces filles entrer dans leur maison.

Pourquoi commencer tout de suite par les questions délicates? L'éducation est la meilleure façon de sensibiliser les gens. C'est un processus lent et graduel, nous le savons. En ce moment, nous parlons des droits des femmes. Nous en sommes venus à cela après avoir lutté pendant longtemps, et nous connaissons l'histoire.

Le sénateur Jaffer : Monsieur Jamal, vous connaissez l'histoire de l'Afghanistan, et vous dites qu'avant les années 1980, les femmes étaient éduquées. En fait, les femmes étaient si instruites que des femmes médecins d'Afghanistan venaient travailler dans nos hôpitaux en Ouganda. Ce n'est pas que les Afghanes n'étaient pas éduquées avant les années 1980; elles étaient très instruites. Êtes-vous d'accord?

Mr. Jamal: Yes and no. Yes for women of the cities and in particular regions.

Senator Jaffer: They were educated.

Mr. Jamal: Yes. Kabul was one of the best places to visit.

Senator Jaffer: I think the very important point that you have given to us, and I thank you for that, is that we have to find ways to be sensitive and find any way in which to get women educated. That is what I heard.

Mr. Jamal: Exactly.

Senator Jaffer: I understand your passion on that, saying look, you have to go where people's beliefs are and provide education. I understand that.

We have to share the time to ask questions, so I will just ask you about one thing you said, and maybe you can provide that answer to the clerk.

In your presentation, you recommended creating awareness and engaging religious leaders. How would you create awareness? I have this belief system that people understand that education is important. What further do we need to do to create awareness?

Mr. Jamal: It is a detailed answer. You are talking about implementation strategies now and what to do.

Senator Jaffer: Yes.

Mr. Jamal: These are some of the questions that I developed — how to do it, how to engage the imam and how to go and talk to the *jirga*. I did that. There are many ways to do that. In this short time, I can specify a few, two or three. Or do you want me to respond later?

Senator Jaffer: Go ahead, just quickly.

Mr. Jamal: For example, before going to a village, you gain the confidence of the community. Find a representative to gain the confidence of the community, *jirga* and elders, and go through that. That is why I call them “gatekeepers.” First, we need to open the gate. When the gate is open, you can get in. Hire them; involve them.

In one of my interviews, I asked an imam, “If I had a school where I took care of all your concerns — a boundary wall, proper washrooms and female teachers — would you like to come and teach?” He said, “Yes, but I cannot because I am a man, and men are not allowed to teach women. But my daughter can teach.” Involve them.

If we have five teachers in a small school, why not have just one who is an imam or someone from his family as a teacher? What will he do? To start the day, perhaps he will recite a few verses of the Quran. What is wrong with that?

Involving the local culture in many ways is a good first step.

M. Jamal : Oui et non. Oui pour ce qui est des femmes des villes et de certaines régions particulières.

Le sénateur Jaffer : Elles étaient éduquées.

M. Jamal : Oui. Kaboul était l'un des meilleurs endroits à visiter.

Le sénateur Jaffer : Je crois que l'idée très importante que vous nous avez transmise, et je vous en remercie, c'est que nous devons trouver des moyens de tenir compte des différences et trouver n'importe quel moyen pour éduquer les femmes. C'est ce que j'ai compris.

M. Jamal : Exactement.

Le sénateur Jaffer : Je comprends votre passion à cet égard et que vous disiez qu'il faut tenir compte des croyances des gens et les éduquer. Je comprends.

Nous devons partager le temps réservé aux questions, alors je vais seulement vous poser une question au sujet d'une chose que vous avez dite, et peut-être pourriez-vous fournir la réponse au greffier.

Dans votre exposé, vous recommandez de sensibiliser et de mobiliser les chefs spirituels. Comment les sensibiliseriez-vous? Selon mon système de croyances, les gens comprennent que l'éducation est une chose importante. Que faut-il que nous fassions de plus pour sensibiliser les gens?

M. Jamal : Il s'agit d'une réponse détaillée. Vous parlez de stratégies de mise en œuvre et de ce qu'il faut faire.

Le sénateur Jaffer : Oui.

M. Jamal : Ce sont des questions qui font partie de celles que j'ai approfondies : comment s'y prendre, comment faire intervenir l'imam et comment s'adresser à la *djirga*. Je l'ai fait. Il y a de nombreuses façons de le faire. Vu que nous avons peu de temps, je peux en expliquer quelques-unes, deux ou trois. Préférez-vous que je réponde plus tard?

Le sénateur Jaffer : Allez-y, mais soyez concis.

M. Jamal : Avant de vous rendre dans un village, par exemple, vous obtenez la confiance de la collectivité. Trouvez un représentant pour gagner la confiance de la collectivité, de la *djirga* et des aînés, et faites tout ça. C'est pour cette raison que je les appelle « les gardiens ». Nous devons d'abord faire en sorte que les gardiens ouvrent la porte. Une fois qu'elle est ouverte, on peut entrer. Embauchez-les; faites-les participer.

Dans le cadre de l'une des entrevues que j'ai menées, j'ai demandé à un imam : « Si j'avais une école qui réponde à tous vos critères — un mur d'enceinte, des salles de bain adéquates et des enseignantes — aimeriez-vous venir y enseigner? Il a dit : « Oui, mais je ne peux pas le faire, puisque je suis un homme et que les hommes n'ont pas le droit d'enseigner aux femmes. Mais ma fille pourrait leur enseigner. » Faites-les participer.

S'il y a cinq enseignants dans une petite école, pourquoi ne pas demander à un imam ou à quelqu'un de sa famille d'y enseigner? Que fera-t-il? Pour commencer la journée, peut-être qu'il va réciter quelques versets du Coran. Qu'y a-t-il de mal là-dedans?

Intégrer la culture locale de nombreuses façons est un bon point de départ.

Senator Kochhar: Mr. Jamal, I admire your passion and understanding of your country and that you are trying to bring reforms into the whole country. However, Afghanistan is fragmented in that it is ruled by President Karzai in Kabul, but he has very little power beyond that.

Mr. Jamal: Yes.

Senator Kochhar: It is very difficult for me to comprehend how you would proceed. Mullahs came in and they have the power through the Taliban. They set up thousands of madrassas where the only subject taught, besides the Quran, was how to hate everyone who was not Muslim. In particular, they taught how to hate Americans, Canadians, the British and Europeans who are not Muslims. How do you undo all of that? It has to be undone before you can introduce educational reforms.

There are not enough women teachers, so it is difficult to start these schools. It is a vicious circle. It is a difficult job because you have to undo what is going on right now, which might not be easy. How will you undo all of those thousands of madrassas around the country?

Mr. Jamal: Thank you for the question. I totally agree that it is not an easy task. It is a long journey. Should we stop? No. We should continue our work. There is lots of hope. Many good things are being done over there. I would suggest that the starting point is education and awareness.

Greg Mortenson, from Montana in the United States, wrote *Three Cups of Tea: One Man's Mission to Promote Peace . . . One School at a Time*. He is going to Afghanistan to engage communities. He is building hundreds of schools, after starting with only a few, because the communities own them. The Taliban came to one of his schools. One of the lead guys stood close to the school and was told he could not touch the school because it belonged to the community, not to the Taliban. One man is educating thousands of girls and changing the face of those areas by bringing development. There are good-news stories, but you are right in saying there are no female teachers.

The wife of a man got very sick. He finally listened to advice and took his wife to a physician, who was a man. The doctor had to see her so he said he would cover her with a sheet. The husband said, "No way. How dare you touch my wife?" The husband took his wife back, and she suffered and died. I ask, "Do you need lady doctors?" They say, "Yes, we need lady doctors." I ask, "Where will you get female doctors if you do not send your daughters to school?" We need female teachers. Where will we get female teachers if we do not send our daughters to school? If we think creatively, we will find lasting solutions.

Le sénateur Kochhar : Monsieur Jamal, j'admire votre passion et votre compréhension du pays ainsi que le fait que vous essayez de faire des réformes dans l'ensemble du pays. Cependant, l'Afghanistan est un pays fragmenté, puisqu'il est dirigé par le président Karzaï à Kaboul, mais qu'il n'a que peu de pouvoir en dehors de cette ville.

M. Jamal : Oui.

Le sénateur Kochhar : J'ai beaucoup de difficulté à comprendre comment vous vous y prendriez. Les mollahs sont entrés en jeu, et ils exercent le pouvoir par l'entremise des talibans. Ils ont créé des milliers de madrasas où la seule matière enseignée, hormis le Coran, est la haine de tous ceux qui ne sont pas musulmans. On y enseigne plus particulièrement comment haïr les Américains, les Canadiens, les Britanniques et les Européens qui ne sont pas musulmans. Comment devons-nous nous y prendre pour faire disparaître tout cela? C'est ce que nous devons faire si nous voulons instaurer des réformes en matière d'éducation.

Il est difficile de créer de telles écoles, car il n'y a pas suffisamment d'enseignantes. C'est un cercle vicieux. Il s'agit d'une tâche ardue, car il faut réduire à néant le système actuel, ce qui pourrait être difficile. Comment vous y prendrez-vous pour faire disparaître ces milliers de madrasas établis dans toutes les régions du pays?

M. Jamal : Merci de votre question. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire qu'il s'agit d'une tâche ardue. Il y a loin de la coupe aux lèvres. Devrions-nous abandonner? Non. Nous devons poursuivre notre travail. Il y a beaucoup d'espoir. Une kyrielle de choses positives se passent là-bas. J'avancerais que tout commence par l'éducation et la sensibilisation.

Greg Mortenson, un Américain du Montana, a rédigé un livre *Three Cups of Tea : One Man's Mission to Promote Peace . . . One School at a Time*. M. Mortenson se rend en Afghanistan pour mobiliser les collectivités. Il construit des écoles — après des débuts modestes, nous en sommes maintenant rendus à des centaines d'écoles, grâce à la participation des collectivités, qui sont propriétaires de ces écoles. Les talibans se sont présentés à l'une de ses écoles — l'un des chefs s'est approché, et il s'est fait dire qu'il ne pouvait pas toucher l'école parce qu'elle appartenait non pas aux talibans, mais à la collectivité. Grâce au développement, un homme parvient à éduquer des milliers de filles et à transformer radicalement les régions en question. Il s'agit de bonnes nouvelles, mais vous avez raison de dire qu'il n'y a pas d'enseignantes.

Une femme était très malade. Son mari a finalement accepté de suivre les conseils qui lui étaient prodigués, et il a amené son épouse chez le médecin, qui était un homme. Le médecin devait l'examiner, et il a indiqué qu'il couvrirait la femme d'un drap. Le mari s'est rebiffé, et a affirmé qu'il était hors de question que le médecin touche à son épouse. Il a ramené son épouse à la maison, et celle-ci est morte au bout de ses souffrances. Lorsque je pose la question suivante : « Avez-vous besoin de femmes médecins? » on me répond par l'affirmative. La question qui en découle, c'est celle de savoir comment former des femmes médecins si les pères

Last night at two o'clock I called a guy in Afghanistan who works in the ministry of education. My idea is to establish boarding schools in the cities so that women can attend for post-secondary education. With boarding schools, women could be educated and then return to their different places. Some women have businesses, and they negotiate with the Taliban.

There must be awareness and the trust of the community as to the good intentions, not just to fight. The majority of Pashtuns, more than 70 per cent, are not under the control of the Karzai government. They think that there are two enemies fighting each other and using our soil to do it: One is the international community and the other is the bad guys — the Taliban or others. They are fighting and killing each other using our soil. They think they are innocent casualties. They ask, "Why is it our fault? What should we do?" They decide to go with one side, but which side? Both sides are killing their enemies. There are 140,000 military; they are not teachers.

Senator Kochhar: Mr. Jamal, I still am not clear how you are to get rid of those *madrassas*. How do you start dismantling them? Where are they getting the money to run them? Those are basic questions. Once we can dismantle the *madrassas*, we can have proper schools for boys and girls to give them a proper education. About 75 per cent of the people going to schools in Afghanistan are getting the basic religious teachings that include hate for Western culture, civilization and nations. How do you get rid of those religious schools so that you can teach students the basic ideals of Islam to love everyone and be friendly with the whole world? Where have those teachings gone? How do we bring back those Islamic values?

Mr. Jamal: Where have those teachings gone? That is a good first question. Unfortunately, we have a little piece of the problem because in the 1980s we established those *madrassas*. We used some of the key Islamic states who had their own interest in providing funding for *madrassas*.

The problem will not go away immediately. I talked about the two sides and which one to take. With one side, they will have schools, clean water, and a better life. However, when both sides are fighting, what is there to choose? People will choose the side they are more comfortable with and that has the people from the same religion, culture and values. Change will come when we have more money, motivation and devotion to the international

n'envoient pas leurs filles à l'école. Nous avons besoin d'enseignantes. Comment former des enseignantes si les filles ne fréquentent pas l'école? Si nous faisons preuve d'imagination, nous trouverons des solutions durables.

La nuit dernière, à deux heures du matin, j'ai téléphoné à un homme qui travaille pour le ministère de l'Éducation de l'Afghanistan. Mon projet consiste à établir des pensionnats dans les villes, où les femmes pourraient poursuivre des études postsecondaires. Dans de tels pensionnats, les femmes pourraient recevoir une formation, et ensuite retourner dans leur région d'origine. Certaines femmes possèdent des entreprises, et elles traitent avec les talibans.

Il faut sensibiliser les collectivités, et gagner leur confiance en leur prouvant que nous avons de bonnes intentions, non pas uniquement celles de combattre. La majorité des Pachtounes, à savoir plus de 70 p. 100, ne sont pas sous l'autorité du gouvernement Karzai. À leurs yeux, deux ennemis s'affrontent — d'un côté, la communauté internationale, et de l'autre, les « mauvais », soit les talibans ou d'autres —, et ils utilisent leur sol à cette fin. Deux ennemis se combattent et s'entretuent sur notre sol. Les Pachtounes se considèrent comme des victimes innocentes. Ils se demandent pourquoi ils doivent assumer une responsabilité, et ils se demandent ce qu'ils doivent faire. Ils peuvent décider de prendre parti, mais lequel? Les deux camps s'entretuent. Il y a 140 000 militaires; ce ne sont pas des enseignants.

Le sénateur Kochhar : Monsieur Jamal, je ne comprends toujours pas comment vous vous y prendrez pour vous débarrasser de ces *madrassas*. Que faire pour entreprendre leur démantèlement? D'où vient l'argent nécessaire pour leur exploitation? Il s'agit de questions fondamentales. Lorsque le système des *madrassas* sera démantelé, il sera possible de mettre en place des écoles en bonne et due forme où les garçons et les filles recevront une éducation convenable. Une proportion d'environ 75 p. 100 des personnes qui fréquentent l'école en Afghanistan reçoivent une éducation religieuse dans le cadre de laquelle on leur enseigne à haïr la culture, la civilisation et les nations occidentales. Que faire pour éliminer ces écoles religieuses de manière à ce que les élèves puissent apprendre les valeurs fondamentales de l'islam, à savoir l'amour de tous et la bienveillance à l'égard du monde entier? Où sont passés ces enseignements? Comment faire pour que ces valeurs islamiques soient de nouveau enseignées?

M. Jamal : Où sont passés ces enseignements? Il s'agit d'une bonne première question à se poser. Malheureusement, dans les années 1980, nous avons créé les *madrassas* — nous avons donc un léger problème. Nous avons accepté de l'argent de quelques États islamiques clés, qui avaient intérêt à financer la création de *madrassas*.

Le problème ne disparaîtra pas instantanément. J'ai mentionné le fait qu'il y avait deux camps, et le fait qu'il fallait en choisir un. L'un des camps permettra aux gens d'avoir des écoles, de l'eau potable et une meilleure vie. Cependant, comme les deux camps se font la guerre, il s'agit d'un faux choix. Les gens choisiront de se rallier au camp avec lequel ils se sentent plus à l'aise, et qui a la même religion, la même culture et les mêmes valeurs qu'eux. Les

developing side with education. We cannot just kick out the madrassas. There is no quick solution. It will be a slow and gradual process when people feel there is change in their country.

When people in my village went outside Afghanistan for the first time, they went to Dubai. When they came back, the first thing they wanted was to have a washroom at home. Before that, people simply went outside. They realize now that there is a benefit to having washrooms. Currently, there is a lack of awareness. Most of the women I talk about are not in Kabul or in Kandahar City.

The Chair: I will have to ask you to stop there, Mr. Jamal, so we can move forward with more questions. Perhaps you could take note of each senator's question and respond to the whole.

Senator Oliver: Mr. Jamal, you are a PhD student and doing your research on the subject you discussed with us today. Is your research complete? Do you have conclusions to your research?

Mr. Jamal: My data collection is completed, and I will be finished in three or four months.

The Chair: Before you answer, I would like you to take all the questions and they will all be answered. Otherwise we will not have time.

Senator Oliver: You said that in civil society NGOs such as the Red Cross, CARE and UNICEF are not respected at all but are seen as money-making tools for corrupt elites. Who can Canada and other Western countries go to to try to reach the people and bring about change?

You say you establish trust through long-term commitment, but who do we establish that trust with if NGOs, the people on the ground, are not respected?

Senator Brazeau: I have one basic question. You mentioned that one of the solutions to the many barriers is to engage men or involve the gatekeepers. If we are to respect or whoever is to respect the traditions and the values that the men hold or the community holds, how realistic is it to try and educate, empower and really engage these gatekeepers if potentially their traditions and values trump the rights — in this particular case and study — of Afghan women?

Mr. Jamal: Would you explain your question, please?

Senator Brazeau: For example, you said doctors are not able to see a woman. Perhaps women in schools are the same thing. Perhaps they are dissuaded from going to school. If those are the

choses changeront lorsque nous aurons plus d'argent à investir dans le volet de développement international du système d'éducation, et lorsque nous serons davantage motivés et dévoués à cet égard. Nous ne pouvons pas rayer les madrassas de la carte. Il n'existe pas de solution instantanée. Ce sera un processus lent et graduel, qui se produira lorsque les gens sentiront qu'un changement se produit dans le pays.

Pour leur premier voyage à l'extérieur de l'Afghanistan, des gens de mon village se sont rendus à Dubai. À leur retour, ils m'ont dit que la première chose qu'ils voulaient avoir dans leur maison, c'était des toilettes. Avant cela, les gens se rendaient tout simplement à l'extérieur pour faire leurs besoins. À présent, ils s'aperçoivent que le fait d'avoir des toilettes présente des avantages. En ce moment, les gens ne sont pas informés. La plupart des femmes dont je parle ne vivent pas à Kaboul ou à Kandahar.

La présidente : Je vais devoir vous interrompre ici, monsieur Jamal, de manière à ce que nous puissions passer à d'autres questions. Vous pourriez peut-être prendre en note la question de chaque sénateur, et y répondre l'une après l'autre.

Le sénateur Oliver : Monsieur Jamal, vous êtes un doctorant, et votre thèse porte sur le sujet dont vous nous avez parlé aujourd'hui. Votre thèse est-elle terminée? Avez-vous tiré des conclusions?

M. Jamal : La collecte de données est terminée. Je parachèverai ma thèse dans trois ou quatre mois.

La présidente : Avant d'entendre la réponse, j'aimerais que tous les sénateurs posent leur question, et le témoin y répondra. Si nous ne procédons pas ainsi, nous manquerons de temps.

Le sénateur Oliver : Vous avez mentionné que les ONG comme la Croix Rouge, CARE et l'UNICEF ne sont pas du tout respectés au sein de la société civile, et que les élites corrompues les considèrent comme des moyens de faire de l'argent. Vers qui le Canada et les autres pays occidentaux peuvent-ils se tourner pour tenter d'établir le contact avec la population et provoquer des changements?

Vous avez dit que vous aviez réussi à établir un lien de confiance avec la population grâce à votre dévouement à long terme, mais vers quelles organisations devons-nous nous tourner pour créer un lien de confiance avec les gens sur le terrain si ceux-ci ne respectent pas les ONG?

Le sénateur Brazeau : J'ai une question fondamentale à poser. Vous avez mentionné que l'une des solutions aux nombreux obstacles consisterait à mobiliser les hommes ou à faire participer les gardiens. Si nous ou quiconque devons respecter les traditions et les valeurs auxquelles tiennent les hommes ou la collectivité, dans quelle mesure est-il réaliste de tenter d'éduquer ces gardiens, de renforcer leur position et de les mobiliser véritablement si leurs traditions et leurs valeurs l'emportent — dans les cas particuliers que nous étudions — sur les droits des femmes afghanes?

M. Jamal : Pourriez-vous expliciter votre question, s'il vous plaît?

Le sénateur Brazeau : Par exemple, vous avez dit que les médecins n'étaient pas en mesure d'examiner une femme. La même chose se passe peut-être dans les écoles — on dissuade peut-

traditions and the values of some of the gatekeepers, how realistic is it to involve them and to try to change their minds to ensure that some of these traditions and values do not trump the rights of individuals and Afghan women?

Mr. Jamal: Thank you.

The Chair: I want to follow up on Senator Oliver's question around the idea that if you want to get rich, make an NGO. CIDA, the Canadian International Development Agency, CIDA, has instigated policies whereby NGOs compete for contracts with CIDA. There may be some problems with this here in Canada, but I would think it would stimulate an Afghan who wanted to get rich and bid on a CIDA contract if there is no sustained, long-term, ongoing, stay-the-way aspect, because as I understand you, the stuff that you talk about is very long term.

I want to clarify that although your focus seems to have been on rural people, this would not exclude Canada's support of women and girls in university, legal reform, or employment training programs.

Third, our military has and will, I understand, continue to support Afghan policing and military. Our government has recently come out with support for the United Nations Security Council Resolution 1325 on women, peace and security. How important to you is it that Canadians training Afghan police and troops should teach them about this, and how would they teach that? Those are my questions.

Senator Zimmer: Thank you for your presentation, which was quite riveting. I will cut my question down. It is in the same vein as those of Senator Kochhar and Senator Brazeau but just a little different.

A couple of years ago I went to Afghanistan with the Standing Senate Committee on National Security and Defence, to Kabul and Kandahar. In the morning we went over the line with a convoy of five. It was very dangerous. We went up into the hills and looked over the hills, and the night before we met with a good Taliban leader. Over the hill we saw them coming out of their homes at about seven o'clock in the morning. The mist was lifting. They were building their road. I think your key words were "they own it." They were not only building it but naming it, which was key. They wanted it and wanted it to stay, but they get an exposure to the Western world, as we saw it in women in a barter shop. The older ones would not take off their burkas and would not let us photograph them. The younger ones did. They were aware of the Western world.

être les femmes de fréquenter l'école. Si cela fait partie des traditions et des valeurs de certains des gardiens, dans quelle mesure est-il réaliste de les mobiliser et de tenter de changer leur vision des choses pour faire en sorte que quelques-unes de ces traditions et de ces valeurs n'éclipsent pas les droits des personnes et des femmes afghanes?

M. Jamal : Merci.

La présidente : J'aimerais poursuivre dans le même ordre d'idées que le sénateur Oliver, et poser une question sur l'idée selon laquelle la création d'une ONG est un bon moyen de devenir riche. L'Agence canadienne de développement international, l'ACDI, a adopté des politiques selon lesquelles les ONG qui veulent conclure un marché avec elle doivent présenter une soumission. Ce processus occasionne quelques problèmes au Canada, mais j'aurais tendance à croire que cela pourrait stimuler un Afghan qui voudrait devenir riche et soumissionner sur un marché de l'ACDI s'il n'y avait aucun aspect continu, à long terme, permanent et de longue durée, car si j'ai bien compris ce que vous avez dit, les choses dont vous parlez s'inscrivent dans une perspective à très long terme.

Je tiens à préciser que, même si vous semblez insister sur les populations rurales, cela n'exclut pas le fait que le Canada soutient les femmes qui fréquentent l'université, la réforme juridique ou les programmes de formation professionnelle.

Enfin, d'après ce que je crois comprendre, les Forces canadiennes continuent d'appuyer les forces policières et militaires afghanes. Le gouvernement du Canada a récemment annoncé qu'il appuyait la Résolution 1325 du Conseil de sécurité des Nations Unies sur les femmes, la paix et la sécurité. À votre avis, est-il important que les Canadiens qui dispensent une formation aux forces policières et militaires afghanes s'emploient également à les éduquer à ces sujets? Comment doivent-ils s'y prendre pour faire cela? Ce sont les questions que je voulais vous poser.

Le sénateur Zimmer : Merci de votre exposé, qui était particulièrement fascinant. Je vais condenser ma question. Elle s'inscrit à peu près dans le même ordre d'idées que celles posées par le sénateur Kochhar et le sénateur Brazeau, à quelques différences près.

Il y a deux ou trois ans, je me suis rendu en Afghanistan, plus précisément à Kaboul et à Kandahar, avec le Comité sénatorial permanent sur la sécurité nationale et la défense. Un matin, nous avons franchi la limite avec un convoi de cinq véhicules. C'était très dangereux. Nous avons gravi les collines, et de là-haut, nous avons regardé ce qui se passait au loin. La veille, nous avons rencontré un bon chef taliban. Du haut des collines, nous avons vu les gens sortir de leurs maisons. Il était à peu près sept heures. La brume matinale se dissipait. Les gens construisaient une route. Je crois que vous avez mentionné que ces infrastructures leur appartenaient, et il s'agit là d'un aspect essentiel. Ces gens ne faisaient pas que construire une route — ils lui donnaient un nom, ce qui est fondamental. Ils tenaient à leur route, ils voulaient qu'elle soit durable, mais ils sont exposés à la civilisation occidentale, comme

In the next five to ten years, with this movement and change, especially with the young women learning about what is out there and the older ones saying they want to live here, will that destroy and break down their culture and values? Also, the real question is would it not be very dangerous for them to do that, even though they may want to.

Mr. Jamal: If they want to change the culture?

Senator Zimmer: If they want to change their own culture, live their own lives, and adapt more to the Western world, there is this perceived danger that is always there, and I am not sure that you can break that down.

Mr. Jamal: Okay, senator, thank you.

The Chair: You have five minutes, I regret to say. Do the best you can.

Mr. Jamal: Can I start from the last question?

The Chair: You can do it any way you want.

Mr. Jamal: I have been talking about values and culture. The first thing is that culture is not and will not be constant. It will not always be the same. It will be changed. We were living in caves. We changed the culture. The culture will always change. In many areas in the Pashtun tribes, culture has been changed.

In the same culture women are changed. There are many examples of women in my family. Now men are telling me in those phone interviews that they are so proud that they educated their daughters. The daughters are now educating and have their own schools.

My mother was the first one in my home, and that is why I am here, I guess. She was the first one in the whole tribe who was educated, and she used to tell us her school name was Lady Griffith School. I still remember that. We are four sons and all of us are educated. If a woman is educated, a nation is educated. She was educated. There are good examples, and then people see.

In one area of the Pashtun tribes, when the culture changed it is interesting now that the men are competing with each other to have an educated wife. Over there the culture is different. Parents find a girl for a man. The parents are saying that if you want to have a good proposal, you need to educate your daughter. There are in those places examples where the culture has shifted. The women came out and they changed the culture.

nous avons pu le constater en voyant les femmes dans une échoppe. Les femmes plus âgées refusaient d'enlever leur burka et ne voulaient pas qu'on les prenne en photo, mais les plus jeunes acceptaient. Elles connaissent la civilisation occidentale.

Peut-on s'attendre à ce que, au cours des 5 à 10 prochaines années, ces mouvements et ces changements, qui touchent surtout les jeunes femmes qui apprennent ce qui se passe à l'extérieur de leur pays et les femmes plus âgées qui affirment vouloir rester dans leur pays, anéantissent et fassent disparaître la culture et les valeurs de ce pays? En outre, la véritable question consiste peut-être à déterminer si une telle chose ne serait pas très dangereuse pour ces femmes, même s'il s'agit d'une chose qu'elles voudraient voir se produire.

M. Jamal : Vous dites qu'il se peut qu'elles veuillent changer leur culture?

Le sénateur Zimmer : Les femmes qui veulent changer leur propre culture et leur propre vie, et qui veulent s'adapter davantage au monde occidental perçoivent constamment que cela ne va pas sans danger, et je ne suis pas certain qu'il est possible de faire disparaître cela.

M. Jamal : D'accord, sénateur, merci.

La présidente : J'ai le regret de vous dire que vous n'avez que cinq minutes. Faites du mieux que vous le pouvez.

M. Jamal : Puis-je commencer par répondre à la dernière question?

La présidente : Allez-y dans l'ordre qu'il vous plaît.

M. Jamal : J'ai parlé de valeurs et de culture. Tout d'abord, une culture n'est pas quelque chose d'immuable, et ne le sera jamais. Une culture ne demeure jamais dans le même état. La culture évoluera. Nous vivions dans des grottes. Nous avons changé la culture. La culture est en évolution constante. Dans de nombreux endroits où vivent les tribus pachtones, la culture a changé.

Au sein de ces cultures, les femmes ont changé. Ma famille offre de nombreux exemples de femmes qui ont changé. À présent, durant les entrevues téléphoniques que je mène avec eux, les hommes me disent à quel point ils sont fiers d'avoir éduqué leurs filles. C'est maintenant au tour de ces filles d'avoir leurs propres écoles et d'éduquer les autres.

Dans ma famille, ma mère a été la première, et j'imagine que c'est la raison pour laquelle je me trouve ici. Ma mère a été la première de toute la tribu à recevoir une éducation. Je me rappelle encore qu'elle nous disait que son école s'appelait la Lady Griffith School. Ma mère a eu quatre fils, et nous avons tous fréquenté l'école. Si une mère est éduquée, un pays est éduqué. Ma mère a reçu une éducation. Si l'on donne de bons exemples, les gens comprennent.

Il est intéressant de constater que, dans l'une des régions où vivent les tribus pachtones, la culture a changé et, à présent, les hommes rivalisent les uns avec les autres pour trouver une épouse éduquée. Là-bas, la culture est différente. Les parents cherchent une femme pour l'homme. On dit aux parents qu'ils doivent éduquer leur fille s'ils veulent que celle-ci se fasse proposer un beau parti. Dans ces endroits, il y a des exemples de cultures qui ont changé. Les femmes se sont manifestées et elles ont changé la culture.

There will be hurdles, issues, and a backlash, but when there is awareness, people will understand, and especially when the community owns it, they will go along.

The second question was the Canadian military and their role. We are in a critical stage. The government is making a decision. I have a simple answer. If we are out of Afghanistan, what is the message we are delivering to the Taliban? They will say one is out, and two remain. One by one they are strengthening.

We should contribute, and Canada is a blessing in Afghanistan. Canada's role is amazing.

The Chair: My question is around Canadians training the Afghan police and military and whether they should clearly talk about the rights of women to Afghan police and military during that training.

Mr. Jamal: Yes, they should, because I am getting the message recently that the contractors hired to train police were not effective at all. Yes, we should find some good strategies to train Afghan police, and they should be involved over there and telling the policemen who are there. Informing them and educating them about women's rights is a good idea.

The other question is about NGOs and civil society. We need NGOs. There are issues and major problems with NGOs. Yes, there is corruption. Corruption is all over. Yes, there is corruption in the Afghan government, but we still need to work along and develop good systems. There is corruption here, but we have good systems to catch it. We need to develop good systems, change strategy and have some accountability and an eye on what is happening. We need CARE Canada and all those organizations, but we need to be vigilant and develop and change those strategies because the current strategy is not working.

I think the first question was regarding NGOs and civil society and that we need to change the strategy and about my education. As I said earlier, I will complete my education within the next few months, and I have collected my data.

The Chair: Thank you for coming.

Our next witness is Professor Banerjee, whom we are delighted to have here. I have asked the professor if she would be kind enough to give us a brief introduction of herself and what she will talk about, so the camera gets it all on tape.

Nipa Banerjee, Professor, School of International Development, University of Ottawa, as an individual: I worked with CIDA for over 32 years, immediately after my graduation from the University of Toronto with my doctorate degree. I worked all

Il y aura des obstacles à surmonter et des problèmes à régler, et cela provoquera une réaction très hostile, mais les gens comprendront s'ils sont informés, et ils accepteront tout cela, surtout si la collectivité s'approprie ces changements.

La deuxième question qui m'a été posée concernait les forces armées canadiennes et le rôle qu'elles ont à jouer. Nous sommes à la croisée des chemins. Le gouvernement est en train de prendre une décision. J'ai une réponse simple. Si nous quittons l'Afghanistan, quel message envoyons-nous aux talibans? Eux se diront : « Un de parti, il n'en reste plus que deux ». Petit à petit, les talibans se renforcent.

Le Canada doit contribuer, et sa présence en Afghanistan est une bénédiction. Le Canada joue un rôle extraordinaire.

La présidente : Ma question portait sur le fait que des Canadiens forment les policiers et les militaires afghans, et je voulais savoir si les Canadiens devaient aborder franchement la question des femmes au moment où ils dispensent une formation aux forces policières et militaires afghanes.

M. Jamal : Oui, ils devraient le faire, car on m'a dit récemment que les entrepreneurs embauchés pour former les policiers n'étaient pas du tout efficaces. Oui, nous devrions trouver quelques bonnes stratégies pour ce qui est de la formation de la police afghane, et les Canadiens devraient contribuer à sensibiliser les policiers. C'est une bonne idée de leur demander de fournir de l'information et de l'éducation à propos des droits des femmes.

L'autre question concernait les ONG et la société civile. Nous avons besoin des ONG. À ce chapitre, il y a des difficultés et des problèmes majeurs. Oui, il y a de la corruption. La corruption est partout. Oui, il y a de la corruption au sein du gouvernement afghan, mais nous devons continuer à coopérer et à élaborer de bons systèmes. Il y a de la corruption, mais il y a de bons systèmes pour la déceler. Nous devons élaborer de bons systèmes, changer de stratégie, mettre en place un certain processus de reddition de comptes et surveiller ce qui se passe. Nous avons besoin de CARE Canada et de toutes les organisations de ce genre, mais nous devons être vigilants, et nous devons élaborer et modifier les stratégies en place, car à l'heure actuelle, la stratégie utilisée ne fonctionne pas.

Je crois que la première question concernait les ONG et la société civile, et le fait que nous devons changer de stratégie. Il était également question de mes études. Comme je l'ai mentionné plus tôt, j'ai terminé la collecte de données, et je parachèverai mes études au cours des quelques prochains mois.

La présidente : Merci de vous être présenté ici.

Le prochain témoin est Mme Banerjee. Nous sommes ravis de l'accueillir ici. Je lui ai demandé d'avoir l'amabilité de se présenter brièvement à nous, et de nous indiquer les sujets qu'elle abordera durant son exposé, de manière à ce que tout cela soit saisi sur pellicule.

Nipa Banerjee, professeure, École de développement international, Université d'Ottawa, à titre personnel : Je me suis jointe à l'ACDI immédiatement après avoir obtenu un doctorat de l'Université de Toronto, et j'ai travaillé pour cette organisation durant plus de

my life and I have never worked anywhere but at CIDA, except for at IDRC, the International Development Research Centre, a little bit.

Between 2003 and 2006 I was appointed as the head of the aid program in Afghanistan. We started our embassy in Afghanistan in 2003, and I was sent as the head of the aid program to start up our aid office. I was the only CIDA officer, together with the ambassador and a political officer, so we had a very small unit.

I left Afghanistan in 2006 and came back and worked at the president's office for a year. Then in 2007, I was offered a job with the University of Ottawa. The university was opening its School of International Development and Global Studies and was looking for practitioners who could take up students and provide them with practical experience. Since 2007, I have been with the University of Ottawa.

I developed a passion for Afghanistan while I was there. It is my focus of research. I go to Afghanistan during my semester breaks, three or four times a year, to keep myself attuned with the country and familiarize myself with Afghanistan issues. That is my background.

I was told I should speak for 10 minutes only, so I found what I had said with the house committee. It was chaotic because the time was so short and I did not have a prepared statement. I have prepared something, but I have a lot to say that I did not put in, because I was given the time limit.

However, after listening to part of the conversation and the question-and-answer period with Mr. Jamal, I can touch upon some of those issues. I have a long experience with CIDA in various Islamic countries, such as Indonesia, Bangladesh, Pakistan and Afghanistan. We can have a good discussion after I give my prepared statement.

According to some eminent Islamic scholars, over 1,400 years ago Islam prescribed men and women to be equal before God and gave them various rights, such as the right to inheritance, the right to vote, the right to work, and even the right to choose their partners in marriage. For decades in Afghanistan, women have been denied these rights either by official government decree or by their own husbands, fathers and brothers. During the rule of the Taliban from 1996 to 2001, women were forbidden to work and to leave the house without a male escort. They were not allowed to seek medical help from a male doctor and were forced to cover themselves from head to toe. Professional women doctors and teachers were forbidden to practice.

32 ans. J'ai travaillé pour l'ACDI toute ma vie, et je n'ai jamais travaillé pour une autre organisation, hormis le Centre de recherches pour le développement international, le CRDI, pour lequel j'ai quelque peu travaillé.

J'ai été responsable du programme d'aide en Afghanistan de 2003 à 2006. Le programme d'aide a commencé sa mission en Afghanistan en 2003, et on m'a envoyée là-bas à titre de responsable du programme afin que je mette sur pied le bureau d'aide. Notre équipe était très petite — il y avait l'ambassadeur du Canada et un spécialiste politique, et moi, qui étais la seule représentante de l'ACDI.

J'ai quitté l'Afghanistan en 2006, je suis revenue au pays et j'ai travaillé pour le bureau du président pendant un an. En 2007, on m'a offert un emploi à l'Université d'Ottawa, qui s'appretait à inaugurer l'École de développement international et de mondialisation et qui était à la recherche de praticiens pouvant prendre en charge des étudiants et leur fournir une formation pratique. Je travaille pour l'Université d'Ottawa depuis 2007.

J'ai commencé à éprouver une véritable passion pour l'Afghanistan lorsque je me trouvais dans ce pays. Il s'agit de mon domaine privilégié de recherche. Je me rends en Afghanistan entre les trimestres universitaires, trois ou quatre fois par année, pour me tenir au courant de ce qui se passe dans le pays et mieux connaître ses problèmes. Voilà pour ce qui est de mes antécédents.

On m'a indiqué que mon exposé ne devait pas dépasser 10 minutes, et j'ai donc retrouvé ce que j'avais dit devant le comité de la Chambre. L'exposé que j'ai présenté était confus, car on m'avait accordé très peu de temps, et je n'avais pas préparé de déclaration préliminaire. Pour l'exposé d'aujourd'hui, je me suis préparée, mais vu les contraintes de temps, je ne pourrai pas dire tout ce que j'ai à dire.

Cela dit, j'ai écouté une partie de la période de questions et de réponses à laquelle j'ai participé M. Jamal, et je pourrais traiter de quelques-uns des sujets qui ont été abordés. Dans le cadre de mon travail pour l'ACDI, j'ai acquis beaucoup d'expérience dans divers pays islamiques comme l'Indonésie, le Bangladesh, le Pakistan et l'Afghanistan. Nous pourrions avoir une bonne discussion après ma déclaration préliminaire.

D'après quelques éminents chercheurs musulmans, il y a quelque 1 400 ans, l'islam considérait les hommes et les femmes comme étant égaux devant Dieu, et les hommes et les femmes avaient reçu divers droits, notamment le droit d'hériter, le droit de voter, le droit de travailler et le droit de choisir la personne qu'ils voulaient épouser. En Afghanistan, pendant des décennies, les femmes n'ont pas pu exercer ces droits, que ce soit parce qu'un décret officiel du gouvernement leur interdisait de la faire ou parce que cette interdiction était prononcée par leur propre mari, leur propre père ou leur propre frère. De 1996 à 2001, sous le régime des talibans, les femmes n'étaient pas autorisées à travailler ni à quitter leur domicile sans être accompagnées d'un homme. Les femmes n'avaient pas le droit de consulter un homme médecin, et elles devaient être couvertes de la tête aux pieds. Les femmes médecins et les enseignantes n'étaient pas autorisées à exercer leur métier.

Since the fall of the Taliban in late 2001, many would agree that the political and cultural position of women has improved substantially. The Afghan constitution states that “the citizens of Afghanistan — whether man or woman — have equal rights.” So far, women have been allowed to return to work, and the government no longer forces them to wear the all-covering burka. Some women, although not enough, have been appointed to prominent positions in the government. The graduation of women as trained air force and police personnel has made milestones.

Despite all these changes, many challenges remain. The repression of women is still prevalent. Women are prevented from participation in public life, are forced into marriages and are denied basic education. Numerous schools for girls have been burned down, and little girls have even been poisoned to death for daring to go to school.

I will give you a brief fact box on women: 85 per cent of Afghan women remain illiterate; 30 per cent of girls have access to education in Afghanistan, but few of them complete the first six years of primary schooling; one in every three Afghan women experience physical, psychological or sexual violence; 70 per cent to 80 per cent of women face forced marriages; and despite some improvements in provision of assistance at childbirth, Afghanistan has the second-highest maternity mortality rate in the world. Over the last two years, more than 2,000 cases of violence have been reported from 26 of 34 provinces. The number of cases of women committing suicide has increased hugely due to domestic violence, abuse and disappointment with the justice system.

Violence against women is widespread, deeply rooted and acute. Critics say it is rooted in the Afghan culture, customs, attitudes and practices. Conservative political and religious forces play a role in restricting women's rights. Afghan women have limited freedom to escape the norms and traditions that dictate a subservient status for females. Impunity, weak law enforcement and corruption continue to undermine women's rights and the judicial system.

As for assistance from overseas by the international community, the fall of the Taliban brought global attention to the plight of Afghan women. Everyone from overzealous ultra feminist Western groups to charity-oriented do-gooders rushed to ameliorate the condition of women. However, even with a sizeable amount of aid and scores of consultants and projects, palpable changes remain elusive.

De nombreuses personnes s'entendent pour affirmer que, depuis la chute des talibans à la fin de 2001, la situation politique et culturelle des femmes s'est considérablement améliorée. D'après la constitution afghane, tous les citoyens de l'Afghanistan, les hommes comme les femmes, ont des droits égaux. À ce jour, les femmes ont été autorisées à recommencer à travailler, et le gouvernement ne les contraint plus à porter la burqa. Quelques femmes ont été nommées à des postes de premier plan au sein du gouvernement, mais il n'y en a pas encore suffisamment. La promotion de femmes au sein de la force aérienne et de la police a constitué une étape importante.

Malgré tous ces changements, il y a encore de nombreux défis à relever. La répression des femmes existe toujours. On empêche les femmes de participer à la vie publique, on leur impose des mariages et on leur refuse le droit à une éducation de base. Un bon nombre d'écoles pour filles ont été incendiées, et des petites filles ont été tuées par empoisonnement parce qu'elles avaient osé fréquenter l'école.

Je vais vous fournir brièvement quelques statistiques à propos des femmes : 85 p. 100 des femmes afghanes sont toujours analphabètes; 30 p. 100 des filles ont accès à l'éducation en Afghanistan, mais peu d'entre elles terminent les six premières années de l'école primaire; une femme afghane sur trois est victime de violence physique, psychologique ou sexuelle; de 70 à 80 p. 100 contractent un mariage forcé; et, malgré quelques améliorations apportées aux services d'aide à l'accouchement, le taux de mortalité maternelle de l'Afghanistan est le deuxième en importance dans le monde. Au cours des deux dernières années, plus de 2 000 cas de violence ont été signalés dans 26 des 34 provinces du pays. Le nombre de suicides commis par des femmes a énormément augmenté en raison de la violence familiale, des mauvais traitements et de la déception à l'égard du système de justice.

La violence contre les femmes est un problème grave qui est très répandu et est profondément enraciné. Des analystes affirment que la violence contre les femmes est ancrée dans la culture, les coutumes, les attitudes et les pratiques afghanes. Les forces politiques et religieuses à tendance conservatrice contribuent à restreindre les droits des femmes. Les Afghanes ont peu de marge de manœuvre pour échapper aux normes et aux traditions selon lesquelles la femme doit se soumettre à l'homme. Le climat d'impunité, la médiocrité des services policiers et la corruption continuent de miner les droits des femmes et le système judiciaire.

En ce qui a trait à l'aide offerte par la communauté internationale, la chute du régime des talibans a attiré l'attention du monde entier sur la situation des femmes afghanes. Tout le monde — des organisations occidentales ultraféministes et extrémistes aux organismes de bienfaisance conventionnels — s'est empressé de déployer des efforts pour améliorer la condition des femmes. Cependant, malgré l'aide considérable qui a été fournie, la contribution d'une myriade de consultants et la foule de projets qui ont été mis en œuvre, les changements concrets demeurent difficiles à trouver.

Some critics find fault in the approach taken by many of the foreign organizations. Critics say that many programs are rooted in a Western world view and have not taken into account the social and cultural realities of an Islamic and post-conflict society. As such, they have sought to impose foreign values that cannot be absorbed and, consequently, cannot bring effective change. Others have taken an overly culturally sensitive approach, which has assumed a static view of Afghan society and has underestimated the abilities and aspirations of Afghan women.

Under the social, political and cultural norms that pervade Afghanistan and a highly conservative sharia-based society, which need not necessarily be interpreted as extremism, successful intervention to advance women's position might well require a low-profile approach with massive investments in women's programming, without alarming the conservative and religious forces. Experts suggest that some of the West's Afghan policies, including the use of words such as "emancipation of women" have served to inflame conservative elements in Afghan society — anger on which the Taliban has capitalized.

Women's rights awareness-raising programs financed by many Western donors raise an alarm in the conservative elements that then double their efforts to drag women to subservient positions. Such training programs are not of much use in any case when women, made aware of their rights, can hardly exercise their rights or even lobby for their rights in the absence of support from their families, society or the justice system.

Instead, women's empowerment can be achieved in an imperceptible fashion through massive investments in four areas. These are my recommendations: community-based education; access to health; income opportunities; and justice. The participation of women in the government-driven reconciliation process is essential so that women's rights are not bartered for peace.

To elaborate, I propose a national program for women combining four components. The first is a community-based village school for girls, starting with talks with the village mullahs. The second component is bringing health services to the doorsteps of girls and women, especially neonatal, midwifery and postnatal services.

Education and health serve as instruments for women to empower themselves without any blame being put on the West for imposing their values on Afghan culture through awareness-raising programs. Education helps to promote a natural process

Certains analystes jettent le blâme sur l'approche adoptée par bon nombre des organisations étrangères, et affirment qu'une pléthore de programmes procèdent d'une vision occidentale du monde et n'ont pas tenu compte des réalités sociales culturelles d'une société islamique qui se relève d'un conflit. Ainsi, on a cherché à imposer aux Afghans des valeurs de l'étranger qui ne peuvent pas être assimilées et qui, par conséquent, ne parviennent pas à changer les choses. D'autres organisations ont adopté une approche exagérément adaptée à la culture, qui procédait d'une vision statique de la société afghane et qui sous-estimait les capacités et les aspirations des Afghanes.

L'Afghanistan a été profondément marqué par des normes sociales, politiques et culturelles. En outre, il s'agit d'une société extrêmement conservatrice et fondée sur la charia — ce qui ne signifie pas nécessairement qu'elle doit être qualifiée d'extrémiste. Dans un tel cadre, si nous voulons parvenir à améliorer la condition des femmes, il se pourrait très bien que nous devions investir des montants substantiels dans les programmes pour les femmes, en adoptant une approche discrète et sans provoquer les forces conservatrices et religieuses. Des experts laissent entendre que quelques-unes des politiques occidentales en ce qui a trait à l'Afghanistan, dans le cadre desquelles des termes comme « émancipation de la femme » ont été utilisés, ont eu pour effet de soulever l'ire des forces conservatrices afghanes, dont les talibans ont tiré parti.

Les programmes de sensibilisation aux droits des femmes financés par de nombreux donateurs occidentaux ont sonné le réveil des éléments conservateurs, qui ont par la suite redoublé d'efforts pour maintenir les femmes dans un état d'asservissement. Les programmes de formation de ce genre n'ont que très peu d'utilité, car ils informent les femmes à propos de leurs droits, mais elles ne peuvent guère les exercer, ni même militer pour les réclamer si elles ne disposent pas du soutien de leur famille, de la société ou du système de justice.

Si nous voulons permettre aux femmes de se prendre en charge, il faut plutôt procéder de manière discrète en investissant massivement dans quatre domaines. Voici les domaines d'investissement que je recommande : l'éducation communautaire, l'accès aux soins de santé, l'accès à des possibilités en matière de revenu et l'accès à la justice. Il est essentiel que les femmes participent au processus de réconciliation mis en œuvre par le gouvernement de manière à ce que les droits des femmes ne servent pas de monnaie d'échange dans le cadre du processus de paix.

De façon plus précise, je propose l'instauration d'un programme national à quatre volets pour les femmes. Le premier volet consiste en la création d'une école communautaire pour les filles, ce qui présuppose des pourparlers avec les mollahs du village. Le deuxième volet consiste à fournir des services de santé facilement accessibles pour les filles et les femmes, surtout des services néonataux, des services de sages-femmes et des services postnatals.

L'éducation et la santé sont des outils dont les femmes peuvent se servir pour se prendre elle-mêmes en charge, et personne ne pourra accuser les Occidentaux d'imposer leurs valeurs à la culture afghane par le truchement de programmes de

of raising consciousness and awareness of basic rights. Healthy women are more capable of participating in the development process of their communities.

The third component is home-based, income-generating opportunities through micro-credit programs that would not raise societal eyebrows but would help women to earn confidence and give them positions of dignity in the family and, ultimately, in society. The fourth component is access to justice for women and law enforcement for bringing to justice the perpetrators of crime and violence against women.

I propose investments, like that of the Marshall Plan, for planning and financing an Afghan-led national program solely for women, combining the four components of education, health, income and justice, to be funded through a multi-donor trust fund mechanism. A National Action Plan for Women of Afghanistan exists, but it is hardly operational, as per the Afghan government's recent progress report, *100 Days after Kabul Conference*, which records only a 22 per cent rate of progress in implementing the plan. Gender is often argued to be a cross-cutting theme for programming on any sector or priority, and gender mainstreaming is the mantra of the donors. However, this prized strategy of gender mainstreaming has produced few benefits for women to date. It is time to develop a national program from which women could draw direct benefits rather than being sidelined with the excuse of integrating gender issues in all programming efforts, which is not done in practice.

Canada should take the initiative in helping the Afghan government to develop a focused national women's program, with the components mentioned above, and take up a major share of the financing, along with other donors. Savings made with the end of our combat mission could be used for financing a national program for women on a priority basis. Portions of the existing national action plan for women that contribute to these components should be included in the national program.

Finally, the importance of women participating in and shaping a political dialogue geared towards a lasting and meaningful peace was a central theme in the period after the signing of the Bonn Agreement in December 2001. Not only has this promise been neglected, but women have hardly been consulted in the discussions on the national reconciliation plans with the Taliban.

sensibilisation. L'éducation contribue à favoriser un processus naturel consistant à sensibiliser les femmes à l'égard de leurs droits fondamentaux et à les informer à ce sujet. Une femme en santé est davantage capable de participer au processus de développement de sa collectivité.

Le troisième volet serait constitué de programmes de microfinancement qui permettraient aux femmes de créer leur propre source de revenu à domicile. De tels programmes, qui ne feraient pas sourciller la société afghane, aideraient les femmes à accroître leur confiance en elles-mêmes et à acquérir une dignité au sein de leur famille et, au bout du compte, au sein de la société. Enfin, le quatrième volet concerne l'accès des femmes à la justice, et l'application de la loi pour que les personnes qui commettent des crimes et des actes de violence contre les femmes soient jugées et punies.

Je propose un plan d'investissement, qui n'est pas sans rappeler le plan Marshall. Il faut élaborer et financer un programme national s'adressant exclusivement aux femmes et dirigé par des Afghans. Ce programme combinerait les quatre volets que j'ai mentionnés, à savoir l'éducation, la santé, le revenu et la justice, et serait financé au moyen d'un fonds d'affectation spéciale auquel contribueraient de multiples donateurs. Il existe déjà un plan d'action national pour les femmes de l'Afghanistan, mais il n'est guère opérationnel, comme l'indique le récent rapport d'étape intitulé *100 Days after Kabul Conference*, qu'a fait paraître le gouvernement de l'Afghanistan et où il est mentionné que le plan d'action n'a été mis en œuvre qu'à 22 p. 100. On soutient souvent que la question de l'égalité hommes-femmes est un thème de programme récurrent dans tous les secteurs ou domaines prioritaires, et que l'intégration de l'égalité entre les hommes et les femmes est le maître mot des donateurs. Cependant, à ce jour, cette stratégie très prisée de l'intégration de l'égalité des hommes et des femmes n'a procuré aux femmes que très peu d'avantages. Il est temps d'élaborer un programme national dont les femmes pourront profiter directement, et on doit cesser d'invoquer l'excuse de l'intégration des questions touchant l'égalité des sexes au sein de toutes les activités de programmation — ce qui, en réalité, est faux — pour justifier le fait de confiner les femmes à un rôle d'observatrices.

Le Canada devrait prendre l'initiative d'aider le gouvernement afghan à élaborer un programme national ciblant spécifiquement les femmes et comportant les volets que je viens de mentionner, et assumer aux côtés d'autres donateurs une part importante du financement. La fin de la mission de combat du Canada se traduira par des économies, et ces fonds pourraient être affectés de façon prioritaire au financement d'un programme national pour les femmes. Les éléments de l'actuel plan d'action national pour les femmes qui recoupent les volets du nouveau programme national devraient être intégrés à celui-ci.

Enfin, au cours de la période suivant la ratification de l'Accord de Bonn en décembre 2001, l'importance de la participation des femmes à un dialogue politique visant l'établissement d'une paix durable et significative, de même que l'importance du rôle que les femmes doivent jouer en ce qui a trait à l'orientation de ce dialogue, est devenue un thème central. Non seulement cette

Afghan women say that while they want peace, they are concerned that the agreements reached with the Taliban could threaten any hard-won gains for women, albeit limited, over the past seven years. Women want a just peace process and ask that they should be considered as participants in the process for the establishment of peace and stability and not be treated as bystanders and mere victims of circumstances.

Canada must take leadership in endorsing this demand, but I propose also that Canada's continued aid presence in Afghanistan be contingent upon the reconciliation process fully protecting the constitutional rights of the Afghan women, not only in theory but in practice.

Senator Jaffer: Professor, thank you very much for your presentation. You certainly have given us a lot to work with. I appreciate that.

You talked about education and health being at the village level and about income-generating micro-credit and also about access to justice and not having impunity. Certainly you have given us ideas about what we can suggest.

I have questions for you on the Marshall Plan.

Ms. Banerjee: I call it the Marshall Plan.

Senator Jaffer: I believe we all know what you mean.

Who would disburse the funds on the Marshall Plan?

Ms. Banerjee: Recently I wrote an article in the *Policy Options* journal. There is a problem in Afghanistan. We want to hand over responsibilities. The international community eventually must get out of Afghanistan. No country can be developed by foreigners. However, at this time, because of a trust deficit, because of not only Canadian but also generally the international community's concerns about corruption, we are contracting out programs to our own private sector agencies or NGOs, although NGOs are very much required. Mainly I would consider private sector agencies. When we do this, the Afghan government is not practising the development of programs or how to be accountable. The spirit of accountability is not being engendered in them. If they do not practice, this excuse that they are corrupt can go on forever, or they do not have the capacity.

promesse n'a pas été tenue, mais en outre, les femmes n'ont guère été consultées au moment des pourparlers avec les talibans concernant les plans de réconciliation nationale.

Les Afghanes affirment vouloir la paix, mais elles sont préoccupées par le fait que les accords conclus avec les talibans risquent de compromettre les gains — réels bien que limités — que les femmes ont arrachés de haute lutte au cours des sept dernières années. Les femmes veulent un processus de paix qui soit juste, et elles ont demandé qu'on les considère comme des participantes à part entière du processus d'établissement de la paix et de la stabilité, et non pas comme simples observatrices et victimes des circonstances.

Le Canada doit assumer un rôle de chef de file et souscrire à cette requête, mais je propose également que l'aide continue du Canada à l'Afghanistan soit subordonnée à la protection pleine et entière des droits constitutionnels des Afghanes dans le cadre du processus de réconciliation. De surcroît, il ne faut pas que cette protection se manifeste uniquement sur le plan théorique — elle doit se traduire dans les faits.

Le sénateur Jaffer : Merci beaucoup, madame, de votre exposé. À coup sûr, vous nous avez mis beaucoup de pain sur la planche, et je vous en sais gré.

Vous avez mentionné que l'éducation et la santé devaient être prises en charge à l'échelon des villages; vous avez parlé du microfinancement comme moyen de générer des revenus; vous avez évoqué l'accès à la justice et la nécessité de mettre fin à l'impunité. Vous avez assurément formulé des idées qui contribueront à l'élaboration de nos recommandations.

J'ai des questions à vous poser à propos du plan Marshall.

Mme Banerjee : Le plan que je qualifie de « plan Marshall ».

Le sénateur Jaffer : Je crois que nous avons tous compris ce que vous vouliez dire.

Qui financerait ce plan Marshall?

Mme Banerjee : J'ai écrit récemment un article dans la revue *Policy Options*. Il y a un problème en Afghanistan : on veut céder les responsabilités. La communauté internationale devra, à l'issue du processus, quitter l'Afghanistan. Aucun pays ne peut être développé par des étrangers. Cependant, à ce moment-ci, en raison d'une perte de confiance, et en raison des préoccupations entretenues non seulement par le Canada, mais également par la communauté internationale en général, en ce qui concerne la corruption, nous confions, par l'entremise de marchés, nos programmes à nos propres organisations du secteur privé ou à des ONG, même si celles-ci sont très sollicitées. J'estime que ces marchés sont principalement attribués à des organisations du secteur privé. Lorsque nous agissons ainsi, nous assumons le rôle du gouvernement afghan, qui ne s'exerce pas à élaborer des programmes ou à la reddition de comptes. Les Afghans n'assimilent pas les principes de la reddition de comptes. Si on ne leur permet pas de pratiquer la reddition de comptes, on continuera d'affirmer indéfiniment que les Afghans sont corrompus ou qu'ils ne disposent pas des capacités nécessaires.

For the development of capacity and of a spirit of accountability, we need to work with the Afghans in developing national programs. They in fact have 22 national programs. They have developed the concepts. However, they do not have the capacity to develop them fully, and particularly on accountability they need our assistance.

Therefore, I propose that the international community, through multilateral trust funds, plan programs together with the government, and the government implements them. The funding goes through the trust fund to the Afghan government's budget process. However, accountability needs to be ensured by deciding, with an agreement with the Afghan government, as to what they will produce or deliver every quarter or every six months. Every quarter you cannot have outcome results, but there could be deliverables, direct outputs. If they do not deliver the outputs or outcomes that have been planned together, then the next tranche of disbursement will not be released.

That is one of the best ways. The Afghan government probably will not like it very much, but this is a better process because it would enable us to pass our money through the Afghan government's budget process and give them a sense of accountability. They have to do this.

Senator Jaffer: I understand that we have committed — I may be wrong on this fact — that by 2014, 50 per cent of the monies will go through the Afghan budget process and 80 per cent will be according to the priorities that the Afghan government sets. Is that the kind of formula you are looking at?

Ms. Banerjee: Yes. Honestly speaking, I forget now. I think they said within two years, or was it 2014? I cannot remember exactly. That was the London communiqué and the Kabul Conference communiqué that said that 50 per cent should go through the Afghan government's budget process. I do not see it happening very fast. By 2014, it is possible, but we need to start working on that.

In order that I can also address your concerns or Canadians' concerns about corruption, if it goes through a trust fund, normally an organization like the World Bank is responsible for accountability. In the beginning of this decade, 2003 to 2006, a large percentage of our funding was going through these trust funds and going through the budget process. However, because of the Manley commission recommendation, we withdrew our funds from the national programs, and we are now focusing in Kandahar only, almost 60 per cent to 70 per cent of the funds, and we have cut down on the national programs.

Pour créer des capacités et instaurer une mentalité redditionnelle, nous devons élaborer des programmes nationaux en collaboration avec les Afghans. Dans les faits, l'Afghanistan dispose de 22 programmes nationaux, qui ont été conçus par des Afghans. Cependant, l'Afghanistan n'a pas la capacité de les élaborer pleinement, et il a besoin de notre aide, plus particulièrement sur le plan de reddition de comptes.

Par conséquent, je recommande que la communauté internationale collabore avec le gouvernement afghan, par le truchement de fonds d'affectation spéciale multilatéraux, à l'élaboration de programmes, et que ceux-ci soient mis en œuvre par le gouvernement afghan. Le financement serait versé au budget du gouvernement afghan au moyen d'un fonds d'affectation spéciale. Cependant, pour qu'il y ait reddition de comptes, il faudra conclure avec le gouvernement afghan une entente énonçant ce que celui-ci devra produire ou exécuter chaque trimestre ou tous les six mois. Il ne peut pas y avoir des résultats chaque trimestre, mais il peut y avoir des produits livrables, des extraits directs. Si le gouvernement afghan ne remplit pas ses obligations en ce qui a trait aux extraits ou aux résultats convenus, la tranche de financement suivante ne lui sera pas versée.

Il s'agit de l'une des meilleures solutions. Elle ne plaira probablement pas beaucoup au gouvernement afghan, mais il s'agit d'un processus plus avantageux, car il nous permettrait de verser notre financement au gouvernement afghan par l'entremise de son processus budgétaire, ce qui lui permettrait d'acquiescer à la compréhension de la reddition de comptes, et cela est nécessaire.

Le sénateur Jaffer : Je me trompe peut-être, mais je crois comprendre que le Canada s'est engagé à ce que, d'ici 2014, une proportion de 50 p. 100 des fonds passent par le processus budgétaire afghan, et 80 p. 100 correspondront aux priorités établies par le gouvernement afghan. Est-ce le genre de formule que le Canada envisage?

Mme Banerjee : Oui. En toute honnêteté, je ne me souviens plus de la date exacte à ce moment-ci. Je crois qu'on a dit que cela devait avoir lieu d'ici deux ans, ou peut-être d'ici 2014. Je ne m'en souviens plus exactement. Dans le communiqué de Londres et le communiqué de la Conférence de Kaboul, il était indiqué qu'une proportion de 50 p. 100 du financement devrait être intégrée au processus budgétaire du gouvernement de l'Afghanistan. D'après ce que je peux constater, cela tarde à se produire. Il est possible que cela se produise d'ici 2014, mais nous devons commencer à travailler là-dessus.

En outre, pour dissiper vos préoccupations ou celles des Canadiens en ce qui a trait à la corruption, je mentionnerai que, lorsque du financement transite par un fonds d'affectation spéciale, c'est habituellement une organisation comme la Banque mondiale qui est responsable de la reddition de comptes. Au début de la décennie, de 2003 à 2006, une proportion importante du financement versé par le Canada transitait par des fonds d'affectation spéciale et était intégrée au processus budgétaire. Cependant, par suite d'une recommandation de la Commission Manley, le Canada a retiré ses fonds des programmes nationaux, au

In my view, that was not the right thing to do because you really cannot do things for people in the country. In my 30 years of experience with CIDA, I have never seen a country that has developed where donors are really doing things for them.

I went to Bangladesh about nine years after Bangladesh was born, and at that time Bangladesh was about 98 per cent dependent on donor funds, and now it is only 4 per cent. However, our strategy in Bangladesh was such that we did our own programming, but at the same time we invested in capacity building of the government. Together with food aid, we provided them with technical assistance to develop their capacity to do research on high-yielding varieties of seeds, and today Bangladesh is self-sufficient in food.

Bangladesh is actually a success story. Anywhere in the world you would go, you would not find that development takes place if foreigners and private sector agencies from those countries are delivering services.

Senator Jaffer: Do you think we have the right approach when our CIDA minister is saying you have to bid for contracts?

Ms. Banerjee: Probably you are referring to the most recent thing about the NGOs. NGOs had a program facility that existed since the 1970s. Now the minister is saying that the NGOs have to bid for contracts. She says that CIDA would work with the government in the development of programs that would be tendered out. I really do not know how that will work out. However, I also think that unsolicited proposals are quite important for NGOs because CARE, Oxfam and some of the smaller NGOs do very good work. They also are working in direct contract with the Government of Afghanistan. In those areas, they are delivering extremely well.

Apparently they deliver better when they are contracted directly by the Government of Afghanistan, and the Government of Afghanistan has control over their activities and also gets reporting. They perform better than as compared to our government giving direct funds.

This contracting, this bidding for contracts, will be a contract between our government and the NGOs. It is not really direct contracting by the Afghan government.

Senator Jaffer: You do not think that will be effective?

Ms. Banerjee: It will work out. NGOs are very upset. Some of them discussed this with me.

profit des programmes axés exclusivement sur Kandahar, auxquels sont affectés de 60 à 70 p. 100 environ des fonds. Nous avons réduit le financement versé aux programmes nationaux.

À mon avis, cela n'était pas la bonne chose à faire, car cela ne permet pas vraiment de faire des choses pour la population du pays. Au cours des 30 années que j'ai passées au sein de l'ACDI, je n'ai jamais vu un pays se développer grâce à une contribution réelle de donateurs.

Je me suis rendu au Bangladesh environ neuf ans après la création de ce pays, et à ce moment-là, il était financé à hauteur de 98 p. 100 environ par des donateurs. À présent, cette proportion ne s'élève qu'à 4 p. 100. Cependant, au Bangladesh, notre stratégie était différente : nous exécutions nos propres programmes, mais en même temps, nous investissions pour renforcer les capacités du gouvernement. Nous fournissions une aide alimentaire, mais aussi de l'assistance technique pour aider les habitants à renforcer leurs capacités à mener des recherches afin d'élaborer des variétés de semences à rendement élevé, et aujourd'hui, le Bangladesh est un pays autosuffisant sur le plan de l'alimentation.

De fait, le Bangladesh est un exemple de réussite. Vous ne trouverez nulle part dans le monde de pays qui réussissent à se développer et où les services sont fournis par des organisations de l'étranger ou des organisations intérieures du secteur privé.

Le sénateur Jaffer : Croyez-vous que nous adoptons la bonne approche lorsque la ministre responsable de l'ACDI affirme qu'il faut procéder par appels d'offres?

Mme Banerjee : Vous parlez probablement de la mesure la plus récente qui vise les ONG. Les ONG avaient un mécanisme de programme qui était en place depuis les années 1970. Maintenant, la ministre affirme que les ONG doivent soumissionner dans le cadre d'un marché. Elle soutient que l'ACDI travaillerait de concert avec le gouvernement pour élaborer des programmes qui seraient visés par un processus d'appels d'offres. Je ne sais vraiment pas à quel point cela va fonctionner. Toutefois, je suis également d'avis que les propositions spontanées sont très importantes pour les ONG parce que CARE, OXFAM et certaines petites ONG font un excellent travail. Elles concluent aussi des marchés directement avec le gouvernement de l'Afghanistan. À ce chapitre, ces organisations se débrouillent extrêmement bien.

Apparemment, elles obtiennent de meilleurs résultats lorsqu'elles passent des marchés avec le gouvernement afghan, et ce dernier peut exercer un contrôle sur leurs activités et reçoit des rapports à cet égard. Ces organisations accomplissent un meilleur travail comparativement à celui accompli lorsque le gouvernement canadien offre un financement direct.

Cette passation de marchés — cette soumission sur le marché — prendra la forme d'un contrat liant notre gouvernement et les ONG. Ce n'est pas vraiment une passation de marchés directe par le gouvernement afghan.

Le sénateur Jaffer : Vous croyez que cela ne sera pas efficace?

Mme Banerjee : Cela va fonctionner. Les ONG sont très mécontentes. Des représentants de certaines ONG en ont discuté avec moi.

Our partnership program is unique in the world. I started my life with the partnership program in CIDA, and it was an innovative vice-president who started the partnership program. Nowhere in the world did they have the partnership program that funds NGOs, professional associations of doctors, nurses — even the Canadian Labour Congress used to be funded — and universities and colleges of Canada, et cetera. It is a very unique program, which the other countries later adopted, and Scandinavian countries have developed the program very well.

I think it would be unfortunate if we lost the spirit of the partnership program.

Senator Brazeau: At the beginning of the presentation, you mentioned that according to Islamic scholars, Islam prescribed that men and women have equal rights, such as inheritance, the right to vote, the right to work and the right to choose their own partners in marriage. Yet the critics out there are saying that Westerners are trying to impose their values on the Afghan people regarding the rights of Afghan women. Obviously, many of those critics are the ones who do not support or believe in Afghan women's rights.

First, in your experience, how do Afghan women view Canada's role, especially with the protection and promotion of their rights, whatever that looks like, what we have done to date and whatever that could look like in the future?

Second, how do we overcome the barriers and challenges and the mentality of those who oppose Afghan women's rights?

Ms. Banerjee: I think I mentioned this in my prepared presentation, that these rights awareness programs are not very much liked by the Afghans; I have noted that. This is correct even with educated young people. The rights awareness is not very much supported, and we do a lot of those kinds of programs.

That is why I proposed that if you can do something, if you can have the same results of educating women, getting them justice, getting them the health and income, imperceptibly and without having a backlash, it will be gradual but it will be successful. I can give you a small example from my Bangladesh days again —

There is not much point at this time, particularly when the Taliban insurgency really has strengthened so much and security has become one of the major problems; probably it is a better idea not to raise issues that will get people's backs up. I do not think we should stop, however. We should have community-based village schools.

I was listening to Mr. Jamal's presentation and the questions and answers. The Government of Afghanistan realizes, particularly in health and education, that it does not have the capacity to deliver directly. The Afghan government likes to get the assistance from the NGOs. Actually, these are the two sectors where the government

Notre programme de partenariat est unique au monde. J'ai commencé ma vie avec le programme de partenariat lorsque j'étais à l'ACDI, et c'était un vice-président innovateur qui l'avait lancé. Il n'existe nulle part dans le monde un programme de partenariat qui finance des ONG, des associations professionnelles de médecins et d'infirmières — même le Congrès du travail du Canada était financé —, des universités et collèges du Canada, et cetera. C'est un programme très particulier que d'autres pays ont fini par adopter, et le programme a très bien évolué dans les pays scandinaves.

Je crois qu'il serait malheureux que nous perdions l'esprit du programme de partenariat.

Le sénateur Brazeau : Au début de l'exposé, vous avez dit que, selon des chercheurs musulmans, l'islam considérait les hommes et les femmes comme étant égaux et que les hommes et les femmes avaient reçu divers droits, notamment le droit d'hériter, le droit de voter, le droit de travailler et le droit de choisir la personne qu'ils voulaient épouser. Pourtant, selon certains critiques, les Occidentaux tentent d'imposer leurs valeurs au peuple afghan en ce qui concerne les droits des Afghanes. Évidemment, un grand nombre de ces critiques sont des personnes qui n'appuient pas les droits des Afghanes ou qui n'y croient pas.

Tout d'abord, selon votre expérience, comment les Afghanes perçoivent-elles le rôle du Canada — quel qu'il soit — au chapitre de la protection et de la promotion de leurs droits? Quelle est leur vision de nos réalisations jusqu'à présent et de ce que nous pourrions faire à l'avenir?

Deuxièmement, comment surmontons-nous les obstacles et difficultés et la mentalité des personnes qui s'opposent aux droits des Afghanes?

Mme Banerjee : Je crois en avoir parlé dans mon exposé : les programmes de sensibilisation aux droits ne sont pas très appréciés par les Afghans, chose que j'ai fait remarquer. C'est le cas même chez de jeunes personnes scolarisées. La sensibilisation aux droits ne reçoit pas un très grand soutien, et nous élaborons beaucoup de programmes de ce genre.

C'est pourquoi j'ai avancé que, si on peut faire quelque chose, si on peut obtenir des résultats comparables en offrant aux femmes une éducation, un accès à la justice, la santé et un revenu, imperceptiblement et sans provoquer de réactions négatives, la sensibilisation sera graduelle, mais réussie. Je peux vous donner un autre petit exemple lié à mon expérience au Bangladesh...

Je n'y vois pas vraiment d'utilité pour le moment, surtout lorsque l'insurrection des talibans s'est énormément renforcée et que la sécurité est devenue l'un des principaux problèmes; il serait probablement préférable de ne pas soulever des questions qui nous mettront des gens à dos. Toutefois, je crois que nous ne devrions pas baisser les bras. Nous devrions avoir des écoles communautaires dans les villages.

J'ai écouté l'exposé de M. Jamal ainsi que les questions et les réponses. Le gouvernement afghan se rend bien compte — surtout dans les secteurs de la santé et de l'éducation — qu'il n'a pas la capacité d'offrir des services directement. Le gouvernement afghan aime recevoir de l'aide d'ONG. De fait, ce sont les deux secteurs où

has been most successful in delivering, along with rural development through the National Solidarity Programme, which is a national program through a multilateral trust fund.

The NGOs told me that the first thing to do is to go to the mosque and discuss with the mullah that they want to have a small school in one of the village elders' houses — not even outside, you do not need a building. The boundaries and the issues of buildings and bathrooms probably do not arise. A village elder agrees to give a room.

It takes time for the mullah to be convinced. As a funny aside, one of the mullahs apparently said, "I am very concerned that with education, my daughter will start writing love letters, and I do not like that." An NGO told me this. They discussed this issue and why education was important, and the mullah eventually agreed.

It does take time, but eventually this can be done. This is why I am not in favour of building big schools, which become very visible and become targets of attacks. I would prefer having village schools.

What the NGOs do is take a high school graduate from the village itself, and they train that person very quickly. I am not saying it is quality training, but you have to start somewhere. They train for a year and then they start a primary school.

I visited some of these schools, and I have talked to the girls. Some of the girls, because they missed out on education during the Taliban period, are teenagers and are attending primary schools. I have talked to them; I went to one of the schools before the election in 2004. I asked them, if they had the right to vote, what kind of person they would vote for. The girls said that their first priority for a person is one who would give them education and that helped them to give their children education.

It is very important. Imagine a small village school. The room is not even half the size of this room; it is a very small room. The students sit on the floor, and this young girl has been teaching. However, how education has created a consciousness in the young girls' minds impressed me very much.

When you go to Afghanistan next time, senators, I would advise you to ask to visit some of these village community schools.

Senator Kochhar: Thank you, Ms. Banerjee, for a knowledgeable, in-depth presentation. I am trying to understand how the Canadian government can help to better educate the women in Afghanistan.

There is much difference between the Islamic religion and the culture of Afghanistan. There is the old culture, and then there is a new culture developed by mullahs.

le gouvernement réussit le mieux — cela et le développement rural, par le truchement du Programme national de solidarité, financé au moyen de fonds d'affectation spéciale multilatéraux.

Des représentants d'ONG m'ont dit que la première chose à faire est de se rendre à la mosquée et de discuter avec le mollah du fait que la collectivité veut avoir une petite école dans l'une des maisons des aînés du village — il n'y a même pas d'aide externe, et un bâtiment n'est pas nécessaire. Les questions concernant les limites et les problèmes liés aux installations et aux toilettes ne se posent probablement pas. Un aîné du village accepte de fournir une pièce.

Il faut du temps pour convaincre le mollah. Fait cocasse, un des mollahs aurait dit : « Je crains qu'avec l'éducation, ma fille se mette à écrire des lettres d'amour, et je n'aime pas cela. » C'est un représentant d'une ONG qui m'a raconté cela. Ils ont discuté du problème et des raisons pour lesquelles l'éducation était importante, et le mollah a fini par accepter.

Il faut du temps, mais on peut finir par y arriver. C'est pourquoi je m'oppose à la construction de grandes écoles qui deviennent très visibles et qui deviennent des cibles d'attaque. Je préférerais avoir des écoles de village.

Voici comment les ONG procèdent : elles choisissent une personne du village possédant un diplôme d'études secondaires et elles la forment très rapidement. Je ne dis pas que c'est une formation de qualité, mais il faut bien commencer quelque part. La formation dure un an, et les ONG mettent en place une école primaire.

J'ai visité certaines de ces écoles, et je me suis entretenue avec les filles. Certaines d'entre elles — n'ayant pas eu la possibilité d'étudier sous le régime taliban — sont des adolescentes et fréquentent l'école primaire. Je leur ai parlé; je me suis rendue à l'une des écoles avant les élections en 2004. Je leur ai demandé si elles avaient le droit de voter et pour quel genre de personnes elles voteraient. Les filles ont répondu que leur premier choix est une personne qui leur donnerait l'occasion de faire des études et qui les aiderait à offrir une éducation à leurs enfants.

C'est très important. Imaginez une petite école de village. La pièce ne fait même pas la moitié de cette salle; c'est une très petite pièce. Les élèves s'assoient sur le sol, et une jeune fille leur enseigne. Toutefois, la façon dont l'éducation a suscité une prise de conscience chez ces jeunes filles m'a énormément impressionnée.

La prochaine fois que vous irez en Afghanistan, mesdames et messieurs les sénateurs, je vous inviterai à aller visiter certaines de ces écoles communautaires.

Le sénateur Kochhar : Merci, madame Banerjee, d'avoir présenté un exposé informatif et approfondi. J'essaie de comprendre comment le gouvernement canadien peut contribuer à l'amélioration de l'éducation des Afghanes.

L'islam diffère énormément de la culture afghane. D'une part, il y a la culture ancestrale, et, d'autre part, il y a une nouvelle culture mise en place par les mollahs.

Regarding the fact box you gave with about seven or eight bullet points on page 1 of your presentation, are these due to the Islamic religion, or is that because of the culture of Afghanistan — of the new or old culture? That is my first question.

Second, you talked about the national program. The whole Afghan society is so fragmented that the way I read it or understand it, the national government really does not have that much control over the different parts of Afghanistan. It is the regional chiefs and the generals and mullahs who control their education.

How would a national program help in a very fragmented system, and how much money would reach those regions, given that so much money never reaches anywhere except the politicians themselves?

What exactly do you think we should do so that we can effect some real, meaningful change in that society?

Ms. Banerjee: First, the problems outlined in my fact box comments have developed over the years. Originally, Islam was not like that. I have talked to female Muslim lawyers who say that the Quran never asked women to cover their heads or to not be educated. That is not found anywhere in the Quran. These things have developed more as a culture. During the Taliban years, they became very deeply rooted. It will take time to get that out. This is why I say that it would be better to come out in a low-profile fashion for education rather than in a very high-profile fashion.

I truly think there is a myth to the fragmentation. I have talked to many people. It is difficult for me to go outside of Kabul because of the insecure situation. I have no protection because I go alone. However, I have talked to guards, drivers, storekeepers, and lower-level and mid-level civil servants who do not think that the country is that fragmented.

No one I have spoken to wants to go back to the Taliban days. In fact, I talked to the former rural development minister who told me that the tribal leaders have lost a lot of their influence. Certainly the war lords reign, but the tribal leaders do not have the kind of influence they used to have.

The fragmentation is due mainly to the strengthening of the Taliban insurgency. The government does not have adequate control over various areas. At the same time, it has not lost completely the support of the people. I would say that people in Afghanistan are not against foreign troops, but they do not like their overriding values and night raids. They want foreign troops to stay because they are concerned that the oppressive regime of the Taliban would return.

I will use the example of the National Solidarity Programme, in which the NGOs were used widely. They went down to the villages to the grassroots level to raise community awareness about how to participate in community development processes. NGOs work like that in many countries. There are international and local NGOs working on that. CARE does work on that as well. The NGOs go to villages to raise the awareness of both

Concernant les statistiques que vous avez fournies — les sept ou huit points qui figurent à la page 1 de votre exposé —, sont-elles attribuables à l'islam ou à la culture afghane — que ce soit la nouvelle culture ou la culture ancestrale? C'est ma première question.

Deuxièmement, vous avez parlé du programme national. L'ensemble de la société afghane est fragmentée à un point tel que — d'après ce que je crois comprendre — le gouvernement national n'a en réalité que très peu de pouvoir sur les différentes régions de l'Afghanistan. Ce sont les chefs régionaux, les généraux et les mollahs qui contrôlent l'éducation.

Comment un programme national pourrait-il aider un système grandement fragmenté? Combien d'argent se rendrait bel et bien aux régions, étant donné qu'il y a énormément d'argent qui se retrouve dans les poches des politiciens?

Selon vous, que devrions-nous faire pour apporter des changements réels et constructifs dans cette société?

Mme Banerjee : Tout d'abord, les problèmes décrits dans les statistiques sont apparus au fil des ans. Initialement, l'islam ne ressemblait pas à ça. Je me suis entretenue avec des avocates musulmanes qui affirment que le Coran n'a jamais demandé aux femmes de porter un voile ou de ne pas faire d'études. Cela ne figure nulle part dans le Coran. Ces choses tiennent plutôt à une évolution de la culture. Sous le régime taliban, elles sont devenues profondément enracinées. Il faudra du temps pour s'en débarrasser. C'est pourquoi je dis qu'il serait préférable d'adopter un mode d'éducation moins visible.

Je crois sincèrement que l'image de la société fragmentée est un mythe. J'ai parlé à un grand nombre de personnes. Il m'est difficile d'aller à l'extérieur de Kaboul en raison de la situation insécuritaire. Je n'ai aucune protection parce que je me déplace seule. Toutefois, j'ai parlé à des gardes, à des chauffeurs, à des commerçants et à des fonctionnaires subalternes et intermédiaires qui ne sont pas d'avis que le pays est si fragmenté.

Aucune des personnes avec qui je me suis entretenue ne souhaite le retour du régime taliban. De fait, selon l'ancien ministre du Développement rural, les chefs de tribus ont perdu beaucoup d'influence. Les seigneurs de guerre règnent, certes, mais les chefs de tribus n'exercent plus le genre d'influence qu'ils avaient autrefois.

La fragmentation tient principalement au renforcement de l'insurrection des talibans. Le gouvernement n'exerce pas un contrôle adéquat sur divers secteurs. Par ailleurs, il n'a pas complètement perdu le soutien populaire. Je dirais que les Afghans ne s'opposent pas à la présence des troupes étrangères, mais ils n'apprécient ni l'imposition de leurs valeurs ni les attaques nocturnes. Ils veulent que les troupes étrangères restent parce qu'ils craignent le retour éventuel du régime oppressif des talibans.

Je donnerai l'exemple du Programme national de solidarité, dans le cadre duquel on a largement recouru aux services des ONG. Ces dernières se rendaient dans les villages pour sensibiliser la collectivité à la façon de prendre part à des processus de développement communautaire. Les ONG travaillent de cette façon dans de nombreux pays. Il y a des ONG internationales et locales qui travaillent à ce chapitre. CARE fait également du

women and men. When they consider the groups to be ready, they inform the central government. The central government receives funding from a multi-donor trust fund. We used to fund the program in the amount of about \$30 million per year. The communities that are considered ready elect a community development council through a secret ballot. The program is based on an Indonesian program, but it is very much influenced by the Indian system.

The Chair: May I ask: Do women vote at this level?

Ms. Banerjee: They used to create a women's council and a men's council. They voted, formed the councils, and \$61,000 in a block grant would be sent from the central government, which was financed by the donors, to the community development councils.

They would sit together then and decide on the priorities of the communities and what they would do with the small amount of \$61,000. I have sat on the floor with village council men and women. I never covered my head. They told me that it was beyond their dream that the government would let them have funding for determining their own priorities and a participatory process. They were all for the government and said that if they built a school with their own funds and labour, they would never let the Taliban touch it. It is true that none of the schools built by these community development councils has been burned or torn down, because the communities protect them.

You need to get the government to earn the confidence and loyalty of the people. This is what they got from this. The fragmentation can be prevented if you connect government to the people and have their presence in the development.

Unfortunately, there are 34 provinces, and there is not enough money for the National Solidarity Programme, although we cut down hugely. We give them \$5 million per year now — hardly anything. In my view, it can be done.

Senator Oliver: I commend you for an excellent presentation. I found it to be clear, persuasive, logical and based upon the realities of the country and what is on the ground. I liked your four components, but I have a couple of questions to test whether the fourth one is realistic about access to justice for women and law enforcement for bringing to justice the perpetrators of crime and violence against women.

I know a little about the justice system. Earlier in your paper you said that despite some changes in Afghanistan, the repression of women is still very much a reality; and you gave two examples. You said that numerous schools for girls have been burned down, and little girls have been poisoned to death for daring to go to school.

travail à cet égard. Les ONG se rendent dans les villages pour sensibiliser les femmes et les hommes. Lorsqu'elles considèrent que les groupes sont prêts, elles informent le gouvernement central. Ce dernier reçoit du financement d'un fonds d'affectation spéciale auquel contribuent de multiples donateurs. À l'époque, nous versions environ 30 millions de dollars par année au programme. Les collectivités qui sont considérées comme prêtes élisent un conseil de développement communautaire par scrutin secret. Le programme est fondé sur un programme indonésien, mais il est très influencé par le système indien.

La présidente : Permettez-moi de vous poser la question suivante : est-ce que les femmes votent à ce niveau?

Mme Banerjee : On créait habituellement un conseil de femmes et un conseil d'hommes. On passait au vote, on formait les conseils, et le gouvernement central accordait une subvention globale de 61 000 \$ — laquelle était financée par des donateurs — aux conseils de développement communautaire.

Les membres se réunissaient, puis convenaient des priorités de la collectivité et de la façon dont la modeste somme de 61 000 \$ serait dépensée. Je me suis assise sur le plancher avec les hommes et les femmes du conseil du village. Je ne me suis jamais couvert la tête. Ils m'ont dit que c'était contre toute espérance que le gouvernement leur offre un financement pour qu'ils établissent leurs propres priorités et un processus participatif. Ils étaient tous en faveur du gouvernement et ils ont soutenu que, s'ils bâtissaient une école grâce à leurs fonds et à leur main-d'œuvre, ils ne laisseraient jamais les talibans s'en approcher. En effet, aucune des écoles construites par ces conseils de développement communautaire n'a été incendiée ou détruite parce que les collectivités les protègent.

On doit faire en sorte que le gouvernement gagne la confiance et la loyauté des gens. C'est ce qu'ils ont obtenu grâce à cela. La fragmentation peut être évitée si le gouvernement établit une relation avec le peuple et favorise leur participation au développement.

Malheureusement, il y a 34 provinces et insuffisamment de fonds pour le Programme national de solidarité, même s'il y a eu d'énormes compressions. À l'heure actuelle, nous lui versons un financement annuel de cinq millions de dollars — c'est presque rien. À mon avis, cela peut être accompli.

Le sénateur Oliver : Je vous félicite pour votre excellent exposé. J'ai trouvé qu'il était clair, convaincant, logique et fondé sur les réalités du pays et sur ce qui se passe sur le terrain. J'ai aimé les quatre volets que vous avez mentionnés, mais j'ai quelques questions qui visent à déterminer si le quatrième est réaliste — celui qui concerne l'accès des femmes à la justice et l'application de la loi pour que les personnes qui commettent des crimes et des actes de violence contre les femmes soient jugées et punies.

J'ai un peu de connaissances sur le système judiciaire. Au début de votre exposé, vous avez dit que, malgré un certain nombre de changements en Afghanistan, la répression des femmes est toujours une réalité, et vous avez donné deux exemples. Vous avez ajouté qu'un bon nombre d'écoles pour filles ont été incendiées et que des petites filles ont été tuées par empoisonnement parce qu'elles avaient osé fréquenter l'école.

You want to have access to justice for women to go against the perpetrators. You have told us that the perpetrators of many sex crimes and other crimes against women and girls are the fathers and brothers in the home. How will you get justice if the perpetrators are family members?

Ms. Banerjee: With family members, it is difficult.

Senator Oliver: Is this a realistic component?

Ms. Banerjee: I think it is realistic. The justice system is not working. Justice reforms have not been carried out. A justice reform program was developed but never implemented. The justice system is extremely corrupt. Even if they are caught, the perpetrators of crime get off scot-free.

Senator Oliver: Often the perpetrators are the fathers and the brothers — the men in the family.

Ms. Banerjee: In many cases they are. That is one of the most difficult things.

Senator Oliver: Is your fourth component realistic?

Ms. Banerjee: We have to make it realistic. That is what I am saying. Impunity needs to be removed, and justice reforms must be done.

Yes, relatives are often the perpetrators. You know of the case in Canada where the father, brother and even the mother were involved. Our justice system is different. We have a justice system that can take care of it. What you are asking, I suppose, is how this could be possible when the justice system is not working out. That is the most difficult point in my presentation and in my view. However, I think that that needs to be taken care of. We cannot leave that out.

Senator Oliver: It is on your wish list.

Ms. Banerjee: It is on my wish list, yes. Canada could put conditions on our aid, saying that perpetrators of crime, whether or not family, must be brought to justice, and the justice system must be reformed. There are some efforts at a mobile justice system also. I understand it is still not working out very well.

I do not think the international community has been strong enough in Afghanistan in transparently discussing some of the problems. Corruption does not develop in a day; it has been on the go for a while. We hardly ever raised it in the past. I attend many meetings. Women's issues are hardly ever discussed. In the last Joint Coordination and Monitoring Board meeting, our ambassador did raise the issues of women, but that kind of passes by, and we need to be stronger. Particularly, the justice system is one of the most backward systems in Afghanistan, and perhaps we should make our aid conditional upon improving justice.

Vous voulez que les femmes aient accès à la justice pour qu'on puisse poursuivre les auteurs de crimes. Vous nous avez dit que bon nombre de personnes qui commettent des crimes sexuels et d'autres crimes contre les femmes et les filles sont les pères et les frères de la famille. Comment obtiendrez-vous justice si les auteurs des crimes sont des membres de la famille?

Mme Banerjee : Dans le cas des membres d'une famille, c'est difficile.

Le sénateur Oliver : S'agit-il d'un volet réaliste?

Mme Banerjee : Je crois que oui. Le système judiciaire ne fonctionne pas. Les réformes de la justice n'ont pas eu lieu. Un programme de réforme de la justice a été élaboré, mais il n'a jamais été mis en œuvre. Le système judiciaire est extrêmement corrompu. Même si les auteurs des crimes se font prendre, ils s'en tirent indemnes.

Le sénateur Oliver : Les auteurs de crimes sont souvent les pères et les frères — les hommes de la famille.

Mme Banerjee : Oui, dans beaucoup de cas. C'est l'une des choses les plus difficiles.

Le sénateur Oliver : Le quatrième volet que vous avez mentionné est-il réaliste?

Mme Banerjee : Nous devons le rendre réaliste. C'est ce que je veux dire. L'impunité doit être supprimée, et une réforme de la justice doit avoir lieu.

Oui, les auteurs des crimes sont souvent des membres de la famille. Vous connaissez le cas au Canada où le père, le frère et même la mère étaient impliqués. Le système judiciaire canadien est différent. Nous avons un appareil judiciaire qui peut s'en occuper. Vous vous demandez — je présume — comment cela pourrait être possible si le système judiciaire ne fonctionne pas. C'est le point le plus difficile soulevé dans mon exposé — et selon mon point de vue. Toutefois, je crois que des mesures doivent être prises. Nous ne pouvons en faire fi.

Le sénateur Oliver : C'est sur votre liste de souhaits.

Mme Banerjee : Oui, c'est sur ma liste de souhaits. Le Canada pourrait imposer des conditions sur l'aide que nous offrons — par exemple, les auteurs des crimes, que ce soit un membre de la famille ou non, doivent être traînés en justice —, et le système judiciaire doit subir une réforme. Des efforts sont également déployés pour la mise en place d'un système judiciaire mobile. Je crois comprendre que celui-ci ne fonctionne toujours pas très bien.

Je ne crois pas que la communauté internationale s'est investie suffisamment pour ce qui est de tenir des discussions transparentes sur certains problèmes en Afghanistan. La corruption n'apparaît pas du jour au lendemain; elle sévit depuis longtemps. Nous avons à peine soulevé ce problème par le passé. Je participe à de nombreuses réunions. Les problèmes concernant les femmes sont rarement abordés. Au cours de la dernière réunion du Conseil de coordination et de surveillance conjoint, notre ambassadeur a effectivement soulevé des problèmes concernant les femmes, mais ils n'ont pas vraiment suscité de réaction. Nous devons être plus forts.

The Chair: I want to continue on the justice theme.

I cannot help but remember, Senator Oliver, that it has taken Canada a great deal of time to develop the justice system that says there is rape within marriage and that it is a criminal offence and so on. Afghanistan, here you go, good luck.

There are many justice systems. There are at least three or so in Afghanistan. What you are talking about is the secular justice system of courts, right? You are talking about police involvement in apprehending.

Ms. Banerjee: It is a secular justice system, yes. In India they still have sharia law for the Muslim population, but it is a just system. If there are criminal actions, then it is taken care of.

The Chair: You said 80 per cent of women are in forced marriages. How would we deal with something as complex as that in terms of justice?

Ms. Banerjee: A solution for that would have to be a decree for preventing child marriages and forced marriages. Some of the girls are married at 12 or 13 years old. This is one of the reasons the maternal mortality rate is so high; their uterus and ovaries are not even developed when they are bearing babies, and often these are the ones who die.

There must be decrees. Forced marriage is not in the sharia law. There is a rape law, I understand. I must say one thing. I am not a complete authority on Islamic laws. I have read, and for my work what is required I do. If there are lawyers here, then I think probably they could have better solutions, but I think there need to be decrees for preventing forced marriages. In India, for instance, and here as well, minor girls cannot be married.

We must be realistic. In India, where democracy has been working for years, and it is the most populous democracy, you know that the dowry system is banned — it is unlawful — yet the President of India declared the other day that dowry deaths are increasing. Women are committing suicide because they are being threatened because of the dowry.

If countries as advanced as India are having problems, it will take years before you can have these things ameliorated or the justice system working. However, my hope is that when women get educated they will get a consciousness, and they will be able to lobby for their rights.

At this time I find that women who are in positions and who can negotiate with the government are not doing so because they are afraid of losing their positions. This is true in many developing countries; it happens everywhere. Always educated, urban, elite women take the lead, and reforms are not really progressing. In Afghanistan this is happening. I will not mention

Plus particulièrement, le système judiciaire est l'un des systèmes les plus archaïques en Afghanistan, et nous devrions peut-être offrir une aide conditionnelle à l'amélioration du système judiciaire

La présidente : Je veux poursuivre sur le sujet de la justice.

Je ne peux m'empêcher de vous rappeler, sénateur Oliver, qu'il a fallu énormément de temps au Canada pour mettre en place un système judiciaire qui considère, entre autres choses, qu'un viol marital est un crime. Alors, pour l'Afghanistan, bonne chance.

Il existe de nombreux systèmes judiciaires. Il y en a au moins trois en Afghanistan. Vous parlez des tribunaux laïques du système judiciaire, n'est-ce pas? Vous parlez du rôle des policiers en ce qui concerne les arrestations.

Mme Banerjee : Oui, c'est un système judiciaire laïque. En Inde, il y a toujours un tribunal de la charia pour la population musulmane, mais c'est un système juste. Si un crime est commis, des mesures sont prises.

La présidente : Vous avez dit que 80 p. 100 des femmes sont dans un mariage forcé. Comment pourriez-vous gérer une chose aussi complexe sur le plan juridique?

Mme Banerjee : Une solution serait d'avoir un décret pour empêcher les mariages d'enfants et les mariages forcés. Certaines filles se marient à 12 ou à 13 ans. C'est l'une des raisons pour lesquelles le taux de mortalité maternelle est si élevé : l'utérus et les ovaires de ces filles ne sont même pas développés durant leur grossesse, et ce sont souvent elles qui meurent.

Des décrets doivent être adoptés. Le mariage forcé n'est pas prévu dans la charia. Je crois savoir qu'il y a une loi sur le viol. Je dois dire une chose. Je ne m'y connais pas très bien en matière de droit islamique. J'ai lu des ouvrages, et, dans le cadre de mon travail, je fais ce qui est nécessaire. S'il y a des avocats présents, je crois qu'ils auraient probablement de meilleures solutions, mais j'estime qu'il faut des décrets pour empêcher les mariages forcés. À titre d'exemple, en Inde — et au Canada aussi — les filles mineures ne sont pas en droit de se marier.

Nous devons être réalistes. En Inde — où une démocratie est instaurée depuis des années, et c'est le pays démocratique le plus peuplé —, vous savez que le système de dot est interdit — c'est illégal —; pourtant, le président de l'Inde a déclaré l'autre jour que le taux de décès liés à la dot est en hausse. Les femmes se suicident parce qu'elles sont menacées en raison de la dot.

Si des pays aussi développés que l'Inde éprouvent des problèmes, il faudra des années avant que ces choses ne s'améliorent ou que le système judiciaire fonctionne. Toutefois, j'ose espérer que, lorsque les femmes recevront une éducation, elles prendront conscience de leurs droits et seront en mesure d'exercer des pressions pour les défendre.

À ce moment-ci, je suis d'avis que les femmes qui peuvent négocier avec le gouvernement et qui sont en position de le faire n'agissent pas parce qu'elles craignent de perdre leur poste. C'est vrai dans de nombreux pays en développement; cela arrive partout. Il y a partout des femmes instruites, issues de l'élite urbaine, qui sont à la tête d'une initiative, mais la réforme ne

any names, because they are very close friends of mine as well, but they did not even say much against the sharia law. It will take a long time.

The Chair: We have five minutes left. Senator Jaffer and Senator Zimmer would like to ask questions, and I would like to add to it. You can answer all of the questions together.

If you controlled all of CIDA's money for Afghanistan, what two things would you spend it on?

Senator Zimmer: I have two quick questions. We have had a lot of debate about how long we should stay in. I was in Afghanistan with the Standing Senate Committee on National Security and Defence two years ago. Three of the key elements were education, health care and income opportunities. We saw the income opportunities in the development of a bakery for men and an embroidery shop for women, and they were building their own road. The questions then, which have been debated a lot, are how long do we stay, when do we pull out, and when we pull out, should we come back and monitor. One thing is the violence and the corruption of the police force. Do we come back and monitor that?

In your opinion, how long should we stay, and how often should we return?

Ms. Banerjee: How often should we return?

Senator Jaffer: Much of what you have said is about training. I do not know the complete details, but I understand our government is looking at training the armed forces and the police. What other training would you recommend that we recommend to our government be included in the training they will do until 2014?

Ms. Banerjee: Are you talking about our troops?

Senator Jaffer: It could be CIDA.

Ms. Banerjee: It could be CIDA, okay.

The troops can train the army and the police, but I assume that the strategy is not training. Training is not working out very well because the police remain corrupt. We do not have a clue as to how many units of the army can work independently without the support of the foreign troops. We do not get that information in our government's reports.

I must say, I find American reports more transparent than our reports. Our reports are very quantitative, that we have trained so many people. That is not exactly the issue. The issue is how effectively they have been trained. With the police, it does not look like it has been very effective, and it is not known how many army units are independent.

progresse pas vraiment. C'est ce qui se passe en Afghanistan. Je ne mentionnerai aucun nom parce que ces personnes sont de très bonnes amies, mais elles n'ont même pas glissé un mot contre la loi sacrée. Il faudra du temps.

La présidente : Il nous reste cinq minutes. Les sénateurs Jaffer et Zimmer aimeraient poser des questions, et j'aimerais en ajouter une. Vous pouvez répondre aux questions en même temps.

Si vous contrôliez tous les fonds de l'ACDI qui sont destinés à l'Afghanistan, quelles sont les deux choses pour lesquelles vous dépenseriez?

Le sénateur Zimmer : J'ai deux petites questions. Nous avons longuement débattu la question concernant la durée de notre présence. Il y a deux ans, je suis allé en Afghanistan avec le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. L'éducation, les soins de santé et les possibilités de revenu étaient trois des éléments clés. Nous avons été témoins de possibilités de revenu découlant de la mise sur pied d'une boulangerie pour hommes et d'une boutique de broderie pour femmes, et ils construisaient des routes. Les questions — qui ont fait l'objet de beaucoup de débats — sont donc les suivantes : combien de temps devons-nous rester? Quand devons-nous nous retirer? Quand nous nous retirerons, devrions-nous revenir et effectuer un suivi? La violence et la corruption des services policiers doivent être prises en compte. Est-ce que nous revenons et effectuons un suivi de cela?

À votre avis, combien de temps devrions-nous rester? À quelle fréquence devrions-nous y retourner?

Mme Banerjee : À quelle fréquence devrions-nous y retourner?

Le sénateur Jaffer : La plupart des choses dont vous avez parlé touchent la formation. Je ne connais pas tous les détails, mais je crois savoir que le gouvernement songe à offrir de la formation aux forces armées et aux services policiers. Quel autre type de formation nous recommandez-vous de recommander au gouvernement pour qu'il l'intègre dans la formation offerte d'ici 2014?

Mme Banerjee : Parlez-vous des troupes canadiennes?

Le sénateur Jaffer : Cela pourrait concerner l'ACDI.

Mme Banerjee : L'ACDI, d'accord.

Les troupes peuvent former l'armée et les policiers, mais je présume que la stratégie ne se résume pas à la formation. La formation ne fonctionne pas très bien parce que la police reste corrompue. Nous n'avons aucune idée du nombre d'unités de l'armée qui peuvent travailler indépendamment, sans le soutien des forces étrangères. Nous n'avons pas ces renseignements dans nos rapports gouvernementaux.

Je dois admettre que les rapports des États-Unis sont plus transparents que les nôtres. Nos rapports sont très quantitatifs, ils indiquent le nombre de personnes qui ont reçu une formation. Ce n'est pas exactement le problème. Le problème, c'est la mesure dans laquelle ces personnes ont été formées efficacement. Dans le cas de la police, la formation ne semble pas avoir été très efficace, et le nombre d'unités indépendantes de l'armée est inconnu.

Although I think army and police training should continue, with Canada they should look at their strategy and have more concrete measures of assessing the success of the training program for the police and the army as well.

With regard to what else they should do, it is important that the Afghan government's institutions that are supposed to deliver the basic services do not have the capacity to do that. They do not have the capacity to deliver health services, education services or justice. Therefore, capacity building for delivering services by the Afghan government institutions is extremely important.

We have done part of that, but there is a problem in Afghanistan with technical assistance. It is difficult to recruit. It is not only Canada; it is throughout the world, the international community. They have difficulty recruiting people to stay in Afghanistan for longer-term periods, because of insecurity. Therefore, the type of technical assistance that we send to Afghanistan is not very good quality. This is one of the reasons we are failing to develop the capacity.

Training is very much required. From there, I will move to the question about the monitoring and evaluation. The kind of training they need is how to plan a development program. They have concepts for 22 national programs. I do not know how they will develop the programs; they cannot. They have to be trained in how to develop a program. They have to be trained in the management, in accountability and in how to monitor and evaluate the results.

Immediately after I left CIDA, I volunteered with a small NGO. They paid my travel fare but I did not charge them any fees. In CIDA, I had experience in performance management for the Asia branch; I had been doing the training.

People say you cannot impose Western concepts into Afghanistan. I used the same training material, with translations in Pashto and Bari. I did not do it, but they themselves did that. I used the material to train, and it has worked wonderfully. There is a team in the ministry of finance that is able now to train the line ministry people in planning and management, project design monitoring and evaluation. I think that job is very important.

As for how long we stay, the development presence should be for a long time. In Bangladesh, we started in 1971 and we are still there — not as strong a presence as we used to have, but we are still there. I think India decided not to take any aid from us. In Thailand, we eventually exited. We take a long time to exit from places, I must say.

In Afghanistan, the development presence would require a long time. However, I think the combat troops should stop after the agreed time. I do not know; the parliamentary resolution is there,

Même si j'estime que la formation de l'armée et de la police devrait continuer, le Canada devrait se pencher sur sa stratégie et prendre des mesures plus concrètes pour évaluer la réussite du programme de formation à l'intention de la police et de l'armée.

Concernant les autres choses qu'ils devraient faire, il importe de souligner que les institutions du gouvernement afghan qui sont censées offrir des services de base n'ont pas la capacité de le faire. Elles n'ont pas la capacité ni d'offrir des services de santé et d'éducation ni d'assurer le fonctionnement du système judiciaire. En conséquence, le renforcement de la capacité de prestation de services des institutions du gouvernement afghan est extrêmement important.

Nous avons accompli une partie de cela, mais il reste que l'Afghanistan éprouve des problèmes au chapitre de l'aide technique. Le recrutement est difficile. Ce n'est pas qu'au Canada; c'est partout dans le monde et au sein de la communauté internationale. En raison de l'insécurité, on a de la difficulté à recruter des gens qui sont disposés à rester en Afghanistan pour de longues périodes. En conséquence, l'aide technique offerte à l'Afghanistan n'est pas de très bonne qualité. C'est l'une des raisons pour lesquelles le renforcement de la capacité est un échec.

La formation est grandement nécessaire. Maintenant, je passe à la question concernant la surveillance et l'évaluation. Le type de formation nécessaire porte sur la façon d'élaborer un programme de développement. Ils ont des concepts pour 22 programmes nationaux. J'ignore comment ils vont s'y prendre pour élaborer des programmes; ils en sont incapables. Une formation sur la façon d'élaborer un programme doit être offerte. Une formation sur la gestion, la reddition de comptes et la façon de surveiller et d'évaluer les résultats doit être fournie.

Immédiatement après mon départ de l'ACDI, j'ai fait du bénévolat dans une petite ONG. Elle assumait mes frais de déplacement, mais je n'exigeais pas d'honoraires. À l'ACDI, j'ai acquis de l'expérience en gestion du rendement à la Direction générale de l'Asie; je m'occupais de la formation.

Les gens disent qu'on ne peut imposer des concepts occidentaux à l'Afghanistan. J'ai utilisé les mêmes documents de formation, traduits en pachtou et en bari. Je ne m'étais pas occupée de la traduction, ils l'ont fait eux-mêmes. J'ai utilisé ces documents aux fins de formation, et les résultats ont été formidables. Une équipe du ministère des Finances est maintenant en mesure de former le personnel opérationnel du ministère qui se charge de la planification, de la gestion et de la surveillance et de l'évaluation de la conception de projets. Selon moi, ce travail est très important.

Pour ce qui est de la durée de notre présence, la présence aux fins de développement devrait durer longtemps. Au Bangladesh, nous avons commencé en 1971 et nous y sommes toujours — notre présence n'est pas aussi forte qu'auparavant, mais nous sommes toujours présents. Je crois que l'Inde a décidé de ne pas recourir à notre aide. En Thaïlande, nous avons fini par partir. Je dois admettre qu'il nous faut du temps pour quitter un endroit.

En Afghanistan, la présence aux fins de développement nécessiterait beaucoup de temps. Toutefois, je crois que les forces combattantes devraient se retirer après la période convenue. Je ne

and I do not want to recommend against a parliamentary resolution. The training should remain, and development assistance should continue. For the latter, I would say for a very long time — up to 2020, maybe.

Senator Zimmer: May I ask a 10-second question?

The Chair: Yes.

Senator Zimmer: You will probably throw your glass at me, but I must ask you this. I recently got engaged. My fiancée is very much into fashion. Where did you buy that beautiful jacket?

Ms. Banerjee: This is an Afghan jacket.

The Chair: Our next witnesses are from CARE Canada.

Kevin McCort, President and Chief Executive Officer, CARE Canada: Honourable senators, I want to thank you for inviting me here to speak to you about how Canada can and should be the leader in supporting and empowering Afghan women as we consider the future role of Canada in Afghanistan.

I hope you have all had a chance to see the report CARE Canada released in October with recommendations for how Canada can play that leadership role. If not, I have brought some copies. The primary author of the report, CARE's expert on women's issues in Afghanistan, and a Canadian, Jennifer Rowell, could not be here to answer your questions as she has returned to Kabul. However, if any of you would like an opportunity to speak with her, please feel free to contact me.

So that you are aware of our background and level of expertise, I will tell you that as of 2011, CARE will have been working in Afghanistan for 50 years. We were there during the Taliban years. The only time we did not have a direct presence was during the Soviet invasion and occupation, when we moved our office across the border to Peshawar in Pakistan and continued with direct programs with Afghan partner organizations from there.

We are the largest partner in the largest coalition providing education for Afghan children, particularly girls. With support from CIDA, we have had programs working with vulnerable Afghan widows providing food, livestock and vocational training; teaching them about rights; and organizing them into advocacy associations so they can fight for those rights. We also do maternal health programming.

I would like to briefly address the question: Why women? According to the United Nations' Human Development Index, Afghanistan currently stands at 181 out of the 182 countries analyzed through that method. According to the Gender-Related Development Index, which measures disparity between men and

sais pas; il y a la résolution parlementaire, et je ne veux pas formuler une recommandation qui va à l'encontre d'une résolution parlementaire. La formation devrait demeurer, et l'aide au développement devrait continuer. Pour ce dernier élément, je dirais pour très longtemps encore — jusqu'à, peut-être, 2020.

Le sénateur Zimmer : Puis-je poser une question qui ne prendra que 10 secondes?

La présidente : Oui.

Le sénateur Zimmer : Vous risquez de me vider votre verre au visage, mais je dois vous poser cette question. Je me suis récemment fiancé. Ma fiancée adore la mode. Où avez-vous acheté cette magnifique veste?

Mme Banerjee : C'est une veste afghane.

La présidente : Nos prochains témoins sont des représentants de CARE Canada.

Kevin McCort, président et chef de la direction, CARE Canada : Honorables sénateurs, j'aimerais vous remercier de m'avoir invité à vous parler — dans le cadre de votre examen du rôle que le gouvernement du Canada peut jouer en Afghanistan — de la façon dont le Canada peut et devrait devenir le chef de file dans l'appui à l'émancipation des femmes afghanes.

J'espère que vous avez tous eu l'occasion de prendre connaissance du rapport publié par CARE Canada en octobre qui formule des recommandations sur la façon dont le Canada peut assumer ce rôle de chef de file. Si ce n'est pas le cas, j'ai apporté quelques copies. La principale auteure du rapport — la Canadienne Jennifer Rowell, spécialiste de CARE sur la question des femmes en Afghanistan —, ne pouvait venir ici pour répondre à vos questions, car elle est retournée à Kaboul. Toutefois, s'il y en a parmi vous qui souhaiteraient discuter avec elle, n'hésitez pas à communiquer avec moi.

Pour vous donner une idée de notre expérience et notre expertise, je vous dirai que, en 2011, cela fera 50 ans que CARE est présente en Afghanistan. Nous étions là durant le règne des talibans. Le seul moment où nous n'avons pas eu une présence directe dans ce pays, c'est pendant l'invasion et l'occupation soviétiques; nous avions alors installé notre bureau de l'autre côté de la frontière, à Peshawar, au Pakistan, mais nous continuons de diriger des programmes avec l'aide d'organismes partenaires afghans depuis cette ville.

Nous sommes l'organisation la plus importante au sein de la plus grande coalition qui offre une éducation aux enfants afghans, plus particulièrement aux filles. Grâce au soutien de l'ACDI, nous avons mis en place des programmes qui fournissent aux veuves afghanes vulnérables de la nourriture, des animaux d'élevage et une formation professionnelle, qui les informent de leurs droits et qui les aident à former des groupes de défense des droits des femmes. Nous offrons également un programme de santé maternelle.

Je voudrais aborder brièvement la question suivante : pourquoi venir en aide aux femmes? Selon l'indice du développement humain des Nations Unies, l'Afghanistan se classe actuellement au 181^e rang des 182 pays évalués selon cette méthode. De plus, l'Afghanistan affiche actuellement l'indice sexospécifique du

women in basic human development, Afghanistan currently has the lowest recorded GDI rating in the world, ranking 155 out of 155 countries. Afghanistan is currently tied with Sierra Leone in having the second-highest maternal mortality rate in the world.

Afghan women have made some significant gains since 2001. A record number of women ran in the recent Afghan parliamentary elections, despite the threats and risks. In 2001, a little more than 100,000 children were going to primary school in all of Afghanistan, and very few of them were girls. Today there are over seven million children in school, and one third of them are girls. However, we are at risk of losing all those gains if we do not work now to preserve them.

It is simply the right thing to do. Real development is not possible without gender equity. Human security is not possible without gender equity. Beyond this, these are dangerous times. Afghan women are scared. They fear what might be ahead. They are willing to stand their ground, but they need strong supporters in their corner.

Why should Canada take on this role? Canada is strongly positioned to become a leader. There is a vacancy, and Canada has both the credibility and the structure to fill it. Canada is already ahead of most of the other donor nations in terms of gender programming and in speaking out publicly in defence of Afghan women's rights, such as opposing the Shia family law.

Focusing on women will not only reinforce Canada's character as one of the world's defenders of human rights and justice but also will actually strengthen that standing in the eyes of the world.

Focusing on women is also a cost-effective way to have maximum impact. This policy focus does not have to mean increasing the development budget for Afghanistan or redirecting the military budget to support the new focus. What CARE Canada is suggesting is simply scaling up some of the successful work Canada is already doing or supporting, and examining and adjusting some of the other programs to make them more effective. It would mean being the added value, in equity programming specifically but also in other priority areas that Canada is interested in supporting.

What does Canada need to focus on to be the leader in empowering Afghan women? In the area of development, everyone is focusing on availability of services, but limited attention is being put on women's access to those services. The report outlines several options on how this might be done. Some key areas Canada can invest in are maternal health and secondary education. Canada has recently committed \$2.85 billion to

développement humain le plus faible dans le monde, arrivant au dernier rang sur 155 pays; cet indice mesure les inégalités entre les hommes et les femmes au chapitre du développement humain fondamental. L'Afghanistan enregistre le deuxième taux de mortalité maternelle en importance dans le monde, ex æquo avec la Sierra Leone.

Les femmes afghanes ont fait des gains considérables depuis 2001. Il y a eu un nombre record de femmes candidates aux dernières élections législatives en Afghanistan, malgré les menaces et les risques auxquels elles s'exposaient. En 2001, un peu plus de 100 000 enfants fréquentaient l'école primaire dans tout l'Afghanistan, et très peu d'entre eux étaient des filles. Aujourd'hui, il y a plus de sept millions d'enfants à l'école, dont le tiers sont des filles. Toutefois, nous risquons de perdre tous ces gains si nous ne faisons pas en sorte maintenant de les préserver.

C'est simplement la bonne chose à faire. Il ne peut y avoir de réel développement sans l'égalité des sexes. Il n'est pas possible de vivre en sécurité sans l'égalité des sexes. En outre, c'est une époque dangereuse. Les femmes afghanes ont peur. Elles craignent ce qui pourrait arriver. Elles sont prêtes à défendre leurs droits, mais elles ont besoin de gens qui les appuient sans réserve dans leurs démarches.

Pourquoi le Canada devrait-il assumer ce rôle? Le Canada a tous les atouts pour devenir un chef de file. Il y a un poste vacant, le Canada a la crédibilité et la structure qu'il faut pour l'occuper. Le Canada a déjà une longueur d'avance sur la plupart des autres pays donateurs pour ce qui est de créer des programmes visant à éliminer les inégalités entre les sexes et de se porter publiquement à la défense des droits des femmes afghanes, par exemple en s'opposant à l'application du droit de la famille chiite.

Le fait d'axer nos efforts sur les femmes permettra non seulement de renforcer le rôle du Canada à titre de l'un des grands défenseurs mondiaux des droits de la personne et de la justice, mais également d'affermir sa réputation dans ce domaine aux yeux du monde.

De plus, le fait de mettre l'accent sur les femmes est une façon économique de maximiser les répercussions. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faut augmenter le budget consacré au développement de l'Afghanistan ou réorienter le budget militaire pour qu'il soutienne les nouvelles initiatives s'adressant aux femmes. Ce que propose CARE Canada, c'est simplement d'intensifier certaines des activités fructueuses que le Canada réalise ou soutient déjà et d'examiner et de réajuster certains autres programmes pour les rendre encore plus efficaces. De cette façon, le travail du Canada apporterait une valeur ajoutée, plus particulièrement au chapitre des programmes favorisant l'égalité entre les sexes, mais également dans d'autres secteurs prioritaires que le Canada est intéressé à soutenir.

Sur quoi le Canada doit-il miser pour devenir le promoteur de l'émancipation des femmes afghanes? Dans le domaine du développement humain, tous les intervenants cherchent à accroître l'offre de services, mais ils accordent très peu d'attention à l'amélioration de l'accès des femmes à ces services. Le rapport propose diverses options qui permettraient d'améliorer cet accès. Le Canada pourrait investir dans des secteurs clés comme la santé

maternal and child health over the next five years. As already stated, Afghanistan has one of the worst maternal and child health situations in the world. On education, there has been considerable work and considerable success in increasing girls' access to primary education. However, once girls complete primary school, there are few opportunities for them to continue their education if they wish.

In the area of rule of law, we know that human security is impossible in the absence of rule of law. Canada can still be involved in the overall matter of human security even after Canadian troops pull out by focusing its attention on preparing the ground in which real human security must find a foundation. The report describes options on how this might be done. One specific suggestion is improving the training for Afghan police in the area of community policing and women's rights. Currently, Afghan police get eight weeks of training. Over seven weeks of this is counter-insurgency policing. Less than four days is spent on community policing, and only half an hour is devoted to the specific issues surrounding women's rights.

With respect to peace and reconciliation, NATO recently declared that the presence of a handful of women in the High Peace Council is a "sure sign of progress." It may be welcome, but progress has to be measured by results, not just presence. Canada can be the one that pushes for the right safeguards for women's rights and participation to be put into place. No one else is doing it. Canada can support women's groups to be their own leaders and then follow their lead. Civil society needs backers if it is to take on the tough issues. They do not need more training courses on how to be leaders. They need resources and support to engage in monitoring, report generation, advocacy, and so on.

Canada can deliver messages from women in forums they are unable to access. This means three things: consult, represent and deliver. Develop a consultation calendar with women on key issues. Be the player consistently able to say how women are feeling and what they are thinking on issues that matter. Negotiate their space at the table at every occasion, or speak on their behalf where they are unable to speak; literally, as we are trying to do with this report, carry to the table a message prepared by the women's groups and ask for time to read it out loud. Finally, to the degree possible, Canada's own policy positions should be driven by the results of these consultations.

maternelle et l'enseignement secondaire. Le Canada s'est récemment engagé à consacrer 2,85 milliards de dollars à des initiatives dans le domaine de la santé maternelle et infantile au cours des cinq prochaines années. Comme je l'ai déjà mentionné, l'Afghanistan présente l'un des pires bilans dans le monde pour ce qui est de la santé maternelle et infantile. Dans le domaine de l'éducation, on a fait un travail considérable pour réussir à accroître de façon importante l'accès des filles à l'école primaire. Toutefois, lorsque les filles terminent l'école primaire, il y a très peu de possibilités qui s'offrent à elles si elles souhaitent poursuivre leurs études.

Par ailleurs, nous savons qu'il est impossible d'assurer la sécurité des gens en l'absence de la primauté du droit. Le Canada peut encore intervenir dans le dossier de la sécurité humaine, même après le départ des troupes canadiennes, en portant son attention sur la préparation du terrain de façon à jeter les bases nécessaires au maintien d'une réelle sécurité humaine. Le rapport décrit des moyens de réaliser cet objectif. L'un des moyens proposés est l'amélioration de la formation des policiers afghans dans les domaines des services de police communautaires et de la protection des droits des femmes. Actuellement, les policiers afghans suivent une formation de huit semaines. De ce nombre, plus de sept semaines portent sur les mesures anti-insurrectionnelles. Moins de quatre jours sont réservés au thème des services de police communautaires, et seulement une demi-heure est consacrée aux questions liées aux droits des femmes.

En ce qui a trait au maintien de la paix et à la réconciliation, l'OTAN a récemment déclaré que la présence d'une poignée de femmes au sein du conseil supérieur pour la paix est un « signe évident de progrès ». C'est un pas dans la bonne direction, mais le progrès doit être mesuré à l'aide de résultats, pas juste par la présence de quelques femmes. Le Canada peut prendre l'initiative d'encourager la mise en place des mesures de protection adéquates des droits et de la participation des femmes. Personne d'autre ne le fait. Le Canada peut amener les groupes de femmes à devenir autonomes pour ensuite les suivre dans leurs démarches. La société civile a besoin d'appuis pour être en mesure de s'attaquer aux problèmes difficiles. Les Afghans n'ont pas besoin de suivre d'autres cours de formation leur montrant comment devenir des dirigeants. Ils ont plutôt besoin de ressources et de soutiens pour mettre en place des activités de surveillance, de production de rapports, de défense des droits, et cetera.

Le Canada peut se faire le porte-voix des femmes dans les tribunes auxquelles elles ne peuvent accéder. Cela signifie trois choses : consulter, représenter et sensibiliser. On doit préparer un calendrier de consultations pour discuter avec les femmes au sujet des dossiers importants. On doit jouer le rôle de l'intervenant toujours capable de dire comment se sentent les femmes et quelle est leur opinion sur les questions fondamentales. On doit faire valoir à chaque occasion la nécessité de leur participation au débat ou parler en leur nom chaque fois qu'elles n'ont pas la possibilité de s'exprimer; autrement dit — et c'est ce que nous essayons de faire avec ce rapport —, on doit littéralement demander qu'on nous accorde du temps pour lire à voix haute le message que nous ont transmis les groupes de femmes. Enfin, dans la mesure du possible, l'orientation des politiques du Canada devrait être fondée sur les résultats de ces consultations.

I would like to close by addressing a few pervasive myths and challenges regarding women and women's rights in Afghanistan.

First and foremost, advocating for Afghan women's rights is not imposing Western values. In all major agreements and strategic plans since Bonn, the Afghan government has committed itself to gender equity and has asserted Afghan ownership of these principles. The Afghan constitution guarantees these rights. It now requires the support, and often the push, to turn its commitments into living principles.

Second, Afghan culture is not the barrier everyone thinks it is. Too much gets lumped under the label "culture," but if you break it down, analysis might reveal that "culture" is actually a matter of distance or cost or ignorance. Many Afghan fathers are not sending their daughters to school not because they do not believe in educating girls but because the school is too far or lacks women teachers or is too expensive. Where culture is indeed a factor, engagement directly with men, or partnering with moderate mullahs, has proven to be effective. CARE has proven successes working with women and their communities on education, health and livelihoods for women. The report details options for how this can be done.

As for challenges, much attention is placed on integrating gender across bureaucracies, but real change is not possible without political will at the senior levels of Afghan government. Civil society must be given the capacity to monitor and report on abuses and to challenge the culture of impunity at the highest level. This is one of the most important duties of civil society anywhere in the world, and Canada's full effort should go into supporting this task in Afghanistan.

Another challenge relates to reporting success to the Canadian public. Among the reasons why "softer" issues of access are less invested in, or socio-cultural barriers are rarely addressed, is because donor governments feel they need to prove impact through concrete numbers to their taxpayers. We build schools and hospitals because they are easy to count and report to the public, while failing to address the various barriers that prevent women and girls from using those facilities. The fact that you cannot see tangible results from working on issues of access or socio-cultural barriers is also a myth. Our maternal and neonatal support programming attests to this. We have proven dramatic improvements in maternal health when basic information is passed to household decision makers. These are hard facts — attributable, genuine improvements in people's lives backed up with concrete statistics and often attainable for the fraction of investment of facility construction.

J'aimerais conclure en abordant quelques-uns des mythes et des problèmes très répandus au sujet des femmes et de leurs droits en Afghanistan.

D'abord, on ne peut pas défendre les droits des femmes afghanes en imposant les valeurs occidentales. Dans tous les grands accords et les plans stratégiques qui ont été ratifiés depuis Bonn, le gouvernement de l'Afghanistan s'est engagé à promouvoir l'égalité des sexes et a déclaré qu'il adhérerait pleinement à ce principe. La constitution afghane garantit la protection des droits des femmes. L'Afghanistan a maintenant besoin d'être encouragé et même d'être poussé à concrétiser ses engagements.

Ensuite, la culture afghane n'est pas l'obstacle que tout le monde semble penser. Il y a beaucoup trop d'éléments qu'on étiquette d'emblée comme des « faits culturels », mais, si on creusait un peu plus, on constaterait peut-être qu'il s'agit non pas de « faits culturels », mais plutôt de causes comme l'éloignement, le manque d'argent ou l'ignorance. Si nombre de pères afghans n'envoient pas leurs filles à l'école, c'est non pas parce qu'ils ne croient pas en l'éducation des filles, mais parce que l'école se trouve trop loin, ne compte aucune enseignante ou coûte trop cher. Lorsqu'il y a bel et bien une barrière culturelle, le fait de discuter directement avec les hommes ou de s'associer à des mullahs modérés s'est révélé efficace. CARE a obtenu des résultats positifs dans les domaines de l'éducation, de la santé et de l'autosuffisance des femmes grâce à sa collaboration avec les femmes et leurs collectivités. Le rapport décrit des moyens de réaliser cet objectif.

Pour ce qui est des difficultés, on accorde beaucoup d'attention à l'augmentation de la représentation des femmes au sein de l'appareil gouvernemental, mais il n'est pas possible d'apporter un réel changement si les hauts fonctionnaires du gouvernement afghan manquent de volonté politique. Il faut donner à la société civile la capacité d'assurer une surveillance et de signaler les cas d'abus et de lutter contre la culture de l'impunité qui règne aux échelons supérieurs. C'est l'un des rôles les plus importants que doit assumer la société civile, où que ce soit dans le monde, et le Canada devrait déployer des efforts assidus pour soutenir ce travail en Afghanistan.

Une autre difficulté se rapporte à la communication des résultats positifs au public canadien. L'une des raisons pour lesquelles on investit moins dans les questions moins « urgentes », comme le manque d'accès aux services, ou on se préoccupe moins des obstacles socioculturels, c'est parce que les pays donateurs ont l'impression qu'ils doivent prouver l'utilité de leurs initiatives en montrant des chiffres concrets aux contribuables. Nous construisons des écoles et des hôpitaux parce que c'est facile de les compter et de les montrer au public, mais nous sommes incapables d'éliminer les divers obstacles qui empêchent les femmes et les filles d'accéder à ces établissements. L'idée selon laquelle on ne peut voir de résultats tangibles si on travaille sur des questions comme l'accès aux services ou l'élimination des obstacles socioculturels est également un mythe. Les programmes de soutien maternel et néonatal en témoignent. Nous avons réussi à améliorer de façon marquée l'état de santé des mères en

Finally there is the issue of time. We are at a critical crossroads with the peace and reconciliation happening. We have to act now.

I am happy to take any questions you may have. I am joined by Kieran Green, who was in Afghanistan in August and September and helped to prepare the report that was circulated a few minutes ago.

The Chair: I would like to ask the first question on this round. We see all of these statistics about girls' education, the degree of violence against women and the arranged marriages. However, the thesis is generally held — and I hold it too — that unless women are involved, educated and healthy, society will crumble; so we have to do it.

Even though Afghanistan is signatory to some international covenants, why should I believe that they have any intention of doing anything about it?

Mr. McCort: I will answer from a couple of perspectives. One is on the very tough and related issue of female genital mutilation. We have made substantive and real progress in eliminating this practice in parts of Somalia, Kenya and Ethiopia. Through a patient methodology of understanding and identifying that, like many of the issues we talk about that are holding back women's progress in Afghanistan, there is no religious or authentic base for the discrimination that women face, such as female genital cutting and child marriage. You can establish with leaders in communities that these are cultural traditions. If they are cultural traditions, they have been built up over time and can be un-built over time. This is the premise we start with. Enough people want to see an end to these practices, and we start with them. We work with the communities that want to see an end to such practices, and we use them as our ambassadors.

The Chair: Are these villagers?

Mr. McCort: Yes. For issues such as female genital cutting and mutilation, we often start with the women.

The Chair: Can we stick to Afghanistan?

Mr. McCort: Yes. The model of starting with community members is appropriate and relevant. The basis of our programming is consulting with communities about the problems they are trying to overcome. They talk about being poor and unhealthy. We ask what is causing the problems. They often realize the barriers and that they are poor and unhealthy because women do not have access to water and the girls are not

communiquant l'information de base aux personnes qui prennent les décisions dans les ménages. Il s'agit de réalisations concrètes, des améliorations réelles et mesurables dans la vie des gens qui sont corroborées par des statistiques concrètes et qui souvent peuvent être apportées pour une fraction de l'investissement dans la construction d'établissements.

Enfin, il y a l'aspect temps. Nous sommes à un tournant décisif du processus de paix et de réconciliation. Nous devons agir maintenant.

Je répondrai avec plaisir à vos questions. Je suis accompagné de Kieran Green, qui s'est rendu en Afghanistan en août et en septembre et qui nous a aidés à préparer le rapport qui circulait il y a quelques minutes.

La présidente : J'aimerais poser la première question. Nous avons toutes ces statistiques sur l'éducation des filles, la violence à l'endroit des femmes et les mariages arrangés. Toutefois, on avance généralement l'idée — et j'adhère moi-même à cette idée — selon laquelle la société s'écroulera si les femmes n'y participent pas, ne sont pas instruites ni en bonne santé. Alors nous devons remédier à cette situation.

Même si l'Afghanistan a ratifié certains accords internationaux, pourquoi devrais-je croire qu'il a l'intention de faire quoi que ce soit pour améliorer les choses?

M. McCort : Je vais vous répondre en vous donnant deux ou trois exemples. L'un se rapporte à la question très délicate de la mutilation génitale des femmes. Nous avons réalisé des progrès considérables à cet égard, car nous avons contribué à l'élimination de cette pratique dans certaines régions de la Somalie, du Kenya et de l'Éthiopie. En faisant preuve de patience — comme dans le cas de nombre des aspects évoqués qui empêchent l'émancipation des femmes en Afghanistan —, on peut amener les dirigeants des collectivités à comprendre qu'il n'y a aucun fondement religieux véritable pour expliquer les formes de discrimination à l'endroit des femmes, comme la mutilation des organes génitaux et le mariage d'enfants, et que ces pratiques sont plutôt le fruit de traditions culturelles. Si elles découlent de traditions culturelles, elles ont été adoptées au fil du temps et peuvent donc être délaissées au fil du temps. Nous partons de ce principe. Beaucoup de gens veulent mettre fin à ces pratiques, et nous nous adressons à eux en premier. Nous travaillons avec les collectivités qui veulent voir cesser de telles pratiques, et nous en faisons nos ambassadeurs.

La présidente : Est-ce que ce sont des villageois?

M. McCort : Oui. Dans le cas des pratiques comme la mutilation des organes génitaux de la femme, nous nous adressons souvent aux femmes en premier.

La présidente : Pouvons-nous nous en tenir à l'Afghanistan?

M. McCort : Oui. L'idée de cibler d'abord les membres de la collectivité est appropriée et pertinente. Nos programmes visent à consulter les collectivités au sujet des problèmes qu'ils tentent de régler. Les collectivités discutent de la pauvreté et des problèmes de santé. Nous leur demandons ce qui est à l'origine des problèmes. Les gens prennent souvent conscience des obstacles et comprennent qu'ils sont pauvres et en mauvaise santé parce que

in school. They begin to realize that addressing the problems of women can solve the problems they have identified. It is a long and patient process, but it works.

The Chair: After CARE presented in the House of Commons, there was a fair bit of buzz around at least some of the women in Parliament. At page 5, in the second paragraph, you say to negotiate women's space at every table at every occasion or speak on their behalf. This statement was quite shocking to a number of parliamentarians. Perhaps you could explain what you meant.

Mr. McCort: Are you asking about speaking on their behalf?

The Chair: Yes.

Mr. McCort: We often find that people will come to us and say, "We are not invited to Bonn or to Ottawa. Can you please take our messages for us?" Community groups and our partners ask us to take messages on their behalf. When we say "speak on their behalf," it is because they have told us what they want relayed and have asked us to be their voice, their mouthpiece and their advocate.

Kieran Green, Communications Manager, CARE Canada: If I may build on what we were suggesting that Canada can do, there are active women's organizations, women's NGOs and advocacy groups in Afghanistan. Any time that Canada plans to go to Bonn, to peace talks, to a donors' meeting or to any such meetings, we send our representatives out to these groups beforehand and ask whether they have something they want said to the international community. We ask them to write it down. As we said in the presentation, when the Canadian representative sits down at the table, he or she can say, "Madam chair, I have brought a prepared statement from these women's groups in Afghanistan. I would like five minutes to read it."

It is not a case of Canada putting words in their mouths or claiming to represent them. It is a case of Canada delivering their words to the international fora.

The Chair: Do I assume in this example that Afghanistan is not present or that the members speaking for Afghanistan would not relate these messages?

Mr. Green: It is likely all of the above, given the different situations and circumstances.

Senator Jaffer: Thank you for your presentation and report, which I found very useful.

Which areas were you present in?

Mr. McCort: I was in the areas south of Kabul in Ghazni, Logar and Paktya, as well as areas to the west and north.

les femmes n'ont pas accès à l'eau et que les filles ne vont pas à l'école. Ils commencent à se rendre compte que le fait de régler les problèmes liés aux femmes permet de remédier aux problèmes qu'ils ont cernés. C'est un processus qui exige beaucoup d'effort, mais il porte ses fruits.

La présidente : Le rapport que CARE a présenté à la Chambre des communes a suscité pas mal de réactions chez au moins certaines des femmes au Parlement. À la page 5, au deuxième paragraphe, vous dites qu'il faut faire valoir à chaque occasion la nécessité de faire participer les femmes au débat ou de parler en leur nom. Cette déclaration a provoqué toute une commotion chez un certain nombre de parlementaires. Peut-être pourriez-vous expliquer ce que vous vouliez dire.

M. McCort : Faites-vous allusion au fait de s'exprimer en leur nom?

La présidente : Oui.

M. McCort : Il y a souvent des personnes qui nous disent : « Nous n'avons pas été invités à Bonn ou à Ottawa. Pourriez-vous transmettre ce message pour nous? » Des groupes communautaires et nos partenaires nous demandent de transmettre des messages en leur nom. Lorsque nous disons « parler en leur nom », c'est parce que ces groupes nous ont demandé de faire entendre leur voix, d'être leur porte-parole et de se porter à leur défense.

Kieran Green, directeur des communications, CARE Canada : Si je peux me permettre de renchérir au sujet des initiatives que nous proposons au Canada de lancer, il existe des groupes et des ONG voués à la cause des femmes en Afghanistan. Chaque fois que le Canada prévoit se rendre à Bonn ou participer à des négociations de paix, à des réunions de pays donateurs ou à d'autres réunions semblables, nous envoyons immédiatement nos représentants rencontrer ces groupes et nous leur demandons s'ils souhaitent transmettre un message à la communauté internationale. Nous leur demandons de mettre ce message sur papier. Comme nous l'avons dit dans l'exposé, lorsque les représentants canadiens arrivent à la table, ils peuvent dire : « Madame la présidente, j'ai apporté une déclaration préparée par ces groupes de femmes en Afghanistan. J'aimerais prendre cinq minutes pour la lire. »

Il ne s'agit pas de leur souffler ce qu'ils doivent dire ou de prétendre les représenter. Il s'agit plutôt de transmettre leur message à la communauté internationale.

La présidente : Dois-je présumer, d'après l'exemple que vous avez cité, que l'Afghanistan n'est pas présent à la table des négociations ou que les personnes qui s'expriment au nom de l'Afghanistan ne transmettent pas ces messages?

M. Green : C'est probablement le cas, en effet, vu les situations et les circonstances différentes.

Le sénateur Jaffer : Je vous remercie de nous avoir présenté cet exposé et ce rapport; je les trouve très utiles.

Dans quelles régions êtes-vous allé?

M. McCort : Dans des régions au Sud de Kaboul, à savoir Ghazni, Logar et Paktya, ainsi que dans des régions de l'Ouest et du Nord.

Senator Jaffer: Did you run schools as well?

Mr. McCort: Yes. With CIDA support, we did a number of girls' education programs in girls' schools.

Senator Jaffer: Your report talks about building culturally sensitive gender education facilities. This afternoon, all our presentations have been about girls' education. You were in the area for a very long time. What three things does Canada need to do to ensure that girls are educated?

Mr. McCort: The first thing to do is talk to community members about their education requirements and ensure, as Ms. Banerjee said earlier, that the community supports the creation of a school. Having local champions is the first step.

Second, ensure that the facility is physically suitable for gender concerns and has toilets with walls and is constructed in ways that are appropriate so that the community supports sending their girls to that school.

Third, the facility has to have people with the ability to impart an education. It does not have to be spectacular, but it has to be worth sending children there. When a family changes a girls' day from collecting firewood, gathering water or looking after livestock, it has to know that what she will learn at school is helping that family. The results matter.

Senator Jaffer: Most of the presentations today have been about primary school and early education. What would you say for girls to continue with their education? The challenge will be there. They will have to go far away, possibly to boarding schools. How do you deal with those challenges?

Mr. McCort: It is a big challenge partly highlighted by the fact that after several years of putting more and more girls in school, we see an increased demand for secondary education.

Did you look specifically at secondary education? The challenges are common all around the world, and you have identified them as cost and distance. In Afghanistan, it is even more pronounced. Our approach is always to start where it is possible, to start in the communities where we can deliver secondary education. We do not begin in the furthest, most remote community because it creates too many barriers. We tend to start where there is opportunity that we can meet and work out from there.

Le sénateur Jaffer : Avez-vous aussi administré des programmes scolaires?

M. McCort : Oui. Avec l'aide de l'ACDI, nous avons mis en place un certain nombre de programmes d'enseignement dans des écoles pour filles.

Le sénateur Jaffer : Dans votre rapport, vous soulignez l'importance de construire des établissements d'enseignement qui sont adaptés aux particularités culturelles et aux différences entre les sexes. Tous les exposés que nous avons entendus cet après-midi portaient sur l'éducation des filles. Vous êtes dans ce pays depuis très longtemps. Quelles sont les trois choses que le Canada doit faire pour favoriser l'instruction des filles?

M. McCort : La première chose à faire, c'est de discuter avec les membres de la collectivité au sujet de leurs besoins en matière d'éducation et de s'assurer, comme l'a expliqué Mme Banerjee, que la collectivité appuie la construction d'une école. La première étape consiste à trouver des champions à l'échelon local.

Ensuite, il faut veiller à ce que l'établissement d'enseignement dispose d'installations qui tiennent compte des particularités de chacun des sexes et de toilettes séparées par des murs et qu'il soit construit de façon appropriée pour que les membres de la collectivité acceptent d'y envoyer leurs filles.

Enfin, l'établissement d'enseignement doit embaucher des personnes capables d'enseigner des connaissances utiles aux jeunes. Ces connaissances n'ont pas besoin d'être extraordinaires, mais elles doivent avoir une utilité suffisante pour que les parents estiment qu'elles valent la peine d'être apprises. Si on veut que les parents acceptent d'envoyer leur fille à l'école plutôt que de l'envoyer chercher du bois de chauffage ou de l'eau ou surveiller le troupeau, ils doivent savoir que ce qu'elle apprendra à l'école sera utile pour eux. Les résultats comptent à leurs yeux.

Le sénateur Jaffer : La plupart des exposés que nous avons entendus aujourd'hui parlaient de l'importance de l'enseignement primaire et de l'éducation des jeunes enfants. Selon vous, comment pourrait-on encourager les filles à poursuivre leurs études? C'est le défi qu'il faudra relever. Elles devront s'éloigner beaucoup de chez elles, peut-être pour étudier dans des pensionnats. Comment peut-on relever un tel défi?

M. McCort : C'est un défi de taille, et il découle en partie du fait que, après avoir tenté pendant plusieurs années d'envoyer de plus en plus de filles à l'école, nous constatons qu'il y a un nombre accru de filles qui veulent faire des études secondaires.

Vous êtes-vous précisément penchée sur la question des études secondaires? Les difficultés sont les mêmes partout dans le monde, et vous avez mis le doigt dessus : le coût et l'éloignement. En Afghanistan, ces difficultés sont encore plus marquées. Notre approche consiste à toujours intervenir d'abord là où c'est possible, c'est-à-dire d'intervenir en premier dans les collectivités où nous pouvons offrir des études secondaires. Nous ne commençons pas par intervenir dans les collectivités les plus éloignées, car il y a alors trop d'obstacles. Nous avons tendance à intervenir d'abord dans les collectivités où il est possible de mener à bien un projet, et nous prenons ces endroits comme point de départ.

Senator Jaffer: I understand that Minister Oda will ask for a bidding process for groups like yours to continue your work in the region. Are you able to comment on how successful that would be?

Mr. McCort: I can talk about CIDA at length. CARE is one of CIDA's largest partners. We engage with CIDA in every channel, in partnership branch, through the bilateral and multilateral branches, through unsolicited proposals, requests for proposals and juried competitions in 32 countries in all theme areas. I am fine with the request for proposals. I have no problem with that as a method. We respect CIDA's willingness.

The Minister of International Cooperation, Bev Oda, and the president of CIDA, Margaret Biggs, have said to me on different occasions that when we are using Canadian taxpayers' money, they want to be able to answer the question: Is this the best use of this money?

They have often said they can say for certain it is a good use, but they cannot say it is the best use unless they have had some kind of competition where organizations present their ideas and then they have a process of choosing the best ones. I am fully in favour of that because it is in our interests that the Canadian public see that their aid dollars are going to the best possible uses. If it means us putting our best ideas on the table and going through a process where CIDA identifies the priorities and selects the ones it feels are the best, I am okay with that.

Senator Jaffer: There is talk about us providing a training role to 2014. What would you want included in the training? You have tremendous experience in the region. What specific things would you want our government to look at training? I do not know whether they will train the armed forces or the police force; I am not sure of the details. You may have not have the answer today, but you could provide it to the clerk.

Mr. McCort: One recommendation in the report and that Jennifer Rowell spoke passionately about when she was here was in the area of police training. The view in Afghanistan is that Canada, the RCMP in particular, has a good reputation in Afghanistan, that its ability to do police training is strong. However, I would add the recommendation that the training focus much more on community policing and, specifically, with modules and components created for addressing the rights and needs of women.

Senator Jaffer: So gender training and investigations.

Mr. McCort: Everything, yes.

Senator Oliver: I think you two were in the room when I was asking questions of the previous witness about justice and the rule of law. I have looked at your report that you handed out, at page 31 where you deal with the rule of law. The ultimate

Le sénateur Jaffer : Je crois savoir que la ministre Oda demandera que les groupes comme le vôtre se soumettent à un appel d'offres s'ils veulent continuer de travailler dans la région. Pourriez-vous nous dire si vous croyez qu'un tel processus serait efficace?

M. McCort : Je pourrais en dire long au sujet de l'ACDI. CARE est l'un des plus grands partenaires de l'ACDI. Nous collaborons avec l'ACDI dans chacun des processus, au sein de la Direction générale du partenariat canadien, par l'intermédiaire des directions générales bilatérales et multilatérales, ainsi que dans le cadre des propositions spontanées, des demandes de propositions et des concours, tout cela dans 32 pays et dans tous les grands domaines. Je n'ai rien contre les demandes de propositions. Je ne vois aucun inconvénient à utiliser cette méthode. Nous reconnaissons que l'ACDI fait preuve de bonne volonté.

La ministre de la Coopération internationale, Bev Oda, et la présidente de l'ACDI, Margaret Biggs, m'ont dit à diverses occasions que, lorsqu'il s'agit de l'argent des contribuables canadiens, elles veulent être capables de répondre à la question suivante : est-ce que l'argent est utilisé de la meilleure façon possible?

Elles déclarent souvent qu'elles sont certaines que l'argent est utilisé d'une bonne façon, mais qu'elles ne peuvent être assurées qu'il est utilisé de la meilleure façon possible s'il n'y a pas eu un concours où les organismes présentent leurs idées pour qu'on choisisse ensuite celles qu'on juge les meilleures. Je suis totalement en faveur d'un tel processus parce qu'il est dans notre intérêt que les contribuables canadiens sachent que leur argent est dépensé de la meilleure façon qui soit. Si cela signifie que nous devons soumettre nos idées à l'ACDI pour qu'elle cible les priorités et sélectionne les idées qu'elle considère comme les meilleures, je n'y vois aucun inconvénient.

Le sénateur Jaffer : Le Canada envisage de jouer un rôle de formateur jusqu'en 2014. Selon vous, quels éléments devrait-on intégrer dans la formation offerte? Vous avez acquis une expérience immense dans la région. Quels aspects le gouvernement devrait-il aborder dans le cadre d'une formation? J'ignore s'il formera les forces armées ou les forces policières; je ne suis pas certaine des détails. Vous n'avez peut-être pas la réponse aujourd'hui, mais vous pourriez la faire parvenir au greffier.

M. McCort : L'une des recommandations formulées dans le rapport — et que Jennifer Rowell a évoquée avec passion lorsqu'elle était ici — se rapporte à la formation des policiers. Le Canada, et plus particulièrement la GRC, jouit d'une excellente réputation en Afghanistan, car on reconnaît sa compétence au chapitre de la formation policière. Toutefois, je recommanderais que la formation soit davantage axée sur les services de police communautaires et qu'elle comporte des modules axés sur les droits et les besoins des femmes.

Le sénateur Jaffer : Bref, une formation sur l'égalité des sexes et sur les enquêtes.

M. McCort : Tout, oui.

Le sénateur Oliver : Je crois que vous étiez tous deux dans la salle lorsque j'ai posé au témoin précédent des questions sur la justice et la primauté du droit. J'ai jeté un coup d'œil au rapport que vous nous avez remis, plus précisément à la page 31, où vous

question I want to ask you is what specific things do you recommend Canada can do to raise the awareness, understanding and comprehension of what the rule of law means so that it can become part of life in Afghanistan today.

The first sentence on page 31 of your report says, “The rule of law is a culture as well as a practice, a ‘habit’ formed by those accountable and those held to account, and permeates deep into local communities.”

Later on, you talk about some of the abuses women face that go unreported and unchallenged. Those responsible for forcing illegal marriages or withholding economic rights are not being prosecuted, and when they are, court rulings are often influenced by bribes or patronage, which are not at the disposal of the majority of women and which are sanctioned through silence by a culture of impunity.

It sounds to me, based on your report, that there is a long way to go before the rule of law is going to become a habit, a practice, a reality in that country.

Canada’s foreign policy is based upon the fact that we like to do business with and cooperate with countries who respect the rule of law and human rights and equality. Where are we going in Afghanistan, given our public policies and foreign policies?

Mr. McCort: For us, the critical way to address it is starting at the grassroots, as low as possible. We do not start at the top; we start at the bottom. What I mean by that is really working to develop both supply and demand of justice.

We take the same model in health care and in education. By supply and demand I mean often working with citizens so that they are aware of their rights and they know what they can expect and what they can demand. Simultaneously, it is working with those people who are obligated to serve that population so that they understand their obligations to community members. Also, ultimately a monitoring process is needed that helps support both sides — those who are demanding justice and those who are providing it — to understand that if they work more effectively together, their community is better served and development comes to that community. However, it is a long process.

Beyond the theory, some of the specific things we do include ensuring that in police stations there are women to whom women can report the crimes; ensuring that there are confidential consultation spaces; and ensuring that there are ways people can start to engage with the justice system, which at the moment is very unfriendly and unwelcoming.

traitez de la primauté du droit. La dernière question que je souhaite vous poser est la suivante : selon vous, quelles mesures précises le Canada peut-il prendre pour faire comprendre aux Afghans ce que signifie la primauté du droit de façon à ce que ce principe fasse partie de la vie quotidienne en Afghanistan?

Permettez-moi de citer la première phrase de la page 31 du rapport : « La primauté du droit est à la fois une culture et une pratique; c’est une “ habitude ” qui est instaurée par les personnes responsables et tenues de rendre compte et qui s’enracine dans les collectivités locales. »

Vous avez parlé ensuite de la maltraitance des femmes, qui n’est pas signalée ni contestée. Les personnes qui obligent des femmes à se marier ou qui leur retirent leurs droits économiques ne sont pas poursuivies en justice, et, lorsqu’elles le sont, les juges qui rendent les décisions sont souvent influencés par des pots-de-vin ou des faveurs, procédés dont ne peuvent user la majorité des femmes et qui sont cautionnés par le silence des gens et une culture de l’impunité.

À la lumière de votre rapport, il me semble qu’il reste un long chemin à faire avant que la primauté du droit devienne une habitude, une pratique, une réalité dans ce pays.

La politique étrangère du Canada repose sur le fait que nous aimons traiter et coopérer avec des pays qui respectent la primauté du droit, les droits de la personne et l’égalité des sexes. Où allons-nous en Afghanistan, vu la nature de nos positions officielles et de notre politique étrangère?

M. McCort : Selon nous, la meilleure façon de régler ce problème, c’est de s’y attaquer d’abord à la racine, à l’échelon le plus bas possible. Nous ne commençons pas par le haut, nous commençons par le bas. Ce que je veux dire par là, c’est qu’il faut vraiment travailler à la création d’une offre et d’une demande de justice.

Nous appliquons le même modèle dans les domaines des soins de santé et de l’éducation. Par « offre et demande », je veux dire qu’il faut travailler souvent avec les citoyens pour qu’ils soient informés de leurs droits et qu’ils sachent à quoi ils peuvent s’attendre et ce qu’ils peuvent demander. Dans le même temps, il faut travailler avec les personnes qui doivent servir cette population pour qu’elles comprennent quelles sont leurs obligations à l’égard des membres de la collectivité. De plus, à un moment ou à un autre, il faudra mettre en place un processus de surveillance qui aidera les deux groupes — ceux qui exigent la justice et ceux qui l’offrent — à comprendre que, s’ils travaillent ensemble plus efficacement, leur collectivité recevra de meilleurs services, et, au bout du compte, elle prendra de l’essor. Toutefois, c’est un long processus.

Au-delà de la théorie, nous menons des initiatives concrètes. Par exemple, nous faisons en sorte qu’il y ait dans les postes de police des femmes auxquelles les femmes peuvent signaler les crimes, qu’il existe des lieux de consultation confidentiels et qu’il existe des moyens pour les gens d’entrer en contact avec l’appareil judiciaire, lequel, à l’heure actuelle, est très peu convivial et très peu accueillant.

You can start to identify outreach opportunities where community policing is happening in the community as opposed to only in the police station. There are specific things you can do to try to make justice less alien and more community-based.

Senator Oliver: Are you doing any of that now?

Mr. Green: I do not believe there are any CARE projects specifically targeted at that. However, we do work in partnership with some women's advocacy groups and women's lawyers groups and provide them with support in seeking justice and in addressing these issues.

On a larger scale, that is something that Canada can do to help address this whole rule-of-law issue and, as well, this whole broader issue of monitoring. That applies not only to the rule of law but to all these other issues.

Canada does not have to be the monitor. We do not have to be the one standing over the shoulder of the Afghan government, saying that is not right. Ms. Banerjee referred to these women's lawyers groups in Afghanistan. These groups exist, but they are starved for resources. They can be watchdogs and monitors if they have support from us.

That does not mean more training sessions on how to be a leader; they have had that. If they have financial and other support resources to do reports, monitoring and watchdog activities, Afghans can be their own watchdogs and change the culture themselves.

Senator Oliver: You were not here when the first witness this afternoon gave evidence. He was talking about NGOs, and he said the people of Afghanistan do not trust NGOs; he said NGOs are seen as money-making tools for corrupt elites. Could you comment?

Mr. McCort: Probably the most relevant comment is that our security and safety in Afghanistan depends on the trust and protection of the communities where we work. Without that, we are not safe.

We have hundreds of staff in Afghanistan. In the last 20 years that I have been with CARE, we have had one kidnapping of our staff, and that was due to bad luck more than anything else.

I would say that from our own perspective, and many NGOs like us, safety and security depends on acceptance and protection of the communities where we work. Therefore, by and large, that statement is not true. You cannot work if you have that kind of sentiment against you. It is critical for us that we ensure that that sentiment remains untrue.

Mr. Green: If I could add to the story of the kidnapping, which shows the level of trust, when that worker was kidnapped, over 1,000 Afghan women took to the streets of Kabul protesting and demanding her return.

The Chair: Are most of these workers Afghani?

On peut commencer à cerner les possibilités d'action directe où les services de police communautaires sont dispensés dans la collectivité et non seulement à partir du poste de police. Il y a des mesures précises qu'on peut prendre pour essayer de rendre les services de justice moins inaccessibles et plus communautaires.

Le sénateur Oliver : Faites-vous ce genre de choses actuellement?

M. Green : Je ne crois pas qu'il y ait des projets de CARE qui ciblent précisément ces aspects. Toutefois, nous travaillons en partenariat avec des groupes de défense des droits des femmes et des groupes d'avocates et nous les aidons à obtenir justice et à régler ces questions.

À plus grande échelle, c'est l'une des choses que le Canada peut faire pour aider l'Afghanistan à renforcer la primauté du droit et, de façon plus générale, à mettre en place des mécanismes de surveillance. Cela s'applique non seulement à la question de la primauté du droit, mais également à toutes les autres questions.

Le Canada n'a pas à jouer le rôle du surveillant. Il n'a pas à se tenir au-dessus de l'épaule du gouvernement afghan pour lui dire que ce n'est pas correct. Mme Banerjee a parlé de ces groupes d'avocates en Afghanistan. Ces groupes existent, mais ils manquent cruellement de ressources. Ils peuvent assumer le rôle de chiens de garde et de surveillants s'ils reçoivent du soutien.

Cela ne veut pas dire qu'il faut offrir davantage de séances de formation pour montrer aux Afghans comment diriger leur pays; ils ont déjà suivi ce genre de formation. S'ils disposent des ressources financières et d'autres formes d'aide pour produire des rapports et exercer une surveillance, les Afghans peuvent être leur propre chien de garde et mettre eux-mêmes fin à la culture de l'impunité.

Le sénateur Oliver : Vous n'étiez pas ici lorsque le premier témoin de l'après-midi a pris la parole. Il parlait des ONG et a dit que les Afghans ne font pas confiance aux ONG. Il a expliqué que les ONG sont perçues comme des outils qui permettent aux élites corrompues de faire de l'argent. Pourriez-vous faire des commentaires à ce sujet?

M. McCort : Le commentaire qui est probablement le plus pertinent est que la sécurité en Afghanistan repose sur la confiance et la protection des collectivités où nous travaillons. Sans ces deux éléments, nous ne sommes pas en sécurité.

Nous comptons des centaines d'employés en Afghanistan. Depuis que je travaille pour CARE — cela fait 20 ans —, une seule de nos employés a été kidnappée, et cet incident était davantage attribuable à la malchance qu'à autre chose.

Je dirais que, de notre point de vue — et de celui de nombre d'ONG comme la nôtre —, la sécurité repose sur l'acceptation et la protection des collectivités où nous travaillons. Par conséquent, dans l'ensemble, cette déclaration est fausse. On ne peut travailler si une telle impression a cours. Il est crucial pour nous de faire en sorte que cette impression demeure fausse.

M. Green : Si je pouvais ajouter un commentaire au sujet de l'histoire du kidnapping, qui montre le degré de confiance que la population nous témoigne, lorsque cette employée a été kidnappée, plus de 1 000 Afghanes ont pris d'assaut les rues de Kaboul pour protester contre son enlèvement et exiger son retour.

La présidente : Ces employés sont-ils pour la plupart des Afghans?

Mr. McCort: Yes.

Mr. Green: Yes.

Senator Oliver: So you are respected on the ground for the work that you do as an NGO?

Mr. Green: Yes.

Mr. McCort: I would say we are not alone. Many other organizations enjoy similar levels of respect and protection of the communities within which they work.

Senator Oliver: That is important to know. Thank you.

Senator Brazeau: Given your vast experience working on the ground in Afghanistan, and given that much of the work you do is based on a model of supply and demand, and given that the purpose of this study is to look at Canada's potential role post-2011 in the protection and promotion of Afghan women's rights, based on the demand from Afghan women, what should and can Canada do to address this issue and to feed into our study?

Mr. McCort: I would highlight the demand from Afghan women for safe motherhood and maternal and child survival. The statistics are quite shocking when you look at the rates in some of the remote areas compared to even more serviced parts of Afghanistan. Women and families are saying there is a huge demand, and Canada has a tremendous opportunity to address that.

We have a long-standing tradition of supporting basic education for girls. I think there is a tremendous demand for that in Afghanistan as well. We know the statistics on return on investment for those kinds of investments are quite remarkable.

With regard to economic opportunity, you asked earlier about the two things that you would do if you were to support. I would say you really would have to focus on three things. Our whole premise of working is that as an organization we address the human condition, the social position and the enabling environment. It is only in addressing those three areas can you actually have sustainable change.

Our organization would submit that in Afghanistan there is an almost insatiable demand for the kind of basic, grassroots development work that Canada has been supporting for years and that we do. We have ample expertise in Canada amongst Canadian organizations that can address that.

Senator Brazeau: How would you do it to tackle and address the socio-economic conditions?

Mr. McCort: One of the most successful methods we have is working with Afghan partners. We have a largely Afghan staff, but they multiply their work through Afghan partners. I will take the vocational training program supported by CIDA and

M. McCort : Oui.

M. Green : Oui.

Le sénateur Oliver : Alors, sur le terrain, le travail de votre ONG est respecté?

M. Green : Oui.

M. McCort : Je dirais que nous ne sommes pas les seuls. Nombre d'autres organisations jouissent du même degré de respect et de protection dans les collectivités où elles travaillent.

Le sénateur Oliver : C'est important de le savoir. Merci.

Le sénateur Brazeau : Étant donné que vous avez acquis une grande expérience sur le terrain en Afghanistan et qu'une grande partie du travail que vous effectuez s'inspire du modèle de l'offre et de la demande, et, comme l'objectif de notre étude est d'examiner le rôle que pourrait jouer le Canada après 2011 au chapitre de la protection et de la promotion des droits des Afghanes selon la demande chez les Afghanes, que devrait et que pourrait faire le Canada pour remédier à cette situation, et, toujours dans ce contexte, quelles sont les choses dont nous devrions tenir compte dans notre étude?

M. McCort : Je ferais ressortir la demande des Afghanes pour des services leur permettant de vivre une maternité sans risque et qui contribuent à augmenter le taux de survie des mères et des enfants. Les statistiques sont assez ahurissantes lorsqu'on compare les taux qui prévalent dans certaines régions éloignées avec ceux dans certaines régions de l'Afghanistan où on offre beaucoup plus de services. Les femmes et les familles disent que la demande est énorme, et le Canada a la possibilité d'y répondre, ce qui est formidable.

Nous avons une longue tradition dans l'appui à l'éducation de base des filles. Je crois qu'il y a aussi une demande énorme dans ce domaine en Afghanistan. Nous savons que les retombées de ce genre d'investissements sont assez remarquables.

En ce qui a trait au développement économique, vous avez demandé plus tôt quelles seraient les deux choses que vous devriez faire pour venir en aide à la population afghane. Je vous dirais que vous devez insister sur trois choses. Tout le travail de notre organisme repose sur l'amélioration des conditions de vie, l'amélioration des conditions sociales et la création d'un milieu habitant. Ce n'est qu'en s'attaquant à ces trois aspects qu'on peut réellement apporter un changement durable.

Notre organisation pourrait affirmer que, en Afghanistan, il y a une demande presque insatiable pour le genre d'initiatives locales de développement que le Canada appuie depuis des années et que nous menons. Il existe au sein des organisations canadiennes une grande expertise qui nous permet d'intervenir efficacement dans ce domaine.

Le sénateur Brazeau : Comment feriez-vous pour améliorer les conditions socioéconomiques?

M. McCort : L'une des méthodes les plus efficaces auxquelles nous recourons, c'est de travailler avec des partenaires afghans. Nous comptons principalement des employés afghans, et ils étendent la portée de leur travail grâce à leurs partenaires

implemented with CARE and the World University Service of Canada. We have identified economic needs in communities, identified opportunities for women to be engaged, and worked with a number of Afghan NGOs that actually deliver the training.

We work with women who are identified by the program as widows, destitute women, and heads of households, and we identify with them what kind of economic opportunity they want to pursue, and we train them and then support them as they exit the program. The program has a very high graduation rate and a very low return rate. Therefore it is entirely possible. I have visited women and have sat in their homes as they have shown me how their individual lives have benefited from these programs. It is the combination of extensive Afghan staff and Afghan NGOs on top of that that enables us to get into many parts of the country at a fairly low cost.

Senator Brazeau: Is there a successful engagement of Afghan women in the work you do, then?

Mr. McCort: Yes. The primary focus of our work in Afghanistan is women.

The Chair: Could you tell me what percentage of women in Afghanistan are widows now?

Mr. McCort: I do not know the percentages. We had high numbers in the early 1990s, as we were dealing with the aftermath of the Soviet period. The focus of our programming through the late 1990s and into the early 2000s was dealing with widows and destitute women in particular, but I do not know their percentage of the overall population.

The Chair: It must still be a huge factor to have these single women with children with no income supports.

Mr. McCort: Yes.

Senator Jaffer: You obviously have built schools in village areas or helped to build schools. In an earlier presentation a witness said we have to make sure we work with the imams and the fathers to make sure that they are on board, and we must not — I hope I am saying this correctly and not misquoting — too much emphasize their rights in the Western way but instead work on what is acceptable in that region. What is your approach?

Mr. McCort: It really is based on starting conversations with community members about what problems they want to overcome. It starts with that basic question of what is working well in your community, what is not working well, what do you want to achieve, what do you want to have as your legacy as community leaders or as members. We then step back and ask what is impeding progress. Very often they will identify that they are poor and they do not have jobs. They will identify that they are hungry during certain parts of the year. They have significant

afghans. Prenons le programme de formation professionnelle appuyé par l'ACDI et mis en œuvre par CARE et l'Entraide universitaire mondiale du Canada. Nous avons recensé les besoins économiques dans les collectivités ainsi que les possibilités pour les femmes de participer à ce programme et nous avons travaillé avec un certain nombre d'ONG afghanes qui dispensent la formation.

Nous travaillons avec des femmes qui, selon les critères d'admissibilité au programme, sont veuves, démunies et chefs de ménage, et nous discutons avec elles du type de possibilités économiques qu'elles recherchent, puis nous les formons et, lorsqu'elles ont terminé le programme, nous les soutenons. Le programme affiche un taux de diplomation très élevé et un taux de retour très bas. Par conséquent, c'est tout à fait possible. J'ai visité des femmes à domicile, et elles m'ont montré comment elles avaient pu tirer profit de ce programme dans leur vie personnelle. C'est la combinaison de nombreux employés afghans et d'ONG afghanes qui nous permet d'intervenir dans de nombreuses régions du pays à un coût relativement bas.

Le sénateur Brazeau : Y a-t-il alors une participation concrète des Afghanes dans le travail que vous faites?

M. McCort : Oui. Les initiatives que nous menons en Afghanistan s'adressent avant tout aux femmes.

La présidente : Pourriez-vous me dire quel est le pourcentage de femmes en Afghanistan qui sont veuves?

M. McCort : Je ne sais pas quel est le pourcentage. Il était très élevé au début des années 1990, lorsque nous devions composer avec les conséquences de la période soviétique. Les programmes que nous avons mis en place à la fin des années 1990 et au début des années 2000 ciblaient plus particulièrement les veuves et les femmes démunies, mais j'ignore quel est le pourcentage de veuves par rapport à l'ensemble de la population.

La présidente : La présence de femmes seules avec des enfants qui ne touchent aucun revenu doit encore avoir une incidence énorme.

M. McCort : Oui.

Le sénateur Jaffer : Évidemment, vous avez construit des écoles dans des villages ou aidé la population à construire des écoles. Dans une allocution précédente, un témoin a déclaré que nous devions travailler avec les imams et les pères de famille pour veiller à ce qu'ils soient d'accord et que nous ne devions pas — j'espère que je rapporte ses propos correctement — trop faire valoir leurs droits selon le point de vue occidental, mais plutôt travailler à ce qui est acceptable dans leur région. Quelle est votre approche?

M. McCort : Notre approche consiste en fait à amorcer le dialogue avec les membres de la collectivité pour définir les problèmes qu'ils souhaitent régler. Nous commençons par leur poser des questions élémentaires : qu'est-ce qui fonctionne bien dans votre collectivité? Qu'est-ce qui ne fonctionne pas bien? Quels sont vos objectifs? Que souhaitez-vous légèrer à titre de dirigeants ou de membres de la collectivité? Puis, nous prenons du recul et nous leur demandons quels sont les problèmes qui les empêchent de progresser. Très souvent, ils nous répondent qu'ils

periods of seasonal shortages. Often they will identify that they are worried about their personal security or their family's security, and then we start to identify what they can do to deal with that.

More often than not, about three quarters of our programs find that the solutions are dealing with issues that predominantly affect women. Often one reason children are ill is because there is not information or willingness or confidence to engage with the local health practitioners. People do not have enough time to create an income because they are spending too much time gathering water and fuel. You can deal with access to services and have a profound and quick impact on a family's well-being.

We do a lot of work in savings and loans. It is actually pre-micro-finance, as a foundation of economic development. In many communities we have seen tangible progress towards a moderately better life. We by no means try to present either that we have all of the answers or that there are circumstances that we control. We are very modest in saying that there are many things we do not control, but when you are talking with communities about where to start, the process always starts with consultation about what their priorities are and then breaking down and identifying clear, tangible actions they can do.

Often we identify what they can do with their own resources. We bring in external resources as and when necessary, but we do not start with the premise that external resources are coming. We start with the premise that you have needs and resources, let us see what we can do with what you have, and if we can supplement that with external resources, then we go there second. We do not start with the external money at the beginning. That is the methodology that underlies much of our work.

Senator Jaffer: You have them leave what is needed in the community?

Mr. McCort: Yes.

The Chair: Senator Zimmer and I both sat on the Defence Committee at one time and we heard this story, which I will briefly tell you, but my question is really around the transfer of the knowledge you have of how to work successfully, how you can permeate it into other Canadian institutions.

The story Senator Zimmer and I heard was that Canadian army engineers decided to be helpful when they saw some women walking up and down a hill carrying pails of water. They decided to build a mechanical railway or some kind of line to take water up. They consulted about whether that would be a good idea. They consulted with the mullahs and everyone said that would be great. They built this thing and then went back a couple of

sont pauvres et qu'ils n'ont pas de travail. Ils diront qu'ils ont faim à certains moments de l'année. Ils connaissent des pénuries saisonnières assez importantes. Bien souvent, ils expliqueront qu'ils craignent pour leur sécurité personnelle ou celle de leur famille, et, ensuite, nous essayons de trouver avec eux des moyens de régler ces problèmes.

Plus souvent qu'autrement, les responsables d'environ les trois quarts de nos programmes constatent que les solutions consistent à régler les problèmes qui touchent surtout les femmes. Souvent, les enfants sont malades parce que les femmes n'ont pas l'information ni la volonté ni la confiance pour faire appel aux professionnels de la santé locaux. Les gens n'ont pas le temps d'avoir un emploi rémunéré parce qu'ils passent beaucoup trop de temps à chercher de l'eau et du bois. On peut s'attaquer à la question de l'accès aux services et améliorer de façon rapide et notable le bien-être d'une famille.

Nous faisons beaucoup de travail pour encourager les activités d'épargne et de prêt. Il s'agit en fait de pré-micro-crédit, qui forme l'un des piliers du développement économique. Dans nombre de collectivités, nous avons constaté des progrès tangibles vers une amélioration modérée du niveau de vie. Nous ne prétendons en aucun cas avoir toutes les réponses ou pouvoir influencer sur certaines circonstances. Nous admettons très modestement qu'il y a de nombreuses choses que nous ne pouvons pas maîtriser, mais lorsqu'on discute avec les membres d'une collectivité pour trouver le bon point de départ, le processus débute toujours par une consultation sur les priorités, suivie d'un recensement des enjeux et d'un examen des mesures claires et concrètes qu'ils pourraient prendre.

Souvent, nous essayons de voir ce qu'ils peuvent faire avec leurs propres ressources. Nous fournissons des ressources extérieures, au besoin, mais nous ne partons pas du principe selon lequel des ressources externes seront disponibles. Nous partons du principe selon lequel les collectivités ont des besoins et des ressources, et nous essayons de voir ce qu'elles peuvent faire avec ce qu'elles ont, et, si nous pouvons apporter des ressources externes, alors c'est ce que nous faisons ensuite. Nous ne commençons pas par fournir les ressources externes. C'est la méthode qui sous-tend la majeure partie de notre travail.

Le sénateur Jaffer : Vous les laissez diriger les initiatives dont ils ont besoin dans la collectivité?

M. McCort : Oui.

La présidente : Le sénateur Zimmer et moi-même avons siégé au comité de la défense à un certain moment et nous avons entendu cette histoire, que je vous raconterai brièvement, mais ma question porte en fait sur le transfert des connaissances que vous avez acquises sur la façon de travailler efficacement, sur la façon d'inspirer d'autres organismes canadiens.

L'histoire que le sénateur Zimmer et moi-même avons entendue est la suivante. Des ingénieurs de l'armée canadienne ont décidé de venir en aide aux femmes lorsqu'ils ont vu qu'elles devaient monter et descendre une côte en transportant des seaux d'eau. Les ingénieurs ont décidé de construire une voie ferrée mécanique ou une sorte de voie pour transporter l'eau. Ils ont consulté les collectivités pour savoir si c'était une bonne idée. Ils

months later to see how it was. It was smashed. The answer was that the engineers did not talk to the women. They took the only way for the women to get out of their homes and away from them. They would rather carry buckets of water.

I could not believe the story. I thought everyone knew this in the aid business since Barbara Ward did all her stuff in the 1960s, but I guess not. How can you transfer your knowledge to the Canadian army and other such institutions?

Mr. McCort: We offer it many times. I have addressed the staff college in Toronto. I have been to Trenton and to Petawawa on a number of occasions. We find that they are willing to talk to us and eager to hear what we have to say, but there is such a turnover that I could have briefing military people as my full-time job. Now we are running into people who have actually been through it a couple of times, but for the first few years the turnover was quite extensive, and we found that was an impediment to having that knowledge firmly embedded as people did not have time to stay.

The Chair: Did you ever have an opportunity to speak to the senior officers about gender training within the army, so they would be sensitized to ask these questions about women's work beyond the community of male leaders?

Mr. McCort: It would have been a theme within our work, but we did not have a specific education campaign on that.

It is important to note though that while almost every international NGO is saying now that it is important to put women at the centre, it has really only become the mainstream idea in the last couple of years. For a long time that was viewed largely as a niche area, but it has finally become, in our community at least, mainstream, and it is slowly getting out, even broader.

The Chair: It would have been nice had people listened to the YWCAs and other such organizations a hundred of years ago.

Thank you, gentlemen, for coming. Thank you, senators.

(The committee adjourned.)

ont consulté les mollahs, et tous s'entendaient pour dire que c'était une excellente idée. Ils ont construit ce dispositif, puis ils sont retournés sur les lieux deux ou trois mois plus tard pour voir s'il fonctionnait bien. Le dispositif avait été mis en pièces. Le fait est que les ingénieurs n'avaient pas consulté les femmes et avaient fait disparaître le seul moyen pour les femmes de sortir et de s'éloigner de la maison. Les femmes préféraient transporter des seaux d'eau.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je croyais que tout le monde tenait compte de ce genre de choses dans le milieu de l'aide humanitaire depuis que Barbara Ward a fait ce travail de sensibilisation dans les années 1960, mais j'imagine que non. Comment pouvez-vous transférer vos connaissances à l'armée canadienne et à d'autres organismes semblables?

M. McCort : Nous le faisons souvent. J'ai pris la parole devant le Collège d'état-major à Toronto. Je suis allé à Trenton et à Petawawa à plusieurs occasions. Nous avons constaté que les militaires étaient disposés à nous parler et désireux d'entendre ce que nous avions à dire, mais le taux de roulement est si élevé que j'aurais pu me consacrer à temps plein aux séances d'information à l'intention des militaires. Maintenant, nous rencontrons des gens qui ont assisté à la séance deux ou trois fois, mais, pendant les premières années, le roulement était assez élevé, et nous avons constaté que cela empêchait les gens d'assimiler parfaitement les connaissances parce qu'ils n'avaient pas le temps de rester.

La présidente : Avez-vous déjà eu l'occasion de vous entretenir avec les officiers supérieurs de la possibilité d'offrir une formation sur l'égalité des sexes aux membres des Forces? De cette façon, les militaires seraient sensibilisés à l'importance de poser ces questions concernant le travail des femmes en dehors de la communauté des dirigeants masculins.

M. McCort : C'est un thème que nous aurions abordé dans le cadre de notre travail, mais nous n'avions pas mis en place une campagne de sensibilisation portant sur cet aspect en particulier.

Il est toutefois important de noter que, bien que presque toutes les ONG affirment maintenant qu'il est essentiel d'axer les efforts sur les femmes, cette idée n'est devenue le courant dominant qu'au cours des deux ou trois dernières années. Pendant longtemps, cette idée était largement perçue comme un objectif secondaire, mais elle est finalement devenue, du moins dans notre milieu, l'idée dominante, et, lentement, elle prend encore plus d'expansion.

La présidente : Il aurait été bien que les gens écoutent le YWCA et d'autres organismes semblables il y a cent ans.

Messieurs, je vous remercie de votre visite. Merci, mesdames et messieurs les sénateurs.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, November 15, 2010

As individuals:

Aamir Jamal, PhD candidate in International Development,
University of Calgary;

Nipa Banerjee, Professor, School of International Development,
University of Ottawa.

CARE Canada:

Kevin McCort, President and Chief Executive Officer;

Kieran Green, Communications Manager.

TÉMOINS

Le lundi 15 novembre 2010

À titre personnel :

Aamir Jamal, candidat au doctorat en développement international,
Université de Calgary;

Nipa Banerjee, professeure, École de développement international,
Université d'Ottawa.

CARE Canada :

Kevin McCort, président et chef de la direction;

Kieran Green, directeur des communications.